BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
LEGAT.
A
23
NAPOLI

già
Segnatura A 23

già
XXIV
A
7.

xxiv. a. 7.

XXIV. A. 7

DE
LA RAISON
DANS L'HOMME.

TOME SECOND.

DE
LA RAISON
DANS L'HOMME.

DE
LA RAISON
DANS L'HOMME.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE
ET HISTORIQUE,

Sur l'origine, les caracteres, les écueils, les progrès, les abus & l'état actuel de la Raiſon.

Par M. l'Abbé BRÉMONT, Licencié de la Faculté de Théologie, & Chanoine de l'Egliſe de Paris.

Tranſivi ad contemplandam ſapientiam erroreſque & ſtultitiam; & vidi quòd tantùm præcederet ſapientia ſtultitiam, quantùm differt lux à tenebris.

ECCLESIASTES, ca[illegible]

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez la Veuve HERISSANT, Imp.-Libr. rue neuve Notre-Dame.

M. DCC. LXXXVI.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

B. R. NEAPOLIS
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE

PRÉFACE.

AVANT de nous livrer à ces méditations profondes qui nous découvriront, dans leurs ſources, les avantages que nous devons tirer de la Raiſon : nous allons chercher, dans l'Hiſtoire univerſelle, la nobleſſe de ſon origine, l'étendue de ſes droits, l'excellence de ſes fonctions, les pas qu'elle a faits vers ſa perfection, les divers abus dont l'homme s'eſt rendu coupable envers elle, les inſultes, les outrages dont la couvrent encore aujourd'hui les Philoſophes qui méconnoiſſent ſa puiſſance, & qui décrient ſon autorité.

La Raiſon dans l'homme étant un don de la Nature, ſes premiers commencemens, ſes divers caracteres, ſes forces ſont partie de l'Hiſtoire naturelle : mais ſes ſuccès dépendans de l'obéiſſance que nous lui rendons, de notre fidélité à ſuivre ſes conſeils, ou de notre témérité à nous en écarter ; tout ce qui concerne ſes progrès, nos écarts, appartient à l'Hiſtoire générale des Peuples, aux Annales des Nations, des Gouvernemens, des Religions, des Sciences, des Beaux-Arts, des Lettres, des Savans, &c.

Les mêmes Auteurs qui nous ont laiſſé les Vies des grands Hommes, nous fourniront tous les faits intéreſſans pour la Rai-

ſon : c'eſt elle qui auroit dû préſider à tous les événemens : elle s'appropriera tous ceux qui nous font honneur, ou qui ont contribué à nous rendre heureux ; mais elle n'a pu influer dans les égaremens de l'homme : tous les malheurs qu'il a éprouvés, doivent être imputés à la légéreté de ſon eſprit, à la perverſité de ſon cœur.

Si, pour nous conformer au goût de ce ſiecle, nous ne cherchions qu'à amuſer nos Lecteurs, la Raiſon, vue d'un certain côté, nous offriroit des phénomenes admirables, des événemens intéreſſans, & des détails aſſez curieux. Son hiſtoire nous préſenteroit le même ſpectacle que nous offre la Nature : ſes commencemens datent

des premiers jours de l'Univers ; ſa lumiere eſt contemporaine à celle du ſoleil ; elle éclaire, elle échauffe ſucceſſivement les diverſes parties de ce Monde : les pays qu'elle parcourt éprouvent continuellement une alternative de jour & de nuit, de ſommeil & de veilles : on y voit, de temps en temps, d'anciennes étoiles s'éteindre, de nouveaux aſtres paroître ; des cometes paſſageres, des météores brillans, quelquefois des faiſceaux de lumieres, partis des régions du Nord, préſentent les charmes d'une aurore naiſſante qui trompe notre attente, & n'eſt ſuivie d'aucun jour.

Dans ces diverſes contrées où ſes guides la conduiſent, la Raiſon rencontre tantôt des plaines

riches & fertiles, où les routes ſont unies, ſpacieuſes & ornées ; tantôt de vaſtes terrains incultes, où, à travers les ronces & les épines, elle eſt obligée de s'ouvrir des ſentiers étroits : ici, elle repoſe délicieuſement ſur des collines riantes, dans des vallons charmans ; là, elle s'épuiſe en efforts inutiles, ſoit pour ſpéculer dans des cavernes obſcures, où la lumiere n'a jamais pénétré, ſoit pour deſcendre dans des abîmes profonds, qu'il ne lui eſt pas poſſible de ſonder ; ſoit pour s'élever ſur ces rochers inacceſſibles, dont les ſommets, d'un côté, ſont plongés dans les ténebres les plus épaiſſes, & de l'autre, réfléchiſſent la lumiere la plus brillante.

Nous prendrions à ſa ſource ce feu ſacré qui s'eſt conſervé juſqu'à nous : nous ſuivrions les progrès inſenſibles de ſon aurore, l'éclat des rayons qu'il a lancés dans ſon midi ; cette chaleur vivifiante qu'il a répandue ſur tous les mortels, à meſure qu'il s'eſt élevé ſur nos têtes. L'apparition des Sciences & des Arts nous fourniroit des époques frappantes : nous nommerions, de ſiecle en ſiecle, ces Hommes devenus fameux par leurs découvertes ou par leurs égaremens ; nous calculerions les diſtances qui ſéparent ceux-ci des plages éclairées par la vérité, &c.

Mais le but d'un Philoſophe, c'eſt d'inſtruire & d'éclairer : ces expreſſions figurées, ces ima-

ges poétiques ne rendroient pas avec aſſez de préciſion les faits importans que nous avons à raconter. Les Sciences, les Arts ne ſont que le produit de la Raiſon ; on en a déja donné les Annales avec les Vies des grands Hommes qui les ont cultivés. Nous donnons aujourd'hui l'Hiſtoire de la Raiſon : pour en faire reſpecter les loix, & pour en arrêter les infractions, nous allons remonter à ſon origine, pour apprendre à tous les êtres raiſonnables leurs hautes deſtinées & leurs obligations : nous faiſons obſerver ſes progrès, pour les faciliter & accélérer le triomphe de la vérité : nous inſiſtons principalement ſur les dangers qu'elle court, & les écueils qui l'expo-

ſent, pour prévenir nos chûtes, & en propoſer les remedes.

Que, pendant notre récit, notre Lecteur ſe place ſur cette colline de la vérité, dont parle Bacon, où l'air eſt toujours pur & ſerein; qu'il obſerve ſous ſes pieds ces noires vapeurs qui ſe raſſemblent pour former les tempêtes qui ſoulevent les flots, & cauſent tant de naufrages: qu'il fixe ſes regards ſur ces triſtes mortels qui, dans la nuit la plus profonde, ſont le jouet des vents, & dont les foibles nacelles agitées dans tous les ſens, viennent s'entre-choquer & ſe briſer les unes contre les autres: qu'il ouvre ſon cœur aux ſentimens d'attendriſſement & de commiſération ſur les malheurs de ſes freres;

qu'il s'empreſſe de voler à leur ſecours & de leur tendre une main ſecourable pour leur montrer la ligne préciſe qui doit les conduire au port : Voilà tout le fruit que nous eſpérons tirer de ce Diſcours & de tout notre Ouvrage.

L'attention que nous ſerons obligés de donner à la ſuite des événemens, ne nous permettra pas de courir après les graces du ſtyle ; nous ne cherchons à plaire qu'en nous rendant utiles ; & nous prions le Lecteur de ſe ſouvenir de cette maxime de Ciceron : « Si, dans ſon Diſcours, un Phi-» loſophe laiſſe échapper quelque » trait d'éloquence, il ne faut pas » lui en faire un crime ; s'il né-» glige les ornemens du Diſcours,

» nous ne devons pas trop les atten-
» dre, encore moins les exiger
» de lui » : *A Philoſopho ſi aſſe-
rat eloquentiam, non aſperner; ſi non habeat, non admodùm fla-
gitem.....* De Finibus lib. 1.

DE
LA RAISON
DANS L'HOMME.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE ET HISTORIQUE
Sur l'origine, les caracteres, les progrès, les abus & l'état actuel de la Raiſon.

ÉPRIS d'un tendre amour pour l'Homme, & touché des malheurs de ſa Raiſon, Ciceron lui reprochoit ſon inſenſibilité ſur les beſoins de ſon

I. Ciceron ſe plaint de l'inſenſibilité de l'homme ſur les beſoins de ſa Raiſon.

ame, & racontoit les cauſes de ſes égaremens, pour lui en faire goûter le remede.

« L'homme n'eſt-il pas également » compoſé de deux ſubſtances ? pour- » quoi donc, diſoit-il, prend-il tant » de ſoin pour remédier aux maux » qui affligent ſon corps, pendant qu'il » ne fait aucune attention aux mala- » dies de ſon ame ?

» L'art, qui calme l'agitation de » ſes ſens, & rétablit l'équilibre & » l'harmonie dans les mouvemens » de ſon corps, eſt regardé comme » un préſent des Dieux ; & celui » qui appaiſe les troubles de ſon » ame, & rend libres & faciles les » fonctions de ſon eſprit, eſt négligé, » mépriſé, ſuſpect, odieux. Seroit-ce » parce que l'eſprit ſent les maladies » du corps, & le corps ne ſent point » les maladies de l'eſprit ? C'eſt plu- » tôt parce que l'ame étant déja ma- » lade avant de ſe connoître, elle

» ne peut pas porter, ſur ſes propres
» beſoins, un jugement bien ſain.

» Si la Nature, en nous donnant 2.
» l'être, nous avoit mis auſſi-tôt en Il décrit les cauſes de ſes erreurs & de ſes vices.
» état de contempler ſa lumiere, &
» de comprendre avec quelle ſécurité
» nous pouvions nous abandonner à ſa
» conduite, nous n'aurions pas eu
» beſoin de chercher à nous inſtruire,
» ni d'étudier la marche & les loix
» de la Raiſon; mais les foibles étin-
» celles qu'elle nous a départies à
» notre naiſſance, ſont bientôt étein-
» tes par l'air contagieux que nous
» reſpirons. Les ſemences des vertus
» qu'elle a jetées dans notre ame,
» ne tardent pas à être étouffées par
» la perverſité des mœurs de ceux
» avec qui nous vivons : elles n'ont
» pas le temps de croître & de ſe
» fortifier. A peine voyons-nous
» le jour, on nous met entre les
» mains de nos nourrices, & nous

» ſuçons leurs erreurs avec leur
» lait : rendus à nos parens, nous
» devenons les victimes de leurs
» préjugés : confiés à des maîtres,
» nous nous trouvons imbus & rem-
» plis de leurs fauſſes opinions ; ils
» mettent entre nos mains les Ou-
» vrages des Poëtes : leurs fictions
» ridicules, leurs maximes licencieu-
» ſes, s'inſinuent dans notre cœur,
» & deviennent comme inhérentes
» à notre eſprit. Enfin, élevés ſur le
» théatre du monde, nous rencon-
» trons un maître encore plus dan-
» gereux : l'opinion publique, l'eſtime
» de ce peuple téméraire & incon-
» ſidéré, qui nous perſuade qu'il
» n'eſt point d'autre gloire à deſirer
» pour nous que la fortune, les hon-
» neurs, le commandement & les
» applaudiſſemens de cette foule
» d'adulateurs qui louent nos défauts,
» font l'éloge de nos vices, & qui,
» par les fauſſes idées qu'ils nous

» donnent de l'honnête & de la vertu,
» en alterent la forme, & en cor-
» rompent la beauté.

» L'homme, ainſi aveuglé par des
» degrés inſenſibles, lorſqu'il veut
» être grand, ne ſait plus en quoi
» conſiſte la véritable grandeur ; lorſ-
» qu'il veut être heureux, il ignore
» ce qui fait le vrai bonheur ; &
» lorſqu'il voudroit faire le bien,
» malgré la pureté de ſes vues, il
» eſt entraîné vers le mal, par la
» force de ſes préjugés.

» Que dirons-nous de ceux qui ſe
» laiſſent ſubjuguer par la fougue &
» la violence de leurs paſſions, avi-
» lir par l'avarice, enflammer par
» la colere, amolir par la volupté,
» &c. ? Le trouble & l'agitation où
» ils vivent, ne leur permet pas de
» ſe connoître eux-mêmes, & leur état
» touche de près à celui de la folie ».

(1) *Cic. Quæſt. Tuſculan. lib.* 3.

Dès le temps de Ciceron, l'homme en étoit venu à cet excès de déraiſon. Depuis cette époque, combien de nouvelles plaies à ſonder, de nouveaux remedes à préparer! Plus nous avançons dans la profondeur des ſiecles, plus le mal s'aigrit & la corruption s'étend: de nouveaux poiſons ſont venus corrompre, dans le corps de l'homme, juſques aux ſources de la vie; & de nouvelles erreurs ont altéré & gâté dans ſon eſprit juſques aux principes & aux germes de ſes lumieres. Un nombre de Savans ſont reſtés fideles aux loix de la Raiſon; mais, dans ceux qui s'en ſont écartés volontairement, le mal a été porté à ſon comble.

3. Il en indique les remedes.

« Devons-nous regarder ceux-ci » comme ces inſenſés, dont la gué» riſon eſt déſeſpérée? Non, répond » Ciceron. Nous avons trouvé le ſe» cret de guérir les maladies du corps:

» pourquoi ne pourrions-nous pas
» remédier à celles de l'eſprit ? Cel-
» les-ci ſont bien plus nuiſibles à
» l'homme que celles-là ; nous devons
» donc montrer encore plus de zele
» pour leur guériſon. La Philoſophie
» eſt à l'ame, ce que la Médecine
» eſt au corps ; avec cette différence,
» que, pour guérir les corps, il faut
» chercher des moyens hors de nous ;
» &, pour opérer la guériſon de nos
» ames, nous trouvons dans nous-
» mêmes les remedes les plus effi-
» caces (1) ».

Pénétrés des mêmes ſentimens que ce grand Orateur, nous allons ſuivre ſes conſeils & ſa marche. Mais avant d'entreprendre une cure auſſi importante, pour connoître à fond la nature de la maladie, nous voulons en obſerver tous les ſymptômes, non-ſeulement dans les ſujets qu'elle met

(1) Ibid.

actuellement en danger ; mais, dans tous ceux qui ont été frappés de cette épidémie, depuis qu'elle a commencé ſes ravages. Nous voulons nous aſſurer des forces que la Nature conſerve à ces ſortes d'infirmes, afin de les mettre en action & de les faire ſervir au rétabliſſement de leur ſanté. Nous commencerons notre revue dès l'origine de la Raiſon ; nous en développerons les caracteres ; nous en raconterons les progrès, & nous en ferons obſerver les abus. Nous ne pouvons pas ſuivre ces détails dans tous les individus qui ont abuſé de cette excellente prérogative ; mais un coup-d'œil jeté ſur le plus grand nombre d'entre eux, ſur les diverſes poſitions où ils ſe ſont trouvés dans les différens âges du monde, ſuffira pour nous faire connoître les divers états par où l'eſprit de l'homme a paſſé, les cauſes véritables de ſes égaremens, & le nombre de ceux

qui ont été les victimes de leurs erreurs, & les instrumens de la corruption publique. 4. Plan & division de ce Discours.

QUATRE Epoques célebres partagent tout le temps que nous avons à parcourir : elles vont nous fournir la division de ce Discours.

Dans la premiere Epoque, nous considérerons l'état de la Raison abandonnée à elle-même, avant l'ouverture des Ecoles de Philosophie ;

Dans la seconde, nous examinerons l'état de la Raison cultivée par les anciens Sages & par les Philosophes Païens ;

Dans la troisieme, nous ferons observer l'état de la Raison sous l'empire de la Religion, & l'enseignement de l'Eglise Catholique ;

Dans la quatrieme, nous exposerons l'état de la Raison flottante au milieu des doutes de l'incrédulité, depuis la promulgation de la nouvelle Philosophie.

Nous allons paroître oublier les droits & les dogmes de la Raiſon, pour ne nous occuper que des écueils dont elle eſt environnée, & des abus que l'homme en a faits dans tous les ſiecles : mais c'eſt un moment de repos que nous voulons ménager à nos Lecteurs. La deſcription de ces écueils, de ces abus, ne demande pas une grande contention d'eſprit. Les chûtes que l'homme a faites, les dangers que nous courons nous-mêmes, nous rendront plus prudens, plus attentifs. En cela nous ſuivons l'exemple d'un des premiers Sages de l'Antiquité : il abandonna, pour un temps, l'étude de la Nature entiere, pour paſſer à la contemplation des vérités que l'homme ignore, des erreurs qu'il ſoutient, des ſignes de ſageſſe qu'il donne, des traits d'étourderie & de folie qu'il laiſſe échapper ; & ce fut par ces conſidérations qu'il découvrit l'excellence de la Raiſon

dans l'homme, & qu'il s'assura de cette immense distance qui sépare les ténebres de la lumiere, & la folie d'avec la sagesse. *Transivi ad contemplandam sapientiam, erroresque & stultitiam: & vidi quòd tantùm præcederet sapientia stultitiam, quantùm differt lux à tenebris* (1).

(1) Ecclesiaste, ch. 2, v. 12.

PREMIERE PARTIE.

PREMIERE ÉPOQUE.

La Raiſon abandonnée à elle-même, avant l'ouverture des Écoles publiques.

DANS quelle ſource l'Homme a-t-il puiſé ces lumieres qui l'éclairent, ces ſentimens qui lui dictent les jugemens qu'il porte ? Daignerons-nous jeter un regard ſur ces folles ſuppoſitions de l'impiété ? Une ſubſtance aveugle peut-elle être la ſource de nos lumieres ? Une maſſe inſenſible peut-elle être le principe de nos ſentimens ?

5. L'eſprit de l'homme & ſa raiſon tirent-ils leur origine de la matiere ?

Sommes-nous redevables, & de notre exiſtence, & de l'énergie de nos facultés, au choc des atômes d'Epicure & de Lucrece, à l'impulſion des petites maſſes d'Anaxagore, au mouvement circulaire de la pouſſiere d'Héraclite, à l'attraction des particules d'une ſubſtance ignée, aux fragmens, aux ſcories d'une matiere vitréfiable, aux combinaiſons de molécules vivantes & animaliſées, aux développemens des germes des animalcules répandus ſur toute la terre, à l'action & réaction des fibres de notre cerveau? L'homme ainſi formé par le haſard, a-t-il été jeté dans les forêts? S'eſt-il vu obligé de diſputer ſa nourriture avec les animaux ſauvages? Eſt-il redevable de ſa Raiſon aux beſoins de ſon corps, à la configuration de ſes membres, à la ſoupleſſe de ſes articles, à la légereté de ſes doigts?

Les Philoſophes matérialiſtes oſent

encore nous débiter ces abſurdités ; & , pleins de confiance dans ces hypotheſes chimériques, ils nous diſent : Voilà, ô Mortels ! les ſeuls Dieux que vous devez adorer : ne cherchez point ailleurs les principes de la génération des corps, du développement des facultés de l'ame & des opérations ſurprenantes de notre eſprit.

« Il ſeroit plus facile, dit *Bacon* (1), 6. Réflexion de Bacon ſur les ſyſtêmes des Matérialiſtes.

(1) Minùs durum eſt credere portentiſſimis fabulis Alcorani, Tamuldi aut Legendæ, quàm credere huic univerſitati rerum mentem non adeſſe. Verum eſt tamen parùm Philoſophiæ naturalis homines inclinare in Atheiſmum : at altiorem ſcientiam eos ad Religionem circumagere ; etenim intellectus hominum dùm cauſas ſecundas intuetur ſparſas interdùm iis acquieſcere poteſt, nec ulteriùs penetrare : verùm, cùm tandem catenam earum connexarum inter ſe & confœderatarum contemplari pergat, neceſſe habet confugere ad Providentiam & Deitatem.... Nemo Deos non

» de croire les fables du Talmud & » de l'Alcoran, que de nous perſua- » der qu'une intelligence n'a point » préſidé à la formation de cet uni- » vers : la vérité n'a point dicté ces » ſyſtêmes extravagans ; ils ont été » forgés par l'intérêt d'une paſſion » aveugle. Jamais perſonne n'a douté » de l'exiſtence d'un Dieu, excepté » ceux pour qui il étoit important » qu'il n'y en eût point ». Les Philoſophes qui raiſonnent ainſi, n'ont qu'une teinture légere de la Philoſophie naturelle. Lorſqu'ils prendront la peine de conſidérer l'ordre & l'enſemble de tous les effets de la Nature, l'union & la chaîne qui lie, aſſortit & ſubordonne entre elles toutes les cauſes ſecondes, ils ſe trouveront toujours forcés de reconnoître un Dieu, & de recourir à ſa providence.

---

eſſe credit, niſi cui Deos non eſſe expedit. *Baconus in Serm. fidel. titulo de Atheiſmo.*

MAIS notre eſprit n'eſt-il pas un Dieu lui-même, ou une portion de la Divinité, une partie de cet Être infini, qui eſt, ou l'aſſemblage de tous les êtres, ou l'ame univerſelle qui anime tout le monde ? Ne ſeroit-il pas encore un détachement de cette cinquieme eſſence, de cet Être qui environne tout le monde, & qui eſt le Dieu d'Ariſtote ? 7. L'eſprit de l'homme & ſa raiſon ſont-ils partie de l'être univerſel ou de l'ame du monde ?

Des Philoſophes Païens ont eux-mêmes réfuté ces ſyſtêmes abſurdes : Ciceron, malgré ſon ſcepticiſme, malgré l'ignorance où il étoit du vrai Dieu, en démontre la fauſſeté. Dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, il en parle ainſi :

« IL eſt impoſſible de trouver ſur la » terre l'origine de nos eſprits : puiſ- » que l'Être ſpirituel exclut tout mé- » lange de ſubſtance, toute agréga- » tion de parties étendues, & géné- » ralement tout ce qui tiendroit de 8. Ciceron réfute ce ſyſtême, & démontre la ſpiritualité de l'ame.

» la nature, de l'eau, de l'air & du
» feu : on ne voit rien, dans toutes
» ces ſubſtances, qui puiſſe être ca-
» pable de mémoire, de raiſonne-
» ment, de penſée ; rien qui puiſſe
» ſe rappeler le paſſé, prévoir l'ave-
» nir, & embraſſer le préſent : la
» nature & l'activité de notre eſprit
» ſuppoſent donc une ſubſtance ſin-
» guliere & diſtante infiniment de
» toutes les ſubſtances matérielles
» qui nous ſont connues. Ainſi, quelle
» que ſoit la nature de cet être qui,
» dans nous, penſe, ſent & agit ;
» elle vient du ciel, & elle tient à
» la Divinité : Dieu lui-même ne
» peut nous être repréſenté ſous une
» autre idée ; il doit être une intel-
» ligence libre & indépendante, ſé-
» parée de toute concrétion mortelle ;
» il ſent tout, il connoît tout, il
» donne le mouvement à tous les
» êtres ; par conſéquent il eſt doué
» lui-même d'une force active &

» motrice de toute éternité : c'eſt à » cette ſorte d'être, à ce genre de » ſubſtances que l'eſprit de l'homme » doit être rappelé (1) „.

---

(1) Animarum nulla in terris origo inveniri poteſt. Nihil enim eſt in animis mixtum atque concretum, aut quod ex terrâ natum atque fictum eſſe videatur; nihil-ne humidum quidem aut flabile aut igneum. His enim naturis nihil ineſt, quod vim memoriæ, mentis, cogitationis habeat, quod & præterita teneat, & futura provideat, & complecti poſſit præſentia, quæ ſola divina ſunt. Nec invenietur unquam undè ad hominem venire poſſint, niſi à Deo. Singularis igitur eſt quædam natura atque vis animi, ſejuncta ab his uſitatis notiſque naturis. Ita, quidquid illud quod ſentit, quod ſapit, quod vult, quod viget, cœleſte & divinum eſt. Nec verò Deus ipſe qui intelligitur à nobis alio modo intelligi poteſt, niſi mens ſoluta quædam & libera, ſegregata ab omni concretione mortali, omnia ſentiens & movens, ipſaque prædita motu ſempiterno. Hoc è genere atque eâdem è naturâ eſt humana mens. *Tuſcul. Quæſt. lib.* 1.

9. Cauſe de cette contrariété de ſentimens entre les Philoſophes.

ARRÊTONS-NOUS ici pour reconnoître les cauſes de cette oppoſition ſi marquée entre les Savans du Paganiſme. Les uns, réſolus de trouver dans la matiere, l'origine de nos penſées, n'ont conſidéré les opérations de l'eſprit que comme des mouvemens, des actions : ils ont porté toute leur attention ſur les propriétés de la matiere ; & y ayant apperçu une ſorte d'activité, une eſpece de vie, des mouvemens naturels ; ils en ont conclu que la matiere pouvoit penſer.

Au contraire, *Ciceron* s'eſt attaché à approfondir ce qu'étoient ces mouvemens de l'ame intelligente, ces actions de notre volonté : il en a reconnu l'unité, la ſimplicité, la liberté, l'étendue & l'énergie ; il a été forcé d'exclure de la ſubſtance qui penſe, toute idée de matiere & d'étendue : ſi nos Matérialiſtes avoient fixé leur attention du même côté, ils

uroient été obligés de penſer & de arler comme *Ciceron.*

Nous aurons lieu d'approfondir illeurs cette queſtion. Dans les téne- ores du Paganiſme, il n'étoit pas facile à l'homme de s'élever à la connoiſſance du véritable auteur de ſon être. Les Dieux qu'on lui pré- ſentoit, n'étoient pas plus dignes de ſes hommages, que la plus vile ma- tiere. Ceux des Philoſophes qui ont entrevu l'exiſtence d'un Dieu unique, ne ſe ſont approchés de cette grande vérité que par des raiſonne- mens abſtraits, qui n'étoient pas à la portée du commun des hommes.

10. Depuis la Révélation, l'homme n'a beſoin que du ſentiment pour con- noître ſon Auteur.

DEPUIS la Révélation, l'homme n'a plus beſoin de raiſonner pour connoître ſa céleſte origine; il n'a qu'à conſulter ſon cœur, & il trou- vera, dans ſa propre conſcience, une voix éclatante qui l'inſtruit. A la premiere notion qu'on lui donne

d'un Dieu unique, créateur du monde, un nouveau jour ſe leve ſur lui. La nouveauté de ſon être, le ſentiment de ſa foibleſſe & de ſes beſoins, de ſa dépendance, le forcent de reconnoître, dans cette cauſe univerſelle des êtres, le principe du ſien : ce deſir du bonheur, qui l'agite ſans ceſſe, & qu'il ne trouve point dans les créatures, lui fait appercevoir, dans ce Dieu unique, la ſource des biens qu'il a reçus & de ceux qu'il eſpere.

Qu'on ſaiſiſſe la premiere aurore de ſa raiſon ; qu'on l'entretienne de ces grandes images, d'un Maître abſolu, d'un Arbitre ſouverain des deſtinées des hommes, d'un Dieu tout-puiſſant, d'un Pere de tous les mortels infiniment bon : l'enfant lira dans ſon cœur, s'il n'eſt pas corrompu, toutes les vérités qu'on lui préſente : l'étonnement, l'admiration, le reſpect, la crainte, l'amour, la reconnoiſſance, entreront dans ſon ame :

moment que l'idée d'un Dieu ateur ſe développera dans ſon rit : & ces ſentimens ſont le pre- er hommage que la Raiſon a cou- ne d'offrir à ſon auteur.

L'IMPRESSION que fait ſur nos ſens ſpectacle admirable de toute la ture, acheve de nous convaincre e cet Univers eſt l'ouvrage d'une elligence ſouveraine, qui préſide ordre conſtant & invariable que is y voyons régner ; qui marque hacun des êtres le rang qu'il y upe, les phaſes & les révolutions il y doit ſubir, & que ſa puiſ- ce, ſa bonté, ſa juſtice s'exercent ıcipalement ſur l'homme, qu'il a ingué ſi avantageuſement, & é au-deſſus de tous les ouvrages ſes mains. 11. Le ſpectacle de la Nature acheve de le convaincre.

LA Terre & les Cieux ne ſont , au dehors de nous, les ſeuls ıoins qui nous annoncent la gloire 12. Le ſentiment uniforme de

toutes les Nations le confirme dans son premier jugement.

& la puiſſance du Dieu notre auteur; tous les peuples, toutes les nations, les hommes les plus barbares, les ſauvages les plus féroces, dépoſent uniformément, avec plus ou moins de lumieres, en faveur de cette vérité. Leurs plus monſtrueuſes erreurs ont pris naiſſance dans cette opinion commune; & l'exiſtence d'un Être ſupérieur à tous les humains, dont ceux-ci dépendent, a toujours été la croyance la plus ancienne, la plus univerſellement reçue, & l'on peut dire, la foi de tout le genre humain.

13. La tradition du Peuple Hébreu le confirme dans son opinion.

ENTRE ces Peuples, il en eſt un, dont le témoignage mérite toute notre attention. Il conſerve les titres de ſa deſcendance du premier homme; il fait remonter ſon origine juſqu'aux premiers jours de la Création : il nomme les chefs de toutes les familles, & compte toutes les générations qui s'étoient écoulées depuis Adam juſqu'à

juſqu'à lui. Moïſe, ſon Chef & ſon Libérateur, nous a tracé le tableau de la Religion conſtante qu'il avoit reçue de ſes Peres, & qu'il profeſſe encore. Il adora toujours l'Être ſuprême, l'auteur & le principe de tous les êtres. Il adore encore le même Dieu, & il paroît n'avoir été conſervé juſqu'à préſent, que pour tranſmettre à tous les ſiecles l'antiquité de ſon origine, la croyance de ſes Peres, & pour confirmer le témoignage que Moïſe nous rend des détails du premier de tous les événemens.

Il faut néceſſairement admettre l'autorité de ce témoin, ou renverſer tous les fondemens de la certitude de l'Hiſtoire.

CET Auteur, *le plus ancien des Hiſtoriens, le plus ſublime des Philoſophes, le plus ſage des Légiſlateurs* (1), nous

14. Le témoignage de Moïſe met le ſceau à ſa conviction.

(1) Diſcours ſur l'Hiſt. Univ. par M. Boſſuet.

a conſervé le ſouvenir de l'ordre que Dieu garda dans la formation des êtres qui compoſent cet Univers.

Déja la Nature étaloit ſes beautés, ſes richeſſes, & préſentoit le plus magnifique ſpectacle; aucun des êtres créés n'étoit en état d'en jouir, d'en apprécier le mérite, ni de rendre à leur Auteur la gloire qui lui étoit due. « Faiſons l'Homme à notre ima-» ge, dit l'Être ſuprême : qu'il nous » reſſemble par ſes lumieres, par la » droiture de ſon cœur, par ſa ſa-» geſſe, par ſon autorité; qu'il vienne » préſider après nous à toute la terre, » & qu'il domine ſur tous les êtres » vivans qui l'habitent (1) ».

Déja il avoit ordonné à la mer de faire éclôre les poiſſons, les oiſeaux;

(1) Faciamus hominem ad imaginem & ſimilitúdinem noſtram, & præſit piſcibus maris & volatilibus cœli & beſtiis, univerſæque terræ. Cap. 1, v. 26.

la terre de produire les reptiles,
s animaux ; mais ce ſouffle groſſier
ui les anime & forme le principe
e leur vie avoit été tiré du centre de
matiere (1) ; il n'en fut pas ainſi
: l'homme : à la vérité un vil limon
urnit la ſubſtance de ſon corps :
ais Dieu forma lui-même ce chef-
œuvre ; &, pour le rendre vivant,
tira de ſon ſein une partie de ce
ıfle divin qui l'anime lui-même (2).

VOILA la ſource ſacrée où le pre- 15.
er Homme & tous ſes deſcendans La Raiſon que Dieu a communiquée à l'homme, eſt le fondement de tous les rapports & de tous les devoirs de l'homme envers Dieu.
nme lui, ont puiſé, avec le prin-
e de cette vie ſpirituelle & raiſon-
ıle qui les caractériſe, leurs lumie-
, leurs facultés, leurs talens : c'eſt

Producat terra animam viventem in genere
umenta & reptilia & beſtias terræ. *Ib.* v. 24.
) Formavit igitur Dominus Deus homi-
de limo terræ, & inſpiravit in faciem
ſpiraculum vitæ, & factus eſt homo in
am viventem. *Ibid.* cap. 2, v. 7.

par la communication immédiate de cet eſprit de vie, que l'homme porte l'empreinte de la Divinité, & approche ſi près d'elle. Ce premier bienfait de Dieu eſt pour l'homme le fondement de ſa gloire, de ſes eſpérances.

C'eſt ici que commencent ces rapports intimes du Créateur & de la Créature, d'où coulent tous les droits de Dieu ſur la conduite de l'homme, & tous les devoirs de l'homme envers ſon Dieu. Un Philoſophe Païen a apperçu cette grande vérité, qui eſt le fondement de toute la Religion & de toute la Morale: « La premiere » ſociété de Dieu avec l'homme, » dit-il, vient de la Raiſon que Dieu » lui a communiquée ». Cette droite Raiſon a force de loi entre ceux qui y participent : l'homme eſt donc uni à Dieu par une loi mutuelle. Il en réſulte, pour l'un & pour l'autre, un droit commun, d'où dérivent, pour

tous les deux, des devoirs & des avantages réciproques (1).

16. Force de tous ces motifs réunis.

L'HOMME doit néceſſairement reconnoître ici l'origine de ſa raiſon, ou il faut qu'il renonce à l'eſpérance de pouvoir jamais en parler : tout concourt à lui perſuader un événement qui lui fait tant d'honneur : l'extravagance des ſyſtêmes de tous ceux qui ont voulu trouver dans les loix du mouvement & les propriétés de la matiere, la ſource de notre eſprit : la déraiſon de ces prétendus Savans, qui, contre tous les principes, pour affirmer un fait, s'appuient ur de ſimples ſuppoſitions, qu'ils ugent poſſibles, & qui ne le ſont

(1) Prima hominis cum Deo Rationis ſocies : inter quos autem ratio, inter eoſdem recta tio communis eſt : quæ cùm ſit lex, lege ioque conſociati homines cum Diis putandi mus : inter quos porrò eſt communio legis, inter s communio juris eſt. *Cic. de Legibus, lib. 1.*

pas. L'autorité de ces Philoſophes, qui, ſans connoître le vrai Dieu, ont aſſez connu la nature des opérations de notre eſprit, pour ſoupçonner ſa naiſſance céleſte & divine. Les lumieres que répand ſur notre exiſtence & nos devoirs l'idée d'un Dieu, pere de nos eſprits, & les ſentimens qu'elle excite dans nos cœurs; le ſpectacle admirable de la Nature, ſur laquelle l'homme préſide encore ſans aucune concurrence; le ſentiment de tous les Peuples, le témoignage du premier des Hiſtoriens: ſon autorité ſeule auroit dû ſuffire pour nous convaincre d'un événement dont nous voyons encore les ſuites; mais le concert & l'enſemble de tous ces motifs pourroient-ils laiſſer ſur cette grande vérité le doute le plus léger?

17. Description

En quoi conſiſtoit cet eſprit de vie, ce ſouffle divin, inſpiré à l'homme,

dans ſa premiere création ? Un diſciple de Moïſe, élevé à ſon école, & éclairé du même eſprit, nous met à portée d'apprécier la juſte valeur de ces expreſſions figurées, de ces termes allégoriques dont Moïſe s'eſt ſervi pour nous peindre ce grand événement. de la Raiſon donnée à Adam.

« Dieu, dit-il, après avoir formé le corps de l'homme du limon de la terre, le revêtit d'un degré de force proportionné à l'excellence de ſon être ; il y joignit le don de conſeil ; il lui donna la puiſſance de tirer, de ſon propre fonds, ſes penſées, ſes jugemens, & les regles néceſſaires pour faire un uſage légitime de ce pouvoir. Il créa, dans ſon eſprit, des ſentimens deſtinés à lui en faire appercevoir les divers états ; dans ſon cœur, des inclinations, un goût pour la vertu, qui devoit l'y attacher pour toujours ; une haine,

» une averſion pour le mal, qui
» devoient l'en éloigner à jamais :
» ſa langue, ſes yeux, ſes mains,
» ſes oreilles, lui furent donnés,
» comme autant de canaux par leſ-
» quels la vérité devoit arriver juſ-
» ques à lui, pour l'avertir des be-
» ſoins qui le preſſent & des dan-
» gers qui le menacent ».

Le Dieu créateur ne borna pas là ſes faveurs. Après lui avoir donné tous les moyens de ſe connoître, il le mit en état de ſortir hors de lui-même, de s'élever à la connoiſſance des ouvrages de Dieu, & de goûter, dans la contemplation de ſes merveilles, une partie des plaiſirs que leur Auteur avoit goûtés lui-même en les voyant. Par ce ſpectacle admirable, il vouloit forcer l'homme à rendre au Créateur les hommages & les louanges qui lui ſont dûs. Pour cet effet, continue l'Auteur ſacré, « Dieu fit repoſer ſur le cœur

» de l'homme, la lumiere vive &
» pénétrante de ſon œil, & lui
» communiqua l'énergie de ſes re-
» gards (1).

Tel eſt le magnifique tableau de
a formation de l'homme, que les
ivres des Hébreux nous ont tranſ-
nis : doctrine admirable, philoſo-
hie ſublime ! Pouvoit-on nous don-
ier des images plus grandes de la
ignité de l'homme, de l'excellence
e ſa Raiſon, des deſſeins que Dieu

(1) Deus creavit hominem de terrâ, &
cundùm imaginem ſuam veſtivit illum ſecun-
im ſe virtute. Creavit ex illo adjutorium
nile ſibi : conſilium & linguam, & oculos
aures, & cor dedit illis excogitandi : &
ciplinâ intellectûs implevit illos. Creavit illis
entiam ſpiritûs, ſenſu implevit corda illorum,
mala & bona oſtendit illis..... Poſuit oculum
im ſuper corda illorum, oſtendere illis mag-
ia operum ſuorum, ut nomen ſanctificationis
laudent, & gloriari in mirabilibus illius, ut
gnalia enarrent operum ejus. *Eccleſiaſtic. cap.*
v. 1 & 2.

avoit ſur lui, en le comblant de tant de faveurs? Dans quelle philoſophie aurions-nous trouvé des idées auſſi vraies, auſſi conformes à ce que nous éprouvons tous les jours?

18. Conformité de la Raiſon donnée à Adam, avec celle de ſes deſcendans.

Nous appercevons encore en nous les reſtes précieux de ces prérogatives accordées à nos premiers parens. Si nous n'avons pas la même facilité qu'eux, du moins nous avons le même pouvoir de comparer nos idées, de réfléchir, de délibérer, de juger avec aſſurance. Du fond de notre ame s'élevent ſans ceſſe des ſentimens qui l'avertiſſent, des penſées qui l'occupent, des jugemens qu'elle porte, des doutes qu'elle éprouve, de la conviction que produiſent dans elle les impreſſions de la vérité: un penchant, qui ſe fait ſentir par lui-même, l'entraîne vers le bien, il nous éloigne du mal, & nous fait mépriſer le vice, lors même que nous

avons la foibleſſe de nous y abandonner. S'il arrive que nous contrarions ce penchant, des remords intérieurs nous reprochent notre égarement, & nous excitent au repentir.

Toutes ces lumieres, ces ſentimens, ont un fonds qui appartient à la nature humaine; s'ils n'ont pas été créés dans nous, ils ſont une ſuite des diſpoſitions que Dieu a miſes dans notre ame, & de l'empire qu'il a voulu que le vrai & le bien exerçaſſent ſur toutes nos facultés : cet empire n'eſt point l'effet de l'étude & du travail; ſouvent il le prévient: l'âge le plus tendre y eſt ſoumis; & quelquefois, dès ſa premiere aurore, l'eſprit annonce une raiſon droite & un jugement déja formé; combien de fois, dans ces ſujets précoces, avons-nous reconnu la vérité de ce trait de l'Hiſtoire ſacrée : *C'eſt Dieu qui a rempli leur entendement de l'éclat*

de ſa lumiere, & donné à leurs cœurs la droiture de ſes ſentimens.

19. Connoiſſances qui ſont le fonds & l'eſſence de la Raiſon, & qui ſeules méritent à l'homme la qualité de raiſonnable.

CES lumieres, ces ſentimens, en tant qu'ils nous éclairent & nous guident ſur nos premiers devoirs, ſur nos premiers beſoins, ſont la portion la plus précieuſe & la partie la plus eſſentielle de la Raiſon. C'eſt ce premier fonds de connoiſſances, commun à tous les hommes, qu'il nous importe ſouverainement de cultiver. De notre ſoin à le faire valoir, dépendent la paix, le mérite, le bonheur de l'homme & le degré de conſidération dont il jouira dans la Société. Il n'eſt pas néceſſaire que tous les hommes ſoient ſavans, mais il eſt néceſſaire qu'ils ſoient tous raiſonnables; & la Société priſera toujours beaucoup plus un homme bon, ſage, judicieux, équitable, qu'un ſavant orgueilleux, ſans religion, ſans mœurs & ſans probité.

L'uſage même a mis une grande différence entre un raiſonneur & un homme raiſonnable. Pour mériter le premier de ces titres, il ſuffit de mettre un certain ordre, une certaine ſuite dans ſes penſées & ſes diſcours; pour mériter le ſecond, il faut que cet ordre, cette ſuite ſe faſſent remarquer dans toute ſa conduite. Jamais l'homme ne ſera qualifié *raiſonnable*, qu'autant qu'il ſaura reſpecter les devoirs de premiere obligation, & éviter tout ce qui peut altérer les ſentimens de droiture, de juſtice, d'équité, de religion & d'humanité, &c.

A ce premier fonds de lumieres données à l'homme pour ſe connoître, il réunit le pouvoir & la facilité de connoître hors de lui-même, dans les êtres intelligibles & les corps exiſtans, tout ce qui peut intéreſſer ſon bonheur, & une juſte curioſité. Les 20. Connoiſſances qui ne ſont que le produit & l'effet de la Raiſon, & qui, ſeules, ne rendent point l'homme raiſonnable.

talens en ce genre, qu'il acquiert tous les jours, les progrès qu'il fait dans les Sciences, ſont une preuve évidente que l'énergie & le reſſort donnés à Adam, repoſent encore ſur nous; &, dans le portrait qu'on vient de nous donner de la raiſon de notre premier Pere, il eſt facile de reconnoître celle de ſes deſcendans: mais ces Sciences & les beaux Arts qui en ſont une ſuite, ne ſont que le réſultat & le produit de la Raiſon ſortie hors d'elle-même; & ce réſultat, ce produit, pour être ſolide & utile à la Société, doit ſuivre, & toujours être inhérent aux maximes du bon ſens, aux premiers principes de la Raiſon: ces ſciences, ces arts n'en ſont que des appendices, des branches; ils doivent toujours reſter attachés au tronc, pour en recevoir leur nourriture & leur accroiſſement: ils doivent être toujours unis & concordans entre eux, n'avoir qu'un foyer

commun, d'où ils tirent toutes leurs forces & leur chaleur. » Qu'on ne les » ſépare jamais, *dit Bacon*. Au moment » qu'ils en ſeront détachés, ils ſéche- » ront, ils deviendront ſtériles, nuiſi- » bles à l'homme, & capables de le » conduire dans l'erreur ».

Nous diſons plus : toutes les Scien- ces, ſans aucune exception, doivent ndre à donner à l'homme une plus arfaite connoiſſance de ſes devoirs, ne plus grande facilité de pourvoir ſes beſoins, & de remplir ſes obli- ations : au moment qu'elles s'écar- ront de cette fin, qu'elles nous oigneront des ſentimens que nous vons avoir pour Dieu, pour nos mblables & pour nous-mêmes ; elles viendront fauſſes, incertaines & rnicieuſes à la Société (1).

1) Hæc ſcientia noſtrî pro fine eſt Scien- um. Atque hoc pro regulâ ponatur gene- , quòd omnes ſcientiarum partitiones ita ligantur, ut potiùs ſignent & diſtinguant

21. Solution du problême de Rouſſeau. Si les Sciences & les Arts ſont nuiſibles à la Société?

CES réflexions de l'illuſtre *Bacon* nous donnent la ſolution d'un fameux problême ſoutenu avec tant de chaleur par un Ecrivain célebre de ce ſiecle, & attaqué par pluſieurs Auteurs avec des ſuccès inégaux. Ce problême n'eſt pas étranger à l'hiſtoire de la Raiſon; & nous eſpérons réunir tous les eſprits, & terminer cette conteſtation en deux mots.

Les Sciences, les Arts ſeront toujours utiles aux mœurs, à la vertu, avantageux à la Société, lorſqu'on aura ſoin d'enter leurs principes ſur ceux même de la Raiſon; lorſqu'ils tendront à rendre l'homme plus éclairé ſur ſes premiers devoirs, plus fidele à les remplir, & plus attentif à ſes

quàm fecent & divellant, ut perpetuò evitetur ſolutio continuitatis in ſcientiis. Hujus enim contrarium particulares ſcientias ſteriles reddit, vanas & erroneas, dùm à forte & fomite communi non aluntur, ſuſtentantur & rectificantur. *Baconus de Augmentis Scientiarum, lib. 4, p. 110.*

ais beſoins : mais ils ſeront toujours
iſibles & funeſtes à la vertu, à la
ciété, & même à la Raiſon, lorſ-
'ils affecteront d'élever des nuages
: ces grandes vérités, qui ſont le
nds & l'eſſence de la Raiſon, &
'ils tendront à faire oublier à
omme ce qu'il eſt & ce qu'il doit
e.

Suivons le récit de Moïſe, & nous
uverons malheureuſement d'autres
its de reſſemblance entre la raiſon
nnée au premier Homme & celle
ſes enfans.

21. Nouveau trait de conformité de la Raiſon donnée à Adam avec la nôtre. Les ſources de nos erreurs ſont les mêmes.

QUELQUE vives que fuſſent les
nieres données à nos premiers
ux ; quelque fortes que fuſſent leurs
preſſions, elles ne faiſoient point
lence à leur liberté ; il leur reſtoit
n des moyens d'en éluder l'effet :
ıvoient été abandonnés à la main
leur conſeil : de-là leurs erreurs,
s égaremens & les nôtres. Malgré

l'état de dégradation où nous nous trouvons aujourd'hui ; les impreſſions de la vérité ont conſervé toute leur force ſur notre ame : toujours elles devroient être victorieuſes : elles nous entraînent malgré nous, dans tous ces momens où notre eſprit s'applique à les recueillir. Mais nous ſommes les maîtres d'ouvrir les yeux à leurs lumieres, ou de les fermer ; de porter nos regards ſur un objet, ou de les fixer ſur un autre ; & l'abus que nous faiſons de cette liberté devient la ſource de toutes nos erreurs.

Un des principes les plus importans pour connoître la marche de notre eſprit, c'eſt que la vérité n'agit ſur lui qu'à proportion de l'attention que nous voulons bien y donner. Si cette attention ſe trouve partagée ; les forces de la vérité ne s'exercent ſur nous qu'à raiſon du partage ; & elles deviennent abſolument nulles, ſi nous portons notre attention toute

tiere ſur des objets propres à flater
tre orgueil, ou à ſéd.ire notre cœur;
rs nous devenons capables des er-
irs les plus monſtrueuſes : l'illuſion
re auſſi long-temps qu'une voix
nctrice ſe fait entendre. Si un re-
r d'attention ſur nous-mêmes nous
: appercevoir nos écarts, nous
is les reprochons; de cruels re-
rds nous les font expier ; mais
ntôt de nouvelles diſtractions por-
t ailleurs notre eſprit, & nous
t oublier nos devoirs; nous tom-
is, nous nous relevons, nous flot-
s incertains, & ſouvent notre vie
eré, par la ſeule inconſtance de
e eſprit, n'eſt qu'une alternative
inuelle de vérités reconnues &
eurs encenſées, de forfaits com-
& de vertus pratiquées. Les
rès les plus éclatans de la Raiſon
in objet ne nous garantiſſent pas
erreur ſur un autre; & ſouvent,
ant que notre eſprit s'adonne

tout entier à l'étude de vérités peu importantes ou frivoles ; il n'en eſt que plus diſpoſé à ſe tromper ſur les vérités qu'il a plus d'intérêt de connoître, & ſur les devoirs qu'il eſt le plus étroitement obligé de remplir.

Voilà l'abrégé de notre Hiſtoire. Malgré l'infaillibilité des lumieres & des ſentimens qui le guident, l'homme, par le ſeul effet de ſa témérité, de ſon imprudence, dans quelque état qu'il ſe trouve (à moins qu'il ne ſoit arrivé au ſuprême degré de la ſcience), ſon eſprit eſt toujours expoſé à l'illuſion, acceſſible à l'erreur. Souvent ſes talens rendent ſes écarts plus déplorables ; ſes ſuccès, ſa doctrine plus dangereuſe ; & ſa réputation ne ſert qu'à jeter ſur la vérité des ténebres plus épaiſſes.

Toutes ces aſſertions vont être démontrées par les faits que nous fournit l'Hiſtoire.

Il a plu à un Auteur également 23.
fameux par ſes talens & ſes para- Ecueils pour la Raiſon dans l'homme ſolitaire.
doxes, d'avancer que l'homme n'eſt
point né méchant ; qu'il eſt naturel-
lement bon ; qu'il trouve dans ſon
cœur des principes qui le portent à
la vertu : il en conclut qu'il ne de-
vient méchant que par le commerce
avec ſes ſemblables : que, ſolitaire,
occupé des ſeuls beſoins de ſon corps,
ſeroit bien plus à l'abri du vice &
de l'erreur ; de-là cette eſtime ſingu-
lière pour les Peuples ſauvages qu'il
n'a jamais vus, & ce mépris marqué
pour toutes les ſociétés policées avec
leſquelles il a toujours vécu.

Si cet Auteur avoit bien voulu
porter ſes regards ſur les avantages
& les inconvéniens de ces deux états,
il auroit dit que l'homme, par ſa
nature, n'eſt ni eſſentiellement bon,
ni eſſentiellement mauvais ; qu'il peut
être l'un & l'autre, à ſa volonté ;
qu'il a, au-dedans de lui, des prin-

cipes qui le font pencher naturellement vers le bien, & des inclinations qui le portent au mal : que ces principes, ſi oppoſés les uns aux autres, peuvent également ſe développer & agir dans le tumulte des villes & dans la ſolitude des forêts.

Adam & Eve exiſtoient ſeuls dans le monde; ils n'avoient encore éprouvé aucun penchant vers le mal : l'univers naiſſant leur offroit le plus raviſſant ſpectacle, les plaiſirs les plus innocens. Dans ce ſéjour délicieux qu'ils habitent, tout leur rappelle la préſence de Dieu, avec qui ils avoient des communications intimes. Pendant qu'ils s'occupoient de ſes bienfaits, des défenſes & des menaces qu'il leur avoit faites, de l'obligation, de l'intérêt qu'ils avoient de lui reſter fideles, ils étoient incapables de tranſgreſſer ſes commandemens : une ſeule diſtraction fut une occaſion ſuffiſante pour les faire tomber. Eve ignoroit la

malice du ſerpent. A la premiere queſtion qu'il lui fait, elle montre la droiture de ſon cœur ; elle oppoſe la bonté de Dieu, qui leur avoit abandonné tous les autres fruits du Jardin, & la défenſe qu'il avoit faite, ſous peine de mort, de toucher à l'arbre de la ſcience du bien & du mal.

Heureuſe, ſi elle avoit fermé ſes oreilles à la tentation, ſi elle avoit perſiſté à conſidérer ce qu'elle devoit à la reconnoiſſance & à la ſoumiſſion envers ſon Dieu ! Mais elle écoute les menſonges & les promeſſes du ſéducteur ; elle fixe ſon attention ſur la beauté du fruit qu'on lui préſente : l'image de ſon époux s'offre à elle ; elle deſire avec ardeur de partager avec lui les avantages qu'on lui fait eſpérer. Adam jette un regard de complaiſance ſur ſon épouſe ; il craint d'affliger ſa compagne : ces craintes, ces deſirs éloignent d'eux la penſée

de Dieu ; tous deux oublient la rigueur de ſa défenſe ; tous deux tombent dans l'erreur & le crime.

Le plaiſir eſt bientôt paſſé : l'image de Dieu vient frapper leur eſprit ; l'attention renaît ; leurs yeux s'ouvrent à la lumiere ; les coupables ſentent toute la honte de leur état : de cruels remords déchirent leurs ames ; ils veulent éviter la préſence de Dieu : il les appelle ; ils avouent leur péché ; ils en portent la peine, & ils en obtiennent le pardon.

Cette funeſte cataſtrophe de nos premiers Parens eſt une peinture foible de ce qui arrive tous les jours à leurs deſcendans. Rentrons dans nous-mêmes, & nous reconnoîtrons auſſi-tôt les triſtes effets de notre légereté, de notre inconſidération. Comme eux, nous n'ignorons pas le précepte qui devroit nous arrêter : mais nous le perdons de vue ; nous portons notre attention ſur tout ce qui

qui peut flater nos ſens & contenter nos goûts frivoles ; &, pour un plaiſir d'un inſtant, nous attirons ſur nous la colere de Dieu.

Les Philoſophes eux-mêmes s'oublient comme les autres, & ils ne ſont pas à l'abri de ces ſortes de ſurpriſes : « Nous portons, diſoit *Bacon*, la peine » du péché des premiers hommes, & » nous imitons leur orgueil : ils ont » voulu devenir ſemblables à Dieu, » & nous le deſirons encore avec » plus d'ardeur : nous créons des » mondes, nous nous élevons au- » deſſus de la Nature ; & nous vou- » lons que tout ſoit ici-bas, non » comme il a plu à la divine Sa- » geſſe, mais comme il plaît à notre » ſot orgueil (1) ».

(1) Primorum Parentum peccatum luimus & imitamur. Dei ſimiles eſſe voluerunt, poſteri eorum adhuc magis. Etenim mundos creamus, Naturæ præimus & dominamur. Omnia ita ſe habere volumus, prout fatuitati noſtræ con-

(*BACON* pouvoit ajouter), & aujourd'hui la Raiſon n'a plus aſſez d'empire ſur nous, pour nous porter au repentir.

24. Ecueils dans les familles iſolées.

Sous les yeux d'Adam, à côté de ſa cabane, ſes enfans vont nous montrer ce que l'homme, dans une famille iſolée peut pour ſe livrer au mal, & ſe conſerver dans le bien.

Caïn n'avoit point puiſé dans la ſociété de ſes ſemblables, ni cet eſprit d'irréligion qui lui faiſoit offrir à l'auteur de tous les biens ce qu'il y avoit de plus mépriſable dans les fruits de la terre, ni cette noire jalouſie qui éteignoit en lui ce doux penchant, qui devoit l'attacher ſi fortement à un frere vertueux que Dieu ſe plaiſoit à favoriſer, ni cette

---

ſentaneum videtur, non prout divinæ ſapientiæ. *Baconus, in Proemio Hiſtoriæ naturalis & experimentalis.*

ureur aveugle qui le portoit à trem-
)er ſes mains dans le ſang d'un
rere, & à ſouiller la terre du pre-
nier de tous les meurtres. La ſoli-
ıde elle-même devint l'occaſion de
)n crime : aucun objet ne pouvoit
étourner ſon eſprit des noires idées
ıi l'occupoient : la préſence d'un
ul témoin auroit arrêté le bras de
: perfide ; ce n'eſt qu'après s'être
)igné de la vue des hommes qu'il
à conſommer ſon crime.

Les vices du frere n'avoient point
ecté le juſte Abel ; la ſimplicité
ſes mœurs, ſon innocence, la
ındeur de ſa foi ſeront célebres
jamais, & ajouteront une nou-
le horreur au fratricide de Caïn.
ı crime ſi déshonorant même pour
Raiſon, ne fut pas, comme dans
:, l'effet d'une ſimple inatten-
ı : tâchons de découvrir les reſ-
:s qui le portent à cet excès
eux ; & nous aurons la cauſe de

tous les crimes médités & réfléchis qui ſe commettent encore aujourd'hui. Caïn avoit vu la préférence que Dieu donnoit à ſon frere ; ſon cœur en eſt bleſſé ; la jalouſie porte le trouble dans ſon ame, & lui inſpire le deſir de la vengeance : il n'eſt plus occupé que de ſa paſſion, & des moyens de la ſatisfaire : il éloigne de ſon eſprit tous les motifs qui pouvoient mettre obſtacle à ſes fureurs ; il ne voit plus, dans ſon frere, qu'un objet odieux : l'amour, le reſpect qu'inſpire la Nature pour ſon propre ſang n'eſt plus un frein aſſez puiſſant pour arrêter ſon bras ; & en lui propoſant une promenade pour conſommer ſon crime, il ajoute la perfidie au fratricide. Son crime fut médité & réfléchi ; non qu'il eût peſé avec une égale attention de part & d'autre, les motifs qu'il avoit de ſe déſiſter de ſon entrepriſe ou de l'exécuter ; mais parce

qu'il avoit éloigné volontairement de ſon eſprit les motifs qui auroient pu arrêter ſa paſſion, & qu'il avoit porté toute ſon attention ſur les motifs & les moyens qui lui reſtoient pour la ſatisfaire.

Ainſi tous ceux qui, comme Caïn, ſe livrent volontairement au mal, ne peuvent le commettre qu'après avoir ſecoué le joug de la raiſon.

Ils n'ignorent pas toujours celui des deux partis qui eſt le plus ſûr & le plus honnête : pendant qu'ils appliquent à en conſidérer les ſolides avantages, ils ne peuvent lui refuſer leur eſtime, leur approbation : *Video meliora, proboque*, dit un poëte ; mais bientôt la paſſion tourne ailleurs l'attention de l'eſprit ; les impreſſions de la volupté ébranlent l'ame, & mettent les ſens dans agitation ; les avantages de la vertu frappent plus que foiblement,

& la volonté embraſſe avec ardeur le parti le plus faux : *Deteriora ſequor.*

La terre, depuis qu'elle a été maudite, n'a ceſſé de nous offrir le même ſpectacle : les plus grands ſcélérats ſe rencontrent hors des ſociétés, comme dans le commerce avec les hommes ; & la perverſité de notre cœur n'a pas beſoin d'exemples pour ſe développer ; ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que le même homme, ſéparé de tous les autres, nous préſente ſouvent un aſſortiment de bien & de mal, une alternative continuelle de vertus & de vices.

Jetons les yeux dans ces vaſtes forêts où errent à l'aventure ces hommes ſauvages, dont on veut nous donner des idées ſi avantageuſes ; ſans doute on pourra y trouver des ames droites qui, de temps en temps, s'élevent au-deſſus d'elles-

mêmes, pour ſuivre les premieres leçons de la Nature, ſous l'inſtinct de laquelle elles vivent; mais à des momens de grandeur & d'élévation ſuccedent des ſentimens de puſillanimité & de baſſeſſe; quelques actes d'équité & de juſtice ſont effacés bientôt par des actes de violences & de brigandages : ils ſavent, ces hommes de la Nature, ſe garantir des attraits de la volupté; & ils ſe livrent aux plus grands excès de intempérance; ils ſont accoutumés à ſupporter la fatigue & le travail, ils ne peuvent diſſimuler une injure : on raconte pluſieurs traits de leur bienfaiſance; mais on nous a mille fois cent traits de leur barbarie & de leur inhumanité.

S'il exiſte ailleurs que dans ces déſerts des familles iſolées, ſans loix, ſans ſociété, nous pouvons aſſurer qu'on y voit encore ordinairement ce partage qu'on déplore

dans la famille d'Adam. La ſimplicité de leurs mœurs, la frugalité de leur nourriture, les occupations de leur vie pourront les garantir des chimeres de l'ambition, de la ſoif des richeſſes, des rafinemens de la volupté ; mais ils trouveront au milieu de leur cœur d'autres écueils, & leur ignorance, leur groſſiéreté ne leur permettra pas d'en appercevoir le danger.

On verra un Abel innocent ; ſes exemples ſeront ſuivis par des Seth, des Enos ; mais combien de Lamech enchériront encore ſur les noirceurs de Caïn ? La ſolitude, la miſantropie, la fuite des ſociétés, ne ſont donc pas des barrieres ſuffiſantes pour faire triompher la Raiſon, & pour mettre l'homme à l'abri de la perverſité de ſon cœur.

25. Ecueils dans les grandes ſociétés.

RÉUNI dans les grandes ſociétés, y trouvera-t il plus d'avantages pour

prévenir les abus de ſa Raiſon ? Non, dans ſa cabane, il n'avoit à redouter que la légéreté de ſon eſprit & l'inconſtance de ſa volonté ; il n'étoit que l'eſclave de ſes paſſions, de ſes beſoins, de ſes propres préjugés ; dans les grandes ſociétés, il devient l'eſclave des beſoins, des paſſions, des préjugés de tous ceux avec qui il eſt en commerce : il y trouve des diſtractions inévitables qui le détournent, des deſirs qui l'égarent, des exemples qui le corrompent : il y puiſe des lumieres qui étendent ſes vues, de nouveaux intérêts qui mettent en action toutes ſes facultés : mais pendant qu'il ſe livre aux douceurs de la ſociété, qu'il s'occupe des intérêts & de la gloire de la patrie, il eſt aſſez ordinaire qu'il s'oublie lui-même, qu'il refuſe ou qu'il néglige de ſuivre les lumieres de la Raiſon & la voix de ſa conſcience : deſtitué de ces deux guides,

il donne tête baiſſée dans les plus grands égaremens ; alors les vrais principes s'alterent, les mœurs publiques ſe corrompent, les grandes ſociétés n'offrent plus que de grands déſordres, & les progrès de la Raiſon ſont marqués par des écarts plus grands encore. L'Hiſtoire des anciennes & des nouvelles ſociétés confirme toutes ces réflexions.

Pendant que la famille du juſte Seth fut ſéparée des deſcendans de Caïn ; pendant que, dans ſes alliances, elle conſulta la Raiſon, la Religion, elle ſe conſerva dans l'innocence : la piété de ſon chef, l'éclat de ſes vertus mériterent à ſa poſtérité le titre glorieux d'enfans de Dieu : mais les hommes ſe multiplient, les familles ſe rapprochent, les ſociétés ſe forment, les villes ſe bâtiſſent, les arts ſont inventés, les enfans de Dieu mêlés & confondus avec les enfans des hommes

)articipent bientôt à leur corrup-
ion; elle devient générale. Toute
hair pervertit ſa voie. La terre que
)ieu venoit de créeer, provoque ſa
olere ; la perte du genre humain
ſt arrêtée, & la ſeule famille de
loé eſt exceptée de la condamna-
on.

Noé eſt touché des malédictions
rononcées contre la terre : mais ſes
vis ſont mépriſés, ſes exemples im-
uiſſans, ſa famille odieuſe.

Pendant qu'on le voit exécuter
s ordres de Dieu pour prévenir les
fets de ſa colere, les autres famil-
s inſultent à la ſimplicité de ſa
i, & bravent ſes menaces : *Elles*
ſſent les jours & les nuits dans les
aiſirs, les feſtins ; elles ne ſont occu-
es qu'à former de nouveaux établiſſe-
ns, ſur cette terre maudite, au mo-
nt même où elles doivent en être en-
ées (1). La débauche, le luxe &

(1) Edebant & bibebant : uxores ducebant

la moleſſe avoient éteint en elles tous les ſentimens : telles ſont les triſtes ſuites que produiſent encore aujourd'hui les grandes paſſions dans les ſociétés nombreuſes ; & elles les produiront encore, ſi nous en croyons l'Evangile *juſqu'à la fin des ſiecles* (1).

Elles ne ſubſiſtent plus, ces premieres ſociétés : le monde ſe renouvelle, la terre ſort encore une fois du ſein des eaux, purgée des crimes qui l'avoient ſouillée : le Seigneur renouvelle ſon alliance, & verſe de nouvelles bénédictions ſur la famille du Patriarche qu'il a ſauvée ; l'innocence reparoît, la piété fleurit, la Raiſon rentre dans ſes

---

& dabantur ad nuptias, uſque in diem quâ Noe intravit in arcam ; & venit diluvium, & tulit omnes. *Luc. cap. 17, v. 26.*

(1) Sicut factum eſt in diebus Noe, ita erit in diebus Filii Hominis. *Matth. c. 24, v. 37.*

droits, & l'empire qu'elle commence
à exercer de concert avec la re-
Reconnoiſſance & la Religion, rap-
pelle ſur la terre ces premiers jours
que l'homme avoit paſſés dans la
juſtice ; mais le bonheur de Noé
ſt troublé pas de ſiniſtres augures :
voit dans le dernier de ſes enfans
ui s'eſt écarté des ſentimens de
ideur & de reſpect qu'inſpire la
ature, une tige malheureuſe qui
ortera la contagion dans le cœur
s autres. Il l'a maudit ; ſes pré-
ctions s'accompliſſent, & les deſ-
ndans du malheureux Cham por-
nt le poids des malédictions pro-
ncées contre leur pere. Les ſiecles
coulent ; la terre ſe peuple de
uveaux habitans : les arts inven-
avant le déluge renaiſſent & ſe
fectionnent ; mais la Raiſon ſuit
cours de la nature : elle s'affoi-
par degrés avec les forces

du corps : à meſure que les hommes s'éloignent de leur origine, les traditions de leurs ancêtres ſont oubliées, l'idée du vrai Dieu s'obſcurcit & ſe dégrade, ſon culte eſt négligé ; & avant, comme après le déluge, plus les ſociétés s'étendent, plus elles ſe corrompent : l'homme, par ſon propre poids, retombe dans d'auſſi grands déſordres que ceux qui avoient attiré ſur la terre la colere de Dieu.

Les plaines de Sennaar ne pouvoient plus contenir le nombre de leurs habitans. Ils projettent une ſéparation néceſſaire ; avant de s'éloigner les uns des autres, ils veulent laiſſer à la poſtérité des traces de leur puiſſance & de leur grandeur. Ils s'excitent de concert à élever un monument qu'ils deſtinent à porter leur gloire dans les ſiecles à venir ; mais il n'a ſervi

qu'à nous faire connoître leur foibleſſe & leur dépendance du premier Auteur de leur être.

La fable de ces montagnes entaſſées les unes ſur les autres par les Titans, pour eſcalader le ciel & déclarer la guerre aux dieux, a paru à pluſieurs puiſée dans cette fameuſe tour de Babel, que les deſcendans de Noé conſtruiſoient, ſelon quelques Auteurs, pour ſe mettre à couvert d'un nouveau déluge : quand l'homme a foulé aux pieds toutes les loix ; pour jouir tranquillement de ſon indépendance, il ne reſte plus que de déclarer la guerre à Dieu : telle a été, dans tous les temps, la conduite des hommes aveuglés par leurs paſſions ; mais le ciel ſe rit de leurs projets inſenſés ; la confuſion ſe met dans leurs idées, la contradiction dans leurs jugemens, & nous voyons encore qu'il ne leur reſte que la honte d'avoir rendu

leurs noms fameux par l'extravagance de leurs entrepriſes.

Juſques ici nous avons conſidéré les ſociétés, formées uniquement par les liens de l'intérêt, des beſoins & des plaiſirs : nous n'avons point enviſagé l'autorité qui les ſoumet & les tient dans ſa dépendance. Cet aſſerviſſement des Nations étoit inſéparable de leur réunion ; ſi, après la diſperſion du genre humain, chaque famille contente des terres où elle avoit fixé ſon ſéjour ; s'étoit maintenue dans la ſeule dépendance du chef que lui donnoit le droit de la naiſſance, combien de malheurs & de crimes elles auroient évités ? Quelle paix, quelle abondance n'auroit-elle pas goûté ſous un gouvernement paternel, dont le ſang & la nature affermiſſoient & faiſoient aimer l'autorité ?

26.
Ecueils ſous

MAIS l'ambition ſuſcita des uſur-

pateurs. Ils voulurent régner par la force ; & au lieu de procurer le bien de leurs ſujets, ils ne furent plus occupés qu'à étendre & affirmer leur empire. le ſceptre d'un Uſurpateur.

Le tyran eſt jaloux de ſon autorité, le ſujet l'eſt auſſi de ſa liberté : il eſt naturel à ceux qui ont envahi ce pouvoir ſouverain, de mettre tout en œuvre pour le maintenir & l'étendre. Il eſt également naturel à ceux qui ſentent le poids de leurs chaînes de ſecouer le joug qu'on leur impoſe, ou de tenter de l'alléger.

De-là cet état violent d'action & de réaction du Prince contre les Sujets, & des Sujets contre le Prince qui ſe fait ſentir plus ou moins dans tous les Gouvernemens à proportion qu'ils ſont plus violens ou plus modérés, & qui dégénere bientôt dans une honteuſe corruption & une aviliſſante captivité.

L'Hiſtoire ancienne ne nous parle point de ce qui ſe paſſa à la Cour du premier des Souverains ; mais il eſt facile de le comprendre : ſi Nemrod, ce rejetton d'une tige maudite, avoit été environné d'hommes ſages & vertueux, auroit-il pu former des deſſeins auſſi hardis, auſſi injuſtes ? & comment auroit-il pu envahir l'autorité ſur ſes freres, les charger de chaînes, & s'élever un trône ſur les débris de la liberté publique ; ſi, dans ces entours, il n'avoit pas trouvé des ames aſſez baſſes pour applaudir à ces vues ambitieuſes, des hommes aſſez déraiſonnables pour ſe faire les miniſtres de ſes injuſtices, & aſſez cruels pour ſe rendre les complices de ſes fureurs ? auroient-ils mérité la faveur & la confiance de Nemrod, ſi, comme lui, ils n'avoient pas étouffé dans leur cœur tous les ſentimens de la Nature ? Auſſi c'eſt à cette époque que l'homme a paru

s'éloigner le plus de ſa premiere inſtitution : juſques-là il étoit tombé, il s'étoit égaré ; mais en ſe rendant l'eſclave d'une autorité uſurpée, il a perdu avec ſa liberté juſqu'au ſouvenir de ſa grandeur & de ſa dignité ; & les Nations entieres, en cédant à la force & à l'injuſtice, ſe ſont trouvées avilies & dégradées au point d'oublier Dieu, de s'oublier elles-mêmes & d'adorer juſqu'aux caprices de leurs nouveaux tyrans.

Il eſt vrai que l'ignorance avoit préparé la voie à l'idolatrie ; l'homme abruti par le vice, ne pouvoit plus s'élever aux objets intellectuels : les ſens décidoient de tout, & faiſoient pencher l'homme du côté qui flatoit le plus ſes paſſions ; mais le culte public des idoles ne dût ſon établiſſement qu'à la puiſſance de ces uſurpateurs, qui vouloient s'ar-

roger à eux-mêmes les honneurs dûs au vrai Dieu.

« Un pere accablé de douleur, fait » faire la ſtatue d'un fils chéri qu'il » venoit de perdre ; aux pieds de » cette image, il éprouve tous ces » ſentimens d'amour & de tendreſſe » qu'il avoit reſſentis, lorſqu'il jouiſ- » ſoit de ſa préſence : bientôt il oblige » tous ceux qui lui ſont ſoumis d'ado- » rer comme un dieu, cet enfant » dont il pleuroit la mort ; il éta- » blit en ſon honneur des cérémonies » religieuſes & des ſacrifices (1) » : le temps, l'habitude firent oublier peu-à-peu l'impiété de ce culte : on en fit une loi générale, un devoir à tous les ſujets ; & ce fut (dit

(1) Acerbo luctu dolens pater, citò ſibi rapti filii imaginem, & illum qui tunc quaſi homo fuerat mortuus, nunc tanquam Deum colere cœpit, & conſtituit inter ſervos ſuos ſacra & ſacrificia. *Sap. cap.* 14, *v.* 15. 4.

l'Ecriture ſainte) par les ordres des tyrans qu'on adora par-tout des idoles (1).

Si les hommes ſe ſont portés juſqu'à cet excès d'irréligion que de donner à des ſimulacres de bois ou de pierre le nom incommunicable de Dieu, ce fut principalement par une déférence aveugle pour les volontés des Rois (2). Or cette impiété, ajoute l'Ecriture, fut la ſource de cette affreuſe corruption qui ſe gliſſa dans les mœurs (3). Voilà tous les maux que peut faire à l'homme l'autorité ſouveraine dans la main

(1) Hic error tanquam lex conditus eſt, & Tyrannorum imperio colebantur figmenta. *Ibid. v. 16.*

(2) Aut affectui aut Regibus deſervientes homines incommunicabile nomen lapidibus & lignis impoſuerunt. *Ibid. v. 2.*

(3) Initium fornicationis eſt exquiſitio idolorum, & inventio illorum corruptio vitæ eſt. *Ibid. v. 12.*

d'un Prince qui méconnoît les droits impreſcriptibles de la Raiſon, & qui ne prétend régner que par la violence & la force. Les Rois ne tiennent à la ſociété & à Dieu que par la Raiſon; qu'il ſeroit à deſirer qu'ils fuſſent tous bien convaincus de ce principe; ils peuvent ſe faire craindre & obéir par la force, rechercher & ſervir par les faveurs qu'ils diſpenſent, mais ils n'ont jamais mérité des hommages ſolides, & l'amour ſincere de leurs ſujets qu'à proportion de leur fidélité à ſuivre eux-mêmes, & à faire obſerver aux autres les loix de la Raiſon.

27. Ecueils ſous les armes d'un Conquérant.

L'HUMANITÉ ſouffre encore de bien plus grands dommages, lorſque le ſceptre tombe entre les mains d'un Souverain tranſporté par la fureur des conquêtes, qui ne connoît d'autre gloire que celle qu'il peut trouver dans le funeſte avantage de dé-

vaſter la terre, & de répandre des flots de ſang humain. Ce fut après le déluge que parurent ces Conquérans, qui, pour la ſeule gloire de commander aux autres, exterminerent tant d'hommes innocens : ils prennent un plan de conduite directement oppoſé aux ſentimens de bonté, d'humanité, de juſtice & d'équité que la Nature a gravé dans nos cœurs : ils ſe jouent de la fortune & de la vie de leurs freres : tout leur ſemble permis, quand il s'agit d'obtenir une couronne ; & ce qui caractériſe davantage l'abus qu'ils font de la Raiſon, c'eſt qu'à ces uſurpations injuſtes, à ces meurtres inhumains ils attachent l'idée du plus grand honneur ; & l'art de s'entretuer & d'opprimer ſes ſemblables eſt regardé comme l'occupation la plus noble & le métier le plus honorable.

Le Fondateur du premier Empire

du monde donna ce funeſte exemple à la terre : il ſe mit à pourſuivre les hommes, comme il avoit fait des animaux ; il prit autant de plaiſir à répandre le ſang de ſes freres, qu'à faire couler celui des bêtes féroces : les fortereſſes de Babylone furent cimentées du ſang de ſes propres ſujets ; & les tréſors qu'elle enfermoit dans ſon ſein, n'étoient que les dépouilles des Nations qu'il avoit vaincues : ſes ſucceſſeurs continuerent de donner les mêmes ſcenes d'horreur : la contagion de leurs exemples ſe répandit chez toutes les Nations ; & depuis ce temps le fléau de la guerre n'a pas ceſſé de déſoler la terre. L'Hiſtoire ancienne ne nous offre qu'une ſuite de meurtres & de carnages. On voit ſucceſſivement les divers états du monde s'élever & s'accroître, dévorer les puiſſances voiſines, menacer d'engloutir tout ce qui leur réſiſte, parvenir au faîte

de

de leur grandeur, tomber, s'écrouler tout-à-coup pour renaître dans une foule de Royaumes, qui, comme tous ceux qui les avoient précédés, devoient briller & périr à leur tour.

L'Empire des Aſſyriens eſt envahi par les Medes; le trône des Medes eſt renverſé par les Perſes; les Perſes ſont ſubjugués par les Grecs : les Romains s'emparent de toutes ces Monarchies, & les font diſparoître. Après avoir dévaſté toute la terre connue, leur Empire périt lui-même à ſon tour, & de ſes membres épars naiſſent les puiſſances qui gouvernent aujourd'hui l'Europe & l'Aſie. Qu'on juge des maux qu'il avoit cauſés à l'humanité par ces traits ? Un ſeul Général (1) Romain meurt aſſaſſiné à la moitié de ſon âge ; il avoit déja réduit ſous ſon obéiſſance huit cens villes, ſubjugué trois cens peuples ou

(1) Céſar.

nations ; défait trois millions d'hommes, dont un million tué dans les batailles, & un autre million fait priſonnier de guerre.

Au milieu de ces innombrables révolutions, de ces bouleverſemens continuels, dans ces peuples agités des fureurs de la guerre, occupés à perfectionner l'art de forger des chaînes, & d'écraſer leurs ſemblables ; l'homme pouvoit-il apprendre à devenir ſage, vertueux, équitable, bienfaiſant & humain ? Non : la Raiſon dans la main d'un Guerrier n'eſt plus qu'une torche funebre deſtinée à porter par-tout l'incendie, & à étendre ſes ravages : comment, dans le tumulte des camps & le déſordre des batailles, ſa voix pourroit-elle être reſpectée ? Le Soldat eſt ſourd au cri de l'innocence ; il ne connoît d'autres droits que ceux de la force & de la férocité : il ne reſpire que le ſang & le carnage : pourvu qu'il obéiſſe aux ordres

qu'il reçoit, tout lui paroît permis : il ſe joue de la vie de ſes prétendus ennemis ; ſouvent il ne ſait reſpecter ni la fortune, ni l'honneur, ni la vie de ſes propres citoyens. Les peuples victimes de leur fureur & de leur rapacité, ne ſont pas en ſûreté dans leurs propres foyers ; la famine, la captivité, l'infamie, la mort ſont ſans ceſſe à leurs côtés ; & ils vivent dans de continuelles alarmes.

L'état de guerre ſera donc toujours pour une Nation un état convulſif & violent, où l'ame ébranlée par les intérêts les plus chers, effrayée par les plus grands dangers, emportée par les plus fortes paſſions, ne peut pas jouir de ce calme néceſſaire pour réfléchir ſur ſes premiers devoirs & pour les accomplir : on a toujours vu marcher à la ſuite de ce fléau l'ignorance, la barbarie, la groſſiéreté, & la dépravation des

mœurs. Malheur aux peuples dont les Rois ſont épris de la paſſion des conquêtes !

Ne nous accuſera-t-on point ici de déprimer la profeſſion des armes ? N'eſt-elle pas dans la plus grande conſidération chez tous les peuples ? Ne nous a-t-elle pas donné un nombre de grands hommes & de Savans ? Le Seigneur ne s'appelle-t-il pas le Dieu des Armées ? Oui : la profeſſion des armes eſt honorable, & le rang qu'on lui a aſſigné étoit dû à un Corps qui ſe conſacre à la défenſe de la patrie. Des Guerriers qui ont vieilli ſous leurs drapeaux, accoutumés à la fatigue, endurcis par le travail, ſont la force & le ſoutien d'un Empire ; ſa tranquillité dépend de la terreur qu'inſpirent à ſes voiſins ſes forces militaires : mais ce fut preſque toujours de part ou d'autre l'injuſtice qui mit ces forces en action ; &, pour les repouſſer, com-

bien d'autres injuſtices faut-il commettre ? Combien d'innocens faut-il opprimer ? Les loix de la guerre ſont ſages, la diſcipline de nos camps mérite nos éloges. Cet art porté à un certain degré ſuppoſe de grands talens : il a donné naiſſance à un nombre de ſciences que nous avons perfectionnées ; mais ces loix tirent leur néceſſité de l'injuſtice des hommes : ces grands talens ſont funeſtes à l'humanité, ces ſciences ſont deſtructives des Etats, & nous devons en déplorer les ſuites malheureuſes, lors même que nous ſavons en tirer les plus grands avantages.

La profeſſion militaire a fourni une multitude de grands hommes, qui ont montré à la terre des prodiges de valeur ; mais la plupart de ces Héros ne le ſont devenus qu'en ceſſant d'être des hommes. Si, ſous le caſque & la cuiraſſe, on a vu de grands talens, de ſolides vertus, ils

n'avoient point été formés dans les camps : ces grands hommes connoiſſoient les dangers, & les inconvéniens de la guerre, & ils en déploroient les malheurs : on a vu triompher des Princes juſtes & humains ; mais la ſeule néceſſité de ſe défendre leur avoit mis les armes à la main : ils ſe plaignoient d'avoir plus de peine à contenir leurs ſoldats qu'à vaincre des armées : ils auroient mieux aimé ſauver un ſeul citoyen, que de défaire mille ennemis : ils frémiſſoient en cueillant des lauriers teints du ſang de leurs ſujets. Toujours ils ont répandu des larmes ameres ſur ces théatres enſanglantés où ils venoient de ſe couvrir de gloire.

Enfin, le Seigneur s'appelle le Dieu des Armées : ce n'eſt pas parce qu'il inſpire ou autoriſe les fureurs des combats, mais parce qu'il tient en ſa main toutes les forces de la terre ;

qu'il regle comme il veut le ſort des batailles, & qu'il ſait ſe ſervir des paſſions d'un peuple pour punir les crimes de l'autre : punition terrible pour les Princes ! elle met ſouvent leur vie, leur fortune, leur état en danger ; plus funeſte encore pour le peuple ! elle moiſſonne ſes enfans, elle corrompt ſes mœurs, elle tarit les ſources du Commerce, & ravit au pauvre ſa ſubſiſtance.

Ainſi lors même que la Raiſon eſt forcée de tolérer l'uſage des armes, elle n'ignore pas le préjudice qu'elle en reçoit, & elle ſe reproche à elle-même la malheureuſe néceſſité où elle ſe trouve de recourir à un remede qui lui eſt ſi contraire.

Sous le ſceptre d'un Souverain, il eſt une autre ſituation plus pernicieuſe encore à l'homme, parce qu'elle eſt plus oppoſée à l'exercice & au pro- 28. Ecueils dans les Etats livrés aux horreurs des guerres civiles.

grès de ſa Raiſon : c'eſt celle où l'ambition, l'intrigue éleve des nuages pour faire méconnoître l'autorité, pour renverſer les loix, & mettre en feu tout un Royaume. Dans ces momens de criſes, les plus fortes paſſions agitent tous les membres de l'Etat, les lumieres de la Raiſon ſont éteintes, les intérêts de la patrie oubliés, les droits du ſang & de la nature foulés aux pieds : une ſorte de frénéſie arme le ſujet contre le Souverain, le frere contre le frere, le fils poignarde ſon pere, & le pere égorge ſon enfant. Les citoyens les plus vertueux, les plus reſpectables ſont ceux dont la vie, l'honneur & les biens courent les plus grands dangers. Combien d'Etats naiſſans & de Républiques floriſſantes ont éprouvé les ſuites affreuſes de ces ſéditions & de ces révoltes ?

La République Romaine offrit ſouvent ce ſpectacle lamentable :

on ne peut lire ſans indignation l'Hiſtoire des différentes révolutions qu'elle éprouva dans ce genre. Pendant que ſes légions victorieuſes portent juſques dans les Royaumes de l'Aſie la gloire de ſes armes, & étendent ſa domination, Rome ſubjuguée par des tyrans eſt aux derniers abois : d'indignes citoyens, par leurs harangues ſéditieuſes & par leurs intrigues, allument, dans cette capitale, le feu de la ſédition : une populace furieuſe met en fuite les plus illuſtres Sénateurs ; les Libérateurs de la patrie ſont proſcrits ; leurs maiſons raſées, leurs biens confiſqués ; on attente à la vie de ſes Magiſtrats, on les trouve aſſaſſinés ou empoiſonnés dans leurs lits, maſſacrés à leur porte ; les têtes des Conſuls ſont atachées à la Tribune d'où ils avoient ſi ſouvent harangué l'aſſemblée des Citoyens. Les Temples, l'Hippodrome, les Places pu-

bliques deviennent des champs de bataille, où Rome combat contre Rome, & où l'on voit couler des ruiſſeaux de ſang humain. Un ſeul de ces factieux maſſacre quatre-vingts-dix Sénateurs, dont quinze étoient Conſulaires ; égorge deux mille ſix cens Chevaliers Romains, & fait périr dans les guerres civiles plus de cent mille de ſes concitoyens (1).

« Dans ces jours de trouble & » d'horreur, *dit Ciceron*, Rome n'exiſ- » toit plus : car peut-on donner le » nom de ville à une aſſemblée de » bêtes féroces & carnacieres ; à » une multitude de voleurs & de » ſcélérats qui ſe trouvent aſſem- » blés pour commettre des crimes ? » Il n'y a plus de cités où il n'exiſte » plus de loix, plus de Tribunaux, » plus de reſpect pour les coutumes » des ancêtres, & d'où l'on a chaſſé

(1) Sylla.

» à la pointe de l'épée tous les Ma-
» giſtrats (1) ». Ce grand homme avoit bien raiſon de mettre au rang des bêtes féroces ces citoyens ſéditieux. Ce qui démontre à quel degré les têtes étoient perdues, & les ſentimens dégradés ; c'eſt qu'après tant d'horreurs, les uſurpateurs de la Puiſſance ſouveraine jouiſſent tranquillement du fruit de leurs forfaits : on applaudit à leurs meurtres, à leurs proſcriptions, & on adore les oppreſ-

(1) Quæ eſt enim civitas ! Omniſne etiam ferorum & immanium ? Omniſne etiam fugitivorum ac latronum congregata in unum multitudo ? Certè negabis. Non igitur erat illa tùm civitas, cùm leges in eâ nihil valebant, cùm judicia jacebant : cùm mos patrius occiderat, cùm ferro pulſis Magiſtratibus Senatûs nomen in Republicâ non erat. Prædonum ille concurſus, & te duce latrocinium in foro conſtitutum, & reliquiæ conjurationis à Catilinæ furiis ad tuum ſcelus furoremque converſæ non civitas erat. *Ciceronis Paradoxa ad Brutum. Parad. 4.*

ſeurs de la liberté, les deſtructeurs de la patrie.

29. Ecueils ſous le glaive d'un Deſpote.

L'HISTOIRE nous offre d'autres Gouvernemens où, dans le plus grand calme de l'Etat, la Raiſon trouve autant d'obſtacles, & court d'auſſi grands périls que dans le tumulte des guerres. Au défaut d'ennemis étrangers, le deſpote tient ſon glaive toujours levé ſur la tête de ſes ſujets : leurs biens, leur liberté, leurs vies ſont entre ſes mains : le moindre ſoupçon ſuffit pour les expoſer à devenir les victimes de ſes fureurs. Ses fantaiſies, ſes caprices ſont les ſeules loix qu'il ſoit permis de reſpecter. Dans cet état de dégradation, les ſciences, les arts, les talens ſont négligés : plongé dans l'ignorance & la barbarie, l'homme n'a plus d'intérêt, ni de cultiver ſa Raiſon, ni d'écouter ſes oracles : il ne lui eſt pas permis de les ſuivre :

les ordres du tyran ſont ſubſtitués aux cris de la Nature, à la voix de la conſcience ; au moindre ſigne de ſes volontés, le ſujet ſe trouve obligé de fouler aux pieds les ſentimens d'honneur & d'équité, de religion & de juſtice. Tel fut le malheureux ſort de ces Perſes amollis par la volupté qui ſe laiſſerent ſubjuguer par leurs premiers Empereurs. Tel eſt encore aujourd'hui l'état de la Raiſon dans ces peuples ſans ame, ſans énergie, qui, dans le plus affreux eſclavage & la ſervitude la plus rampante, ne peuvent pas goûter un moment de calme & de ſécurité.

30. Ecueils ſous les loix d'un Monarque.

Que la conduite de ces ſortes de Souverains eſt contraire aux vues pour leſquelles les Puiſſances légitimes ont été établies ! Elles ne regnent que par la volonté de l'Être ſuprême qui leur confie l'exercice

de ſes pouvoirs : ſon deſſein n'étoit pas d'élever autorité contre autorité; & de fournir à la Raiſon des ennemis pour renverſer un trône plus ancien & plus ſaint que le leur : au contraire, les Souverains ont été créés pour affermir & défendre ſon Empire. Des liens ſacrés doivent unir à jamais l'une & l'autre légiſlation, & les rendre reſpectables à tous les mortels, avec cette différence que les loix humaines doivent emprunter toutes leurs forces de la loi naturelle. Si les premieres appelloient bien ce que la ſeconde appelle mal, ou mal ce que la loi de la Nature ordonne comme un bien, les premieres ſeroient convaincues d'être nulles & injuſtes. La paix de l'Etat, le bonheur des ſujets, la ſtabilité des vertus, la gloire du Monarque dépendent de ce concert, de cette parfaite correſpondance qu'il eſt chargé d'établir entre les loix

publiques de ſon Etat, & les loix de la Raiſon.

Un Monarque parfaitement ſoumis à cette autorité ſacrée, à la voix de la Nature, qui n'auroit d'autre ambition que de régner par elle, & de la faire régner avec lui, qui n'aſpireroit qu'à cette ſorte de gloire qu'il peut tirer de la ſageſſe de ſon gouvernement, & de ſa bienveillance pour ſes ſujets; quels hommages ne recevroit-il pas de ſon peuple! combien feroit-il d'heureux! ſa couronne & ſon ſceptre ne feroient qu'ajouter un nouvel éclat, & donner un nouveau luſtre à l'empire que doit exercer ſur nous la Raiſon.

Mais la ſageſſe du Monarque auroit beau aſſurer à ſes ſujets leurs propriétés, leur liberté, leur tranquillité : ſes loix ſeules ne ſuffiroient pas pour préſerver la Raiſon de tous les écueils qui l'expoſent.

Si les Miniſtres chargés de veil-

ler à leur exécution, la négligent; s'ils les interpretent arbitrairement; s'ils rendent leurs Tribunaux inabordables aux pauvres & aux opprimés; s'ils laiſſent impunies les infractions les plus criantes; s'ils favoriſent le crime, & oſent en prendre la défenſe; en aviliſſant leur caractere & leur autorité, ils ôtent aux loix toutes leurs forces: elles deviennent nulles, puiſque, par l'indolence & l'infidélité des Magiſtrats, elles ne peuvent plus ni réprimer le crime, ni ſauver l'innocent.

Quand même les Miniſtres des loix veilleroient à leur obſervation, ſi le Souverain les enfreint, l'exemple qu'il donne à ſon peuple eſt plus puiſſant pour le corrompre, que ſes loix ne le ſont pour le régler; s'il met les intérêts de ſon Etat entre des mains qui ne ſont occupées que de leur fortune; s'il confie l'exercice de ſon pouvoir à des hommes ſans mœurs & ſans

probité ; s'il éleve aux honneurs le crime ; ſi ſes bienfaits & ſes faveurs ne tombent que ſur des ſujets vicieux, ſa Cour deviendra un ſéjour pernicieux pour la vertu, elle ſera obligée de fuir & de ſe cacher ; le Prince ne ſe verra entouré que d'ames baſſes & rampantes. L'intrigue, l'ambition pourront ſeules en ouvrir les portes ; les jalouſies, les rivalités y diviſeront tous les cœurs, & en feront le théatre de toutes les paſſions : la contagion ſe répandra bientôt dans tout le Royaume : les ſujets ne ſeront plus occupés à chercher ce qui eſt vrai, ce qui eſt juſte, ce qui eſt honnête, mais ce qui leur eſt utile ; & dès que le crime peut les conduire à la fortune, les élever aux honneurs, il perdra toute l'horreur qu'il eſt capable d'inſpirer ; on ne penſera plus qu'aux moyens de le commettre ; les Rois les plus ſaints, les plus ſages, n'ont pas toujours

pu éloigner de leurs perſonnes l'intrigue, l'ambition, les trahiſons, les perfidies : comment un Roi vicieux pourroit-il entreprendre de faire régner autour de lui la Raiſon, & d'y faire fleurir la vertu !

31. Dans quelles circonſtances l'autorité fait obſtacle à la Raiſon.

LE récit de ces faits nous conduit à la ſource des obſtacles que la Raiſon de l'homme peut rencontrer ſous le ſceptre d'un Souverain. La droite Raiſon, comme le remarque *Ciceron*, a force de loi entre tous ceux qui y participent : elle preſcrit aux Souverains, comme aux ſujets, tous leurs devoirs : ſes oracles ſont ceux de la Nature même, & ſes préceptes le fondement de tous les droits : toute autre autorité doit emprunter ſa force de cette premiere loi, & s'accorder avec elle ; comme il n'eſt aucune puiſſance qui puiſſe changer les idées que la nature nous donne du bien & du mal, il n'en

eſt aucune qui ait droit de nous faire aimer le mal, & haïr le bien : un homme raiſonnable & ſage obéira toujours de bon cœur à toutes les volontés du Souverain, qui s'accorderont avec ſes premiers devoirs : ſa dépendance ne lui paroîtra point une ſervitude, parce qu'il ne la regardera que comme une ſuite de la ſoumiſſion qu'il doit aux loix même de la Nature ; il s'expoſera aux plus grands dangers, & fera les plus grands ſacrifices, plutôt que de tranſgreſſer un ſeul précepte de la Loi naturelle ; par-là il ne fait jamais que ce qu'il veut, & ſous le joug même il conſerve toute ſa liberté (1) : mais que ces ames droi-

(1) Soli Sapienti contingit, ut nihil faciat invitus, nihil dolens, nihil coactus. Confitendum eſt, niſi qui ita ſit affectus, eſſe liberum neminem. *Ciceronis Paradoxa ad Brutum. Parad.* 5.

tes, ces cœurs élevés & courageux ſont rares ! Le plus grand nombre des ſujets ne réfléchit point ſur ſes devoirs ; il ſe laiſſe ſéduire par les promeſſes, effrayer par les menaces, ſubjuguer par l'intérêt ; s'il court après la fortune & les honneurs, non-ſenlement il obéira aux loix les plus injuſtes ; mais il ira au-devant des caprices de ſon maître, il flatera ſes paſſions, il ſe fera le miniſtre de ſes injuſtices : c'eſt pour ce genre d'hommes que l'autorité d'un Souverain a des dangers, c'eſt dans eux que la Raiſon ſe trouve déshonorée : leur obéiſſance n'eſt que l'effet de la perverſité de leur cœur, & une ſuite de leur baſſeſſe & de leur lâcheté ; au faîte des honneurs, dans l'abondance des richeſſes, ils ne ſeront jamais, dit encore *Ciceron*, que des inſenſés & de vils eſclaves, capables de ſe porter aux plus grands excès.

Les Souverains pourroient épargner cette honteuſe ſervitude à leurs ſujets : Que tous ceux qui ont l'autorité en main, imitent les efforts du Monarque qui nous gouverne avec tant de ſageſſe & de ſuccès ? qu'à ſon exemple *ils commencent par mettre un frein à leurs paſſions ; qu'ils mépriſent les voluptés ; qu'ils retiennent les mouvemens de leur colere ; qu'ils répriment les deſirs inſatiables de l'avarice ; qu'ils s'appliquent à remédier aux maladies de leur ame, & à rectifier les travers de leur eſprit ; qu'avant de commander aux autres, ils ſachent commander à leurs penchans* (1) ; alors leur autorité ſe confondra avec celle de la Raiſon : ils s'aſſureront

(1 Quomodò aut cui tandem hîc liberè imperabit, qui non poteſt cupiditatibus ſuis imperare ? Refrænet primùm libidines, iracundiam teneat, coerceat avaritiam : cœteras animi labes repellat, tùm incipiat aliis imperare, cùm ipſe improbiſſimis dominis, dedecori ac turpitudini parere deſierit. *Cic. Parad. Parad. 5.*

l'amour, l'eſtime, la vénération de tous leurs ſujets, & ils ne verront plus autour d'eux pour Serviteurs, pour Miniſtres, pour Favoris que des Hommes.

Telle fut la politique de ces premiers Rois de l'Egypte ſi célebres dans l'Hiſtoire ancienne : ils s'appliquerent à former les mœurs & le caractere de leurs ſujets, ſur-tout par leurs exemples ; & dans le calme qu'ils ſurent leur procurer, ils eurent la conſolation de les voir goûter la vérité, chercher la ſageſſe. Les premiers rayons de la Philoſophie éclairerent cette terre fortunée, & produiſirent ces Savans, qui ſe firent un devoir de cultiver l'eſprit humain & d'enſeigner les ſciences : nous allons ſuivre les progrès de la Raiſon pendant cette ſeconde époque.

SECONDE PARTIE.

SECONDE ÉPOQUE.

La Raiſon cultivée par les anciens Sages, & par les Philoſophes Païens.

PENDANT que les grands Empires étoient agités par les troubles & les fureurs de la guerre, quelques Nations, ſans ambition, goûterent, du moins, dans de longs intervalles, les douceurs de la paix. Alors parurent ces premiers Précepteurs du genre humain qui ſe chargerent de cultiver l'eſprit & d'adoucir les mœurs de leurs ſemblables : les Prêtres dans

32. Les anciens Sages furent les premiers Philoſophes.

l'Egypte, les Mages chez les Perſes, les Brames dans les Indes, les Sages dans la Grece, chez les Gaulois les Druides, les Bonzes à la Chine, &c. entreprirent ce grand ouvrage avec plus ou moins de ſuccès.

C'eſt à cette époque que pluſieurs Auteurs fixent la naiſſance de la Philoſophie. Ce nom n'étoit pas encore en uſage ; mais le titre de Sages qu'on donna à ces premiers Savans, ſuppoſoit qu'ils avoient déja acquis ces connoiſſances que les Philoſophes ſe firent un devoir dans la ſuite d'aimer & de rechercher.

33. Eloge de leur Philoſophie par Ciceron.

Les grands éloges que *Ciceron* fait de la Philoſophie, ſont dûs ſur-tout à ces premiers Maîtres de la Raiſon qui conſacrerent leur temps & employerent leurs talens à tracer les principes des vertus ſociales : « O di-
» vine Philoſophie, s'écrie-t il ! c'eſt
» vous qui guidez nos pas, qui nous montrez

» montrez les charmes de la vertu,
» & qui nous préſervez du vice!
» Sans vos lumieres, que ſeroit la
» vie de l'homme ici-bas? C'eſt vous
» qui avez enfanté les villes, formé
» les ſociétés, fixé les habitans de
» la terre dans leurs domiciles, qui
» les avez rapprochés par leurs al-
» liances, & réunis par le com-
» merce de la parole & des lettres:
» qui jamais a rendu de plus grands
» ſervices que vous à l'humanité? vous
» êtes l'inventrice des loix, la regle
» de nos mœurs, la ſource de toute
» diſcipline: c'eſt vous qui avez ap-
» pris à l'homme à jouir de la tran-
» quillité de la vertu, & qui le
» ſoutenez encore contre les ter-
» reurs de la mort. S'il ſe trouve
» des hommes qui vous négligent,
» s'il en eſt d'aſſez inſenſés pour
» vous mépriſer, c'eſt qu'ils ne
» ſont pas capables de s'élever juſ-
» qu'à vous, & qu'ils ignorent que

» ceux qui les premiers ont formé » nos mœurs, étoient des Philoſo- » phes (1) ».

Ces louanges ne conviennent-elles pas mieux à ces grands hommes que l'antiquité décora du nom de Sages, qu'aux Philoſophes de l'Académie & du Lycée ? Ceux-là ont cultivé la partie de la Philoſophie la plus importante au bonheur de l'homme ; celle qui lui montrant ſes premiers devoirs, ſes premiers beſoins, ſes premiers rapports, fait

(1) O vitæ Philoſophia dux ! ô virtutis indagatrix, expultrixque vitiorum, quid non modò nos, ſed omninò vita hominis, ſine te eſſe potuiſſet ? Tu urbes peperiſti ; tu diſſipatos homines in ſocietatem vitæ convocaſti ; tu eos inter ſe primò domiciliis, deindè conjugiis tùm litterarum & vocum communione junxiſti. Tu inventrix legum, tu magiſtra morum, & diſciplinæ fuiſti. Ad te confugimus ; à te opem petimus, &c. *Tuſculan. Quæſt. lib. 5, circa initium.*

le fonds & l'eſſence de la Raiſon ; & il y a bien plus de mérite à rendre l'homme ſage & raiſonnable, qu'à l'élever à la qualité de Savant.

34. Il ne faut pas conſidérer la Raiſon dans les Peuples ſans loix & ſans liberté.

Toutes les Nations qui virent des Sages au milieu d'elles, ne ſurent pas également profiter de leurs leçons : les unes, quoique douées d'un eſprit vif & pénétrant, négligerent de le cultiver, & firent conſiſter toute leur gloire dans leurs corps robuſtes & leurs bras nerveux (1) : quelques traits de génie qu'elles laiſſent échapper dans leurs diſcours, ne les tirent point de la claſſe des peuples à demi-ſauvages : leur hiſtoire ne nous montre rien de ſuivi dans leurs conſeils ; & ſi, de temps en temps, la Nature paroît ébaucher dans eux de grands ſentimens, ce ſont des éclairs qui paſſent rapidement ; leur incu-

(1) Les Ethiopiens.

rie, leur indolence ne leur permet pas de les achever & d'y réfléchir : les autres, après avoir cultivé leur eſprit, ſe ſont laiſſées avilir par la moleſſe, & ſubjuguer par la force (1) : honteuſement dégradées, courbées ſous le poids de leurs chaînes, elles n'eurent plus le temps, ni le reſſort néceſſaire pour s'appliquer à la recherche de la vérité, & s'élever à la perfection des Beaux-Arts.

Il ne faut pas, pour connoître les forces de la Raiſon, en juger par ces peuples indolens qui négligerent de cultiver ce précieux tréſor. Il faut en conſidérer les progrès dans ces Empires policés par de ſages loix, dans ces Républiques floriſſantes formées par des Princes éclairés, & que gouvernent des Légiſlateurs pacifiques. Là le citoyen eſt

(1) Les Perſes, &c.

assuré de sa liberté & de sa fortune : une noble émulation éleve son ame, & la rend capable des plus grands efforts ; le desir de se distinguer de la foule lui donne le courage de vaincre tous les obstacles qui pouvoient l'arrêter. Telles furent les Dynasties de l'Egypte, & les Républiques de la Grece. C'est sur-tout dans ces deux peuples que nous avons lieu d'admirer les succès étonnans de la Raison.

35. Progrès de la Raison chez les Egyptiens. Sagesse de leurs Loix civiles.

Les Egyptiens n'avoient point eu la manie des conquêtes : contens d'un pays borné, mais fertile & abondant, ils n'entretenoient sous les armes que le nombre de Soldats nécessaires à leur défense. Pendant près de treize cens ans, ils jouirent d'une paix profonde : une suite de Rois sages & modérés s'appliqua à établir le plus bel ordre dans leurs Etats, & à former les mœurs

de leurs ſujets. Ce fut le premier peuple qui connut les loix d'un ſage gouvernement ; elles ne furent point dictées par les intérêts des Souverains, par des vues d'une fauſſe politique ; elles n'eurent d'autre objet que de procurer à tous les citoyens la ſûreté de leurs perſonnes, & le bonheur commun de leur ſociété : ſimples, pleines d'équité, elles étoient déſtinées à unir entre eux tous les membres du corps : ils étoient confiés les uns à la garde des autres ; & tout le corps de l'Etat étoit uni contre les méchans : celui qui pouvant ſauver ſon frere, ne le ſecouroit pas, étoit puni avec la même rigueur que l'aſſaſſin ; & s'il ne pouvoit pas s'employer à ſa défenſe, il étoit obligé de dénoncer la violence, autrement il ne pouvoit échapper à la rigueur des loix.

Il n'étoit permis à perſonne d'être inutile à l'Etat : la loi aſſignoit à

chacun ſa profeſſion : elle ſe perpétuoit dans la même famille : il ne lui étoit pas permis d'en changer ; mais les profeſſions les plus viles étoient reſpectées de tous, & chaque famille ſe faiſoit un devoir de porter ſon art juſqu'à la plus grande perfection.

L'étude des loix étoit un exercice commun à tous les ordres des citoyens ; l'ignorance de ſes devoirs n'étoit excuſée dans aucun Etat. On prenoit un ſoin particulier d'inſpirer indiſtinctement à tous les ſujets le goût du travail, l'amour de la patrie & le zele pour contribuer à ſa gloire : le reſpect pour les loix étoit porté au plus haut degré ; on conduiſoit avec pompe, dans les proceſſions ſolemnelles, les Livres, les Mémoires qui renfermoient toutes les inſtitutions de l'Egypte, & on leur rendoit une eſpece de culte religieux.

Un Tribunal formé de l'élite de la Nation veilloit à la manutention des loix & à leur vindicte ; il adminiſtroit la juſtice avec la plus grande impartialité, & pour le mettre à l'abri de la ſéduction & de l'illuſion de l'éloquence, il étoit défendu de juger les procès autrement que par écrit.

Pour encourager le peuple par l'exemple de ſes Maîtres, les Rois ſe donnoient à eux-mêmes des loix plus auſteres que celles qu'ils avoient impoſées aux autres : tous leurs momens devoient être remplis, leurs occupations réglées, la qualité & la quantité de leurs vivres meſurées ; pendant leur vie, ils étoient reſpectés comme des dieux ; après leur mort, ils ſubiſſoient le jugement du peuple ; & leur mémoire étoit flétrie ou comblée d'éloges, à meſure qu'ils avoient été plus ou moins fideles à obſerver eux-mêmes les

loix, ou à maintenir l'obéiſſance qui leur étoit due.

Le caractere grave & ſérieux de cette Nation la rendoit propre à la méditation & à l'étude ; elle ſut profiter de ces avantages. 36. Sciences & beaux Arts.

Elle ne borna pas ſes recherches aux vertus les plus importantes pour le bien de la ſociété : les progrès qu'elle fit dans les Sciences & les Arts nous étonnent encore aujourd'hui : les Mercures, qui les avoient gouvernés, ne leur avoient laiſſé rien ignorer de ce qui peut rendre la vie commode & heureuſe. Pluſieurs arts avoient été inventés avant le Déluge. Les Egyptiens eurent la gloire de les faire renaître & de les perfectionner : l'Agriculture, l'Aſtronomie, la Chronologie, la Géométrie, l'Architecture ; tous les Arts importans à la ſplendeur & au bon ordre d'une République furent cul-

tivés chez ce peuple ; & fleurirent dès leur naiſſance. Par ſon intelligence, les temps ont été ſupputés, la ſurface de la terre meſurée, les mouvemens céleſtes reconnus & combinés ; par ſes travaux, les marais ont été deſſéchés, les fleuves contenus, la terre fécondée & arroſée. Ses lacs immenſes, ſes canaux prodigieux, ſes édifices magnifiques, ſes ſuperbes palais, ſes pyramides fameuſes, ſes ſomptueux obéliſques n'étoient que l'ouvrage de ſes Artiſtes ; les Sages, que cette Nation admiroit au milieu d'elle, ſe couvrirent encore d'une plus grande gloire : ils travaillerent ſans relâche à former, par des exercices continuels, des corps robuſtes, des eſprits ſolides, à régler le cœur & éclairer la Raiſon, & à inſpirer à tous les Egyptiens un amour des loix & de la patrie que rien ne pouvoit altérer.

Le bruit de leur ſageſſe ſe répandit par-tout, & attira dans l'Egypte tous les Savans de la Grece, un *Homere*, un *Lycurgue*, un *Pythagore*, un *Solon*, un *Platon*, allerent dans cette heureuſe contrée, pour y puiſer la ſcience comme dans ſa ſource : de ce centre de lumieres partirent tous les rayons qui éclairerent les Nations voiſines, & les ſiecles qui ſuivirent. De ce petit coin de la terre ſortirent ces colonies nombreuſes, qui porterent par-tout avec elles la politeſſe & les loix : c'eſt dans ce ſens qu'on peut dire que les premiers hommes ont été pêtris du limon du Nil, & qu'ils ont puiſé, dans les ardeurs brûlantes de ce climat, cette chaleur vivifiante qui parut alors ranimer tous les eſprits. 37. Dans quel ſens les premiers hommes ſont ſortis du Nil ?

En effet, au milieu des inondations périodiques de ce fleuve, l'homme commença à paroître ce qu'il eſt, intelligent, induſtrieux, capable des

plus vaſtes deſſeins & des entrepriſes les plus hardies, commandant à la Nature, changeant le cours des fleuves, & tirant, par ſon travail, du ſein de la terre, les richeſſes qu'elle renferme. C'eſt dans ces momens critiques, où l'Egypte paroiſſoit menacée de périr dans les eaux, que le citoyen montra la bonté de ſon cœur, & ſon caractere ſocial; qu'il développa ſes talens, & trouva, dans ſa raiſon, aſſez de moyens pour ſauver la Patrie, & faire ſervir à ſon bonheur une révolution qui paroiſſoit devoir lui enlever toutes ſes reſſources. Qu'on ne ſoit donc plus ſurpris de trouver, dans des temps auſſi reculés, une légiſlation auſſi ſage, les vertus civiles, les beaux Arts & les Sciences portés à un degré de perfection que les autres Nations n'ont jamais atteint : celles-ci pouvoient avoir reçu de la Nature le même fonds de lumieres, la même ſagacité

que l'Egyptien : mais des Rois conquérans les firent ſervir à leurs injuſtes uſurpations : des Princes indolens les laiſſerent languir dans la moleſſe ; l'Egyptien au contraire, par ſes propres beſoins & les difficultés de ſa poſition, ſe trouva forcé, ſous la conduite des Rois les plus ſages, de mettre à profit ces talens précieux, que les autres Peuples ne connoiſſoient pas encore, ou ne ſavoient pas aſſez eſtimer.

38. Cauſes particulieres des progrès de la Raiſon chez les Egyptiens.

ARRÊTONS-NOUS à conſidérer par quels moyens l'Egypte s'éleve à ce degré de ſageſſe qui lui mérite les éloges de toutes les autres Nations. Elle en eſt redevable aux Légiſlateurs habiles qui la gouvernent : ils commencent par écarter tout ce qui pouvoit retarder les progrès de la Raiſon, les troubles de la guerre, l'ambition de s'étendre, les inquiétudes & les beſoins du corps ; ils

procurent à tous leurs ſujets la paix, l'abondance des vivres, & toutes les commodités de la vie. Dans cette heureuſe ſituation, ils tracent le plan le plus parfait d'une légiſlation civile: ils preſcrivent l'étude de leurs Loix à toute une Nation, portée d'elle-même à la réflexion, à la méditation. Ils fixent ſon goût, & tournent toute ſon attention ſur les vertus qui ſont la baſe de la Société: ils aſſignent à chaque famille la ſcience qu'elle doit rechercher, l'art qu'elle doit profeſſer; en en rendant l'étude héréditaire dans les mêmes maiſons, ils mettent un frein à la curioſité, à l'inconſtance, à la bizârerie des goûts. Ils ajoutent aux lumieres, aux talens des parens les lumieres & les talens de leurs deſcendans, & aſſurent par-là à tous les arts, à toutes les ſciences la perfection qu'ils peuvent acquérir.

Pour l'exécution d'un plan ſi ſage, il

ne falloit plus que des motifs aſſez puiſſans pour intéreſſer tous leurs ſujets à y concourir : ils inſpirent à toute la Nation une ſorte d'enthouſiaſme pour leur Patrie. L'Egyptien la regarde comme l'ancien ſéjour des Dieux, comme le pays le plus fortuné de toute la terre ; il s'eſtime heureux de l'habiter & d'y avoir pris naiſſance ; & le deſir d'étendre ſa réputation, & d'augmenter ſa gloire, le rend capable de tout entreprendre. L'amour de la Patrie, après celui de la Religion, eſt le plus puiſſant de tous ces motifs ; il ſe trouve, chez les Egyptiens, ſoutenu & fortifié par une infinité d'autres. L'opinion publique ne donnoit de conſidération qu'aux citoyens éclairés & vertueux : elle attachoit à la pareſſe, à l'ignorance une ſorte d'infamie : l'Egyptien n'entendoit parler autour de lui que de fidélité, d'obéiſſance aux loix : il avoit ſous ſes yeux l'exemple de

ſes compatriotes élevés dans les uſages & coutumes du Royaume, dont aucun n'oſoit s'écarter : au-deſſus de lui, le poids de l'autorité, & la conduite exemplaire de ſes Princes, qui ſe faiſoient un devoir de ſe montrer plus fideles encore que leurs ſujets aux loix rigoureuſes qu'ils s'étoient impoſées : dans l'avenir il avoit la perſpective d'un tribunal redoutable, qui devoit, à ſa mort, juger de toutes ſes actions, & attacher à ſon nom, à ſa mémoire, ou la gloire & les louanges, ou l'opprobre & l'infamie.

Donnez à un Peuple nouveau, dans un ſol fécond, un climat heureux, & des temps tranquilles pour cultiver ſa raiſon, tous ces ſecours dont l'ancienne Egypte fut favoriſée, & vous lui verrez toujours faire les mêmes progrès. Si les Chinois paroiſſent avoir approché ſi près de la ſageſſe des Egyptiens, c'eſt qu'ils ont

trouvé, dans la conſtitution de leur Empire, dans la température de leur climat, dans les lumieres & les exemples de leurs Souverains, toutes les reſſources de l'ancienne Egypte. Les autres Nations n'ont réformé leurs mœurs & cultivé les Sciences, qu'à proportion qu'ils ont plus ou moins joui de ces ſecours réunis : s'il en eſt qui ſoient reſtées conſtamment dans l'ignorance & la barbarie, c'eſt qu'elles en ont été conſtamment privées ; & l'Egypte elle-même, dans la ſuite des ſiecles, s'eſt vue avilie, corrompue & dégradée, au moment où tous ces moyens lui ont été enlevés.

39. Malgré toutes ſes lumieres, l'Egypte eſt plongée dans les erreurs les plus groſſieres & les déſordres les plus honteux.

MAIS, dans le temps de ſa plus grande gloire, l'Egyptien mérita-t-il cette haute réputation qu'on lui donna, & ſa ſageſſe fut-elle auſſi vraie, auſſi ſolide qu'elle fut éclatante ? On convient aſſez générale-

ment que, dans la Politique, la Légiſlation, aucun des anciens Peuples ne l'a égalé, & que, dans quelques arts libéraux & méchaniques, il a laiſſé des chef-d'œuvres qui n'ont point été imités : voilà le beau côté de l'ancienne Egypte, & le petit eſpace où ſa ſageſſe ſe trouva circonſcrite.

Si nous l'examinons ſous ſes autres rapports, ſes mœurs, ſa religion nous la feront paroître bien mépriſable : ſcrupuleux obſervateur de toutes les loix qui devoient aſſurer le bonheur & la tranquillité de l'Etat, ce Peuple eut toutes les vertus civiles ; mais elles n'avoient pour fondement que l'amour de la Patrie ; elles n'étoient point appuyées ſur les lumieres de la Raiſon ni ſur les premiers ſentimens de la Nature ; au contraire, cet attachement pour ſa Patrie, pour ſon bien-être particulier, étoit excluſif ; il éteignit dans ſon cœur ces

ſentimens de bonté & d'humanité que la Nature inſpire à l'homme pour tous ſes ſemblables : l'Egyptien fuyoit, mépriſoit, déteſtoit tous les autres hommes ; il auroit cru ſe ſouiller, ſe dégrader, s'il avoit eu avec eux le moindre commerce. Ce Peuple ſi doux, ſi ſocial avec ſes concitoyens, égorgeoit les Etrangers qui tomboient ſous ſa main, & faiſoit couler leur ſang ſur les autels de ſes Dieux.

Sa conduite avec le Peuple Hébreu montre à quel degré la Nature étoit déja dégradée chez lui : il traite ſes hôtes en eſclaves ; il les accable de travaux & de châtimens. Pour ſe délivrer d'une crainte chimérique, il entreprend d'éteindre le nom d'Iſraël ſur la terre ; &, peu content d'arrêter la mort de tous ſes enfans mâles, il exige que les peres, les meres précipitent eux-mêmes leurs enfans dans le fleuve, ou leur enfon-

cent un poignard dans le ſein. Quelle abominable politique ! Reconnoît-on à ces traits ce Peuple que l'Oracle avoit déclaré *le plus ſage de toute la terre ?*

L'Egyptien avoit autrefois connu & adoré un Dieu unique ; il avoit conſervé la tradition de ſes ancêtres. Nous voyons, dans ſon Hiſtoire, des traits frappans de cette croyance primitive : ſes Rois reſpectent le Dieu des Hébreux ; ils craignent ſes châtimens ; ils reconnoiſſent ſa puiſſance ; ils prient Moïſe de l'intéreſſer au bonheur de l'Egypte : s'ils avoient choiſi pour objet de leurs méditations ces foibles traces de lumieres qui leur reſtoient, peut-être ſe ſeroient-ils conſervés dans cette croyance ſi raiſonnable, du moins elle les auroit tenus en ſuſpens, & les auroit garantis des excès monſtrueux de l'Idolatrie : mais ce Peuple ſi éclairé, ſi zélé ſur les intérêts de l'Etat, eſt le

plus aveugle ſur le culte dû à la Divinité. Par une ſuite de ſon attachement & de ſon eſtime pour ſon pays, il ne veut adorer que les Dieux qu'il y voit naître, les monſtres qui lui inſpirent de la terreur, les animaux qui le ſervent, les plantes qui le guériſſent, & lui fourniſſent la nourriture; c'eſt dans ces fêtes qu'il célebre en l'honneur de ces divinités ſi ſingulieres, qu'éclate la corruption de ſon cœur; & la dépravation de ſes mœurs, la licence effrénée qui regne dans ſes proceſſions, les diſciplines ſanglantes de ſes dévots dans leurs marches, les danſes extravagantes de ſes femmes, & leurs fureurs dans leurs orgies, leurs obſcénités, leurs proſtitutions publiques dans l'inſtallation du Bœuf Apis, & les fêtes du Bouc de Mendes, démontrent aſſez que la ſageſſe apparente de cette Nation, n'étoit pas l'effet d'un amour ſincere pour la vertu, ni la ſuite d'une con-

ſcience éclairée ſur les vrais principes des mœurs.

Il en fut de même de toutes les autres Nations policées par les premiers Sages : la Raiſon, le goût de la vertu n'eurent qu'une part bien foible dans les réglemens qu'ils donnerent : ils furent tous dictés par les préjugés, le goût dominant de la Nation, & l'intérêt du Gouvernement : l'Hiſtoire de ces premieres ſociétés nous montre les fables les plus groſſieres, accréditées parmi les Peuples les plus ſages, une multitude de fictions que le délire poétique avoit enfantées, & que la ſuperſtition encenſoit ; les loix les plus équitables, mêlées avec des pratiques abſurdes & abominables.

40. Toutes les autres Nations dans les mêmes erreurs.

Nous n'exceptons pas même les temps de la plus grande gloire de tous ces peuples, où leurs Légiſlateurs étoient écoutés comme

des oracles. A Lacédémone, *Lycurgue*, occupé du deſir de rendre ſa patrie invincible, ſacrifie à ſes vues la décence des mœurs & l'honneur des mariages ; il proſcrit le luxe & l'amour des richeſſes, & autoriſe le vol, le meurtre des enfans mal conformés, & les traitemens les plus inhumains envers les eſclaves.

Zoroaſtre, le chef des Mages chez les Perſes, mêle l'erreur à la vérité, la ſageſſe à la folie. Les Livres de cet eſprit ſublime ſont remplis de puérilités & de fables abſurdes. Il paroît ne reſpirer que le bien de l'humanité ; & il emploie le menſonge & l'impoſture pour ſe faire écouter. Il fait marcher des armées en campagne, & répand des flots de ſang pour répandre ſa doctrine & l'accréditer.

Confucius, à la Chine, met les loix de ce pays dans un nouvel ordre ; mais il ne condamne ni le deſpo-

tiſme des Princes, ni le pouvoir tyrannique des maris, ni la polygamie, &c. Il ordonne aux enfans d'honorer leurs parens comme des Dieux ; il donne aux peres le droit barbare de tuer leurs femmes, leurs filles, de vendre, d'expoſer, & d'étouffer leurs enfans, &c.

A Rome, pour adoucir le peuple Romain encore farouche & barbare, *Numa* inſtitue des cérémonies religieuſes, il fonde la gloire de ſon Empire ſur le reſpect & la crainte que ce peuple conſerve pour ſes divinités, & il ſe réſerve le droit de les multiplier à ſon gré ; il fait dépendre la proſpérité de ſa République, & la ſageſſe de ſes délibérations des pratiques ſuperſtitieuſes des augures.

Dans Athenes, *Solon*, un des ſept Sages, abolit les loix de Dracon ; il avoit apperçu les vrais principes d'une ſage légiſlation ; & cependant

il

il n'oſe propoſer à ſes concitoyens que les loix qui flatent leur goût, & qui ſont conformes à leurs penchans: il porte la complaiſance pour eux, juſqu'à bâtir un temple & décerner un culte à Vénus la proſtituée, &c.

Toutes les légiſlations de ce temps étoient inſuffiſantes, parce qu'étant fondées uniquement ſur l'ordre public, elles ſe contentoient d'arrêter la main du méchant, ſans réformer ſon cœur; imparfaites, parce qu'elles ne preſcrivoient à l'homme qu'une partie de ſes devoirs; vicieuſes, parce qu'elles permettoient une foule de déſordres; condamnés par la Nature, & contraires à la Raiſon.

Pourquoi donc *Ciceron* a-t-il donné de ſi grands éloges à la Philoſophi de ces anciens Sages? c'eſt qu'il ne l'a conſidérée que du côté du bien qu'elle a produit; & il n'a pas aſſez réfléchi ſur le mal qu'elle a cauſé: il eſt vrai qu'elle a fondé les pre-

mieres ſociétés ; mais les liens qu'elle employa furent trop foibles : ils n'étoient formés que par des vues de l'intérêt particulier de chaque Nation ; ils auroient dû l'être par l'intérêt commun de l'humanité, & n'avoir d'autre principe que l'amour de la vérité & l'eſtime de la vertu. Elle a inventé les loix ; mais ces loix ont appris au citoyen ce qu'il devoit à la ſociété, & lui ont laiſſé ignorer ce qu'il devoit à la Religion, ce qu'il ſe devoit à lui-même : elle a adouci les mœurs des premiers habitans des cités, elle en a banni les vices qui pouvoient en troubler la paix, le menſonge, les fraudes, la violence, l'injuſtice ; mais elle y a laiſſé ſubſiſter les germes de la plus grande licence & de la plus affreuſe corruption, qui ont cauſé dans la ſuite la chûte & le renverſement de tous ces Royaumes.

41. La Philo- Les Philoſophes de la Grece ſeront-

ils plus heureux que tous ces Sages qu'ils avoient été conſulter comme leurs Maîtres ? Sophie chez les Grecs.

Thalès, citoyen de Milet, le premier des ſept Sages, dans l'adminiſtration des affaires publiques, montra la plus grande habileté. Il ne borna pas ſes études à la ſcience du gouvernement : il porta ſes vues ſur l'unité de Dieu, ſur l'immortalité de l'ame, ſur les myſteres de la Nature ; par-là il donna lieu aux recherches des Savans ; & tous ceux qui adopterent ſes principes, formerent la ſecte des Philoſophes qui fut appelée l'Ionique. Un ſiecle après, *Pythagore* alla puiſer ſes connoiſſances dans les mêmes ſources que Thalès : après avoir parcouru la Phénicie, la Chaldée, l'Egypte, il reparut dans ſa patrie ; mais la voyant dans le trouble, il ſe retira dans cette partie de l'Italie, qu'on nom-

noit la Grande-Grèce. *Crotone*, *Metaponte*, *Tarente*, admirerent ſa ſageſſe; &, de concert avec les Magiſtrats qui étoient obligés de prendre ſes conſeils, il établit le plus bel ordre dans ces villes. Il ſe rendit encore plus recommandable par le nombre de diſciples qu'il ſut raſſembler autour de lui, par la diſcipline auſtere qu'il leur fit obſerver, par l'amour pour l'étude qu'il prit ſoin de leur inſpirer, par les longues épreuves qu'il leur faiſoit ſubir avant d'être admis en ſa préſence : ſoit qu'il eût apperçu les bornes de la ſageſſe des Egyptiens, ſoit qu'il n'osât pas s'égaler à ſes Maîtres, il ne voulut pas prendre le titre de Sage; il fut le premier qui ſe donna le nom de Philoſophe, & ſes diſciples formerent la ſecte qui, par oppoſition à celle de Thalès, fut appellée l'Italique. C'eſt de ces deux bran-

ches de la Philoſophie que ſont ſorties toutes les autres familles des Philoſophes.

Socrate avoit étudié la Philoſophie ſous Anaxagore & ſous Archelaüs, diſciples de Thalès : il renonça aux charges & aux honneurs pour s'appliquer uniquement à la Philoſophie, & enſuite il quitta les ſciences de pure ſpéculation pour ſe donner tout entier à celles qui preſcrivent à l'homme ſes devoirs, & qui ſervent à régler ſa conduite & ſes mœurs. Il chercha dans les premiers ſentimens de ſon cœur ce que l'homme doit à la ſociété, ce qu'il ſe doit à lui-même ; & l'on admire encore aujourd'hui la ſageſſe de ſes maximes, l'élévation de ſes ſentimens ; ils mirent dans le plus grand honneur l'étude de la Morale, dont Socrate a paſſé pour être l'Inventeur : né à Athenes, il y raſſembla ſes diſciples, & y forma les hommes

de la Grece les plus célebres en tous les genres, tels qu'Alcibiade, Xénophon, Platon, &c.

42. Elle fixe son siege à Athenes.

ATHENES avoit été fondée par une colonie d'Egyptiens : *Cécrops* y avoit apporté avec lui les mœurs & les coutumes de sa patrie : ses habitans joignoient aux dispositions pour les sciences propres aux Egyptiens, l'ardeur, la vivacité, le courage qu'inspirent l'amour de la gloire, & la liberté dont on jouit dans les Républiques. Celle-ci avoit été gouvernée long-temps par une multitude de Sages, défendue par les plus vaillans Capitaines : elle fut encore illustrée par un grand nombre de Savans, qu'elle vit naître dans son sein. Déja l'on y avoit enseigné la Grammaire, l'Eloquence, la Musique, la Dialectique : à l'époque dont nous parlons, Platon y avoit des Ecoles de Philosophie, & l'on commença à y cul-

tiver toutes les diverſes branches des connoiſſances humaines.

Les premiers ſuccès de ces nouveaux Maîtres cauſerent une fermentation générale dans tous les eſprits. Leurs noms volent de bouche en bouche ; une foule de diſciples de tout âge, de tous états, de tous pays, accourt pour entendre leurs leçons : les deſcendans des Rois, les enfans des Adminiſtrateurs de la République, les citoyens les plus vertueux, les plus riches ne connoiſſent plus d'autre gloire, que celle qu'ils peuvent retirer de leur application à l'étude ; ils font à l'amour de la ſageſſe les mêmes ſacrifices qu'on voyoit autrefois offrir à la Religion : ils renoncent à tous les honneurs de la République ; ils foulent aux pieds les biens & les richeſſes ; ils mépriſent les douceurs & les commodités de la vie ; ils la paſſent dans le travail & la retraite : le jeûne & le

ſilence, la pauvreté, la mendicité même ont pour eux des attraits; parce que le plus parfait dénûment leur paroît le moyen le plus propre pour acquérir la ſcience, & pour la répandre par toute la terre, à l'exemple de leurs Maîtres.

Voilà le premier ſpectacle que donne au monde la Philoſophie des Grecs : Athenes eſt le principal théatre où s'opere cette grande révolution : la Philoſophie parut avoir établi ſon trône dans cette Capitale; elle devint comme la mere patrie de toutes les Sciences; & ce peuple de Savans, qui ſe forme dans ſon enceinte, ajoute à ſa gloire, & lui procure un nouvel éclat.

43. Premiers Fondateurs des Sectes & de leurs Ecoles.

On nous a conſervé les noms de ces Hommes fameux, qui jeterent les premiers fondemens de ces Ecoles, & qui, pendant pluſieurs ſiecles, y perpétuerent l'enſeignement.

Socrate fut le pere de l'ancienne Académie. Ses diſciples ſe diviſerent en deux branches.

Antiſthene fut le Chef de la premiere : il fut ſuivi par *Diogene* le Cinique, *Cratès* le Thébain, *Zénon* le Cittique, *Cléanthes*, *Chryſippe*, & *Théophraſte*. *Platon* fut le Chef de la ſeconde diviſion ; il fut remplacé par *Speuſippe*, *Zénocrate*, *Palémon*, *Crantor*, *Cratès*, *Arceſilas*, *Carneadès*, *Clitomachus*, & *Chryſippe*.

Platon vit, dans ſon Académie, *Ariſtote*, d'abord ſon diſciple, & enſuite ſon rival : celui-ci fut le Chef d'une nouvelle Secte qui le ſuivit dans le Lycée ; & il eut pour ſucceſſeur *Théophraſte Démétrius* de Phalere, *Straton*, *Lycon*, *Ariſton*, *Critolaüs* & *Diodore*. La plupart de ces diſciples paſſerent ſouvent d'une ſecte à l'autre ; ils décompoſerent la doctrine de leurs Maîtres, & devinrent les Chefs de pluſieurs nouvelles Ecoles : de-là les

Stoïciens, les Épicuriens, les Cyniques, les Académiciens, les Pyrrhoniens, les Sceptiques, les Cyrenaïques, &c. Ces Sectes s'éteignirent les unes après les autres, à mesure qu'elles vinrent à manquer d'hommes à talens, capables de leur faire honneur. Le Platonisme & le Péripatéticisme, c'est-à-dire l'Aristotélisme, se sont soutenus bien plus long-temps, parce que, jusques dans les derniers siecles, une suite de Philosophes ont pris soin de perfectionner les systêmes de ces deux Ecoles, en abandonnant, d'un côté, une partie de leurs dogmes, & de l'autre, en expliquant ceux de leurs principes qui paroissoient présenter plus de difficultés.

44. Lumieres, talens & réputation de ces premiers Maîtres.

Athenes retentissoit des louanges qu'on donnoit publiquement à tous ces Philosophes : l'Académie & le Lycée sur-tout étoient continuellement remplis d'une foule d'auditeurs ;

qui venoient admirer leur ſageſſe : le nombre des diſciples augmentoit tous les jours : on en avoit compté juſqu'à ſix cens, qui, dans le ſilence des nuits, avoient été prendre des leçons de Pythagore : on en vit juſqu'à deux mille dans une ſeule Ecole d'Athenes. Ces nouveaux Dialecticiens, dans leurs diſputes, déſoloient les petits Sophiſtes qui les avoient précédés. Quelques-uns de ceux-ci furent obligés de ſe jeter dans le fleuve, & de le paſſer à la nage, pour aller cacher la honte de leur défaite. Toute la Grece s'entretenoit des bons mots, des maximes, des ſentences que débitoient ces nouveaux Maîtres ; leurs Ouvrages étoient entre les mains de tout le monde ; on y trouvoit des traits de génie, des ſentimens élevés, des découvertes importantes, des plans, des deſſins bien ordonnés ; on ne pouvoit plus douter que tous ces Savans, qui ſe

livroient à un travail auſſi pénible & à une étude auſſi bien ſuivie, n'euſſent des connoiſſances étendues, & des talens diſtingués. *Platon* & *Ariſtote* eurent chacun leur parti, & méritoient également les ſuffrages : l'éloquence & la douceur du premier ſuppléoient à la foibleſſe de ſes raiſonnemens : la force & le nerf du ſecond dédommageoient de la ſéchereſſe de ſa doctrine & de la dureté de ſes expreſſions. Ces deux Savans furent regardés comme des eſprits d'un ordre ſupérieur aux autres mortels : on les appela, les *Princes*, les *Dieux de la Philoſophie* : on leur éleva des Temples, on leur érigea des Statues, des Autels : on célébra des fêtes en leur honneur : le jour, le mois entier de leur naiſſance étoient honorés par des ſacrifices : ils devinrent l'objet d'un culte religieux dans la Grece, & aucune ville du Monde du côté des honneurs rendus à la

ſcience ; ne pouvoit être comparée à Athenes.

45. Les grandes eſpérances qu'on avoit conçues de leurs travaux ne ſe réaliſent point.

On ſe flatoit que la lumiere alloit ſortir de ces doctes aſſemblées, où tant de beaux eſprits travailloient avec tant d'ardeur à diſſiper les ténebres qui nous cachent la vérité : qui n'auroit pas penſé, qu'à l'aide des préceptes de leur Philoſophie, l'eſprit humain, déſormais à l'abri de l'erreur, alloit marcher d'un pas ferme & aſſuré dans la carriere des Sciences, & que la Raiſon, ſous de tels Guides, ne trouveroit plus d'obſtacles, & ſeroit au-deſſus de tous les doutes ? On avoit conçu ces belles eſpérances ; elles s'évanouirent : l'illuſion ceſſa : on s'apperçut bientôt, qu'au lieu d'avancer vers la premiere regle de vérité, on s'en éloignoit tous les jours, & que la Raiſon n'avoit jamais reçu de plus grands outrages que dans

ces beaux jours où la Science recevoit de ſi grands honneurs.

Les Philoſophes de nos jours ont quelque intérêt de vanter la ſageſſe des Anciens, dont ils font gloire de deſcendre : ils diſſimulent leurs torts ; ils font diſparoître de leur doctrine tous les traits qui pouvoient les rendre mépriſables ; ils exagerent leurs vertus. On les a déja convaincus, ſur ce point, d'une mauvaiſe foi qui révolte : malgré quelques traits de lumiere que l'on rencontre dans les Ouvrages qu'ils nous ont laiſſés, il n'en eſt pas moins vrai, comme le dit M. Boſſuet, que, dans les temps dont nous parlons, le titre de *Philoſophe* fut donné à des *Extravagans* ; & ſi ce nom ſuppoſoit, avec le deſir de rencontrer la vérité, la gloire de l'avoir trouvée, de l'avoir montrée au Monde dans tout ſon jour, ſans nuages, ſans aucun mélange d'erreur,

il n'eſt aucun des Philoſophes païens qui ait mérité de porter ce beau nom. Nous allons en donner des preuves.

46. Premiere preuve, tirée de la diverſité des Sectes en général.

LA vérité eſt une; elle ne peut être oppoſée à elle-même, ni s'accorder avec l'erreur : toutes les vérités forment enſemble une même maſſe, dont toutes les parties liées & aſſorties s'appuient & ſe ſoutiennent mutuellement : ſi donc les Philoſophes païens l'avoient apperçue montrée dans tout ſon éclat; s'ils avoient ſçu déployer toute l'énergie de ſes forces, elle auroit réuni tous les eſprits; elle ſe ſeroit attaché tous les cœurs; tous les Savans n'auroient eu qu'une même opinion, un même langage, & n'auroient porté qu'un même jugement : au contraire, à peine la Philoſophie, chez les Grecs, a-t-elle jeté ſes premiers rayons, qu'on voit s'élever tout-à-coup une foule d'Ecoles oppoſées, un nombre

de Maîtres, qui, pour arriver au même terme, tracent des routes toutes contraires. Il n'eſt pas néceſſaire d'examiner ici dans le détail les dogmes différens qu'elles enſeignent; il ſeroit très-difficile de s'aſſurer de leurs vrais ſentimens, & d'en donner une idée bien préciſe; mais la ſeule contradiction dans leurs opinions prouve qu'aucune de ces Ecoles n'a apperçu clairement la vérité. La chaleur de leurs diſputes, leurs querelles interminables, démontrent qu'aucun de ces Maîtres ne reconnoiſſoit une regle ou un arbitre en état de les décider; leurs rivalités, leurs haines, leurs calomnies, font aſſez ſentir qu'ils n'aimoient & ne recherchoient ni la ſageſſe, ni la vérité : les divers excès qui caractériſent chacune de ces ſectes, achevent de nous convaincre qu'elles n'avoient aucune barriere, aucun frein capable de les arrêter dans leurs égaremens.

Combien en effet furent déshonorans pour la Raiſon, la morgue & l'orgueil des Stoïciens, l'impudence des Cyniques, la morale voluptueuſe des Epicuriens, le doute univerſel des Académiciens, des Pyrrhoniens, des Sceptiques; la timidité, les perplexités des Dogmatiques? Toutes les ſectes de la Philoſophie peuvent ſe rappeler à ces deux dernieres.

47. Seconde preuve. Le doute univerſel des Académiciens.

SOCRATE & PLATON n'avoient, pour ſe conduire, que des probabilités; ils n'oſoient pas s'appuyer trop fortement ſur les lumieres de la Raiſon : les Académiciens, leurs diſciples, oſerent les décrier, & nous ôter toute eſpérance de pouvoir nous en ſervir : ils s'afficherent pour combatre de front la certitude de toutes nos connoiſſances. Ils n'étudioient, ils n'enſeignoient que pour en ſaper tous les fondemens : au lieu de s'appliquer à reconnoître les caracteres de la

vérité, ils ne ſongerent qu'à trouver les moyens de la couvrir de ténebres : ils n'oſoient rien affirmer ; ils n'appercevoient aucune différence entre la vérité & l'erreur, entre le vice & la vertu, la ſageſſe & la folie : plus les paradoxes qu'ils avancent ſont hardis, plus ils croient faire briller leurs talens : ils en viennent juſqu'à cet excès de démence, qu'ils n'oſent pas affirmer qu'ils ſentent ce qu'ils ſentent, & que la joie eſt différente de la douleur. Dans ces conteſtations qu'ils élevent, ils n'ont garde de s'appuyer ſur la juſtice de leur cauſe & la vérité de leurs principes : ils mettent toute leur confiance dans leurs ſubtilités, dans leur induſtrie : on les voit, par leur adreſſe, échapper aux coups que leur portent leurs adverſaires, ſe ſervir de leurs armes pour les terraſſer, ſuppléer à la foibleſſe de leurs raiſons, par leur maniere preſſée & ſerrée de combattre,

& en renverſant les forces de la vérité, en trouver aſſez dans leur eſprit pour confondre la Raiſon.

En voyant ces Anti-Philoſophes aux priſes avec les Dogmatiſtes, la Raiſon, au milieu d'eux, paroît reſſembler à ces pieces d'artillerie dont les combattans s'emparent tour à tour, & qu'ils font ſervir, tantôt à défendre la place, tantôt à la réduire en cendres. En effet, les ſuccès de toutes ces diſputes ſont alternatifs.

Aujourd'hui la vérité triomphe de l'erreur; demain elle ſe tait devant elle, & la Raiſon, aſſez ſouvent, ſuccombe ſous le poids de l'éloquence & les ſophiſmes de la dialectique. Tel eſt le ſort de toutes ces guerres que ſuſcite la chaleur des ſectes & l'eſprit de parti; il paroiſſoit alors avoir ſaiſi & poſſéder toute la gente philoſophe; le grand nombre des ſectes profeſſoit l'incertitude de la Raiſon favoriſoit le doute

univerſel, & ordonnoit à tous les hommes de ſuſpendre tous leurs jugemens. Comment l'Académie auroit-elle pu ne pas retarder le triomphe de la vérité ? diſons mieux : comment n'a-t-elle pas fait déſeſpérer pour toujours des progrès de la Raiſon ?

48. Troiſieme preuve. La foibleſſe & les incertitudes des Dogmatiſtes.

Aux ſectes des Académiciens, des Pyrrhoniens, &c. étoit oppoſée celle des Dogmatiſtes. Ceux-ci ſe déclarerent pour la Raiſon ; mais, avec quelle foibleſſe ! avec quelle réſerve ! Qu'étroites étoient les bornes dans leſquelles ils avoient circonſcrit ſon empire ! *Ciceron* nous dit que les Péripatéticiens ne différoient des Académiciens que par les mots, & dans le langage.

Il auroit fallu, pour fermer la bouche à leurs Adverſaires, mettre en theſe & démontrer que tout ce que nous dicte la Raiſon eſt vrai &

certain ; que toutes les lumieres, les ſentimens qu'elle emploie pour nous convaincre, ſont des moyens ſûrs & infaillibles pour connoître la vérité ; que lorſque nous nous trompons, environnés de ſes lumieres, nous ne devons imputer nos erreurs qu'à notre imprudence, à notre mal-adreſſe, ou à la corruption de notre cœur ; que nous avons des moyens faciles & aſſurés pour éviter tous ces écueils ; qu'après nous être trompés, il nous reſte des reſſources pour revenir de nos égaremens, & rétablir l'ordre & l'harmonie dans nos connoiſſances ; que ces reſſources ſont telles, qu'elles peuvent nous élever à un degré de certitude où nous ſommes à l'abri de tout doute, de toute crainte de nous tromper, & où toutes les objections qu'on peut nous faire, ne ſervent plus qu'à augmenter notre conviction & notre ſécurité : voilà, en peu de mots,

juſqu'où doivent aller les forces de la Raiſon & les vrais fondemens de la Science. Nous ne craignons pas de dire qu'aucun des Philoſophes dogmatiſtes de la Grece ne les a apperçus dans leur enſemble, & n'a penſé à les ſoutenir. Au contraire, pour ne les avoir pas approfondis, ſouvent ils ont compromis les intérêts de la vérité, & pluſieurs de leurs principes étant faux & abſurdes, ils ont donné à leurs Adverſaires un avantage dont malheureuſement ils n'ont que trop ſu profiter.

49. Quatrieme preuve. Inconſéquences, contradictions, égaremens des Fondateurs même de toutes ces Sectes.

Ces reproches frappent également ſur ces grands Hommes, qui furent les Chefs & les Fondateurs de toutes ces ſectes. Nous ne ſommes point jaloux de leur gloire; nous ne voudrions pas jeter le moindre nuage ſur le degré de réputation qu'ils ont mérité : nous reconnoiſſons avec plaiſir qu'ils eurent tous de l'eſprit, des

connoiſſances, des talens, de la pénétration, de l'application. Nous le dirons volontiers; ils ont dû paroître exceller chacun dans leur genre : les uns ont été de grands Orateurs, de bons Poëtes, d'habiles Aſtronomes, des Géometres profonds, d'excellens Politiques; les autres ont été des Hiſtoriens fideles, des Obſervateurs exacts, de ſavans Naturaliſtes, des Logiciens ſubtils, des Médecins renommés, &c. : tous ces talens, dans les ſiecles dont nous parlons, ont dû exciter le reſpect & l'admiration pour leurs perſonnes : mais aujourd'hui que l'enthouſiaſme eſt paſſé, que nous pouvons à loiſir balancer de part & d'autre le bien & le mal qu'on nous en raconte, les enviſager ſous toutes les faces, & les juger de ſens-froid, doit-on être ſurpris que nous ſoyons plus réſervés dans nos louanges ? Tous ces Philoſophes ont été très-éclairés; mais étoient-ils véritablement

ſavans, dans toute la force du terme; c'eſt-à-dire, fermes, immuables, imperturbables dans leurs connoiſſances, & à l'abri de tout doute ? Voilà cependant le véritable caractere de la Science.

Tous ces Philoſophes ont orné leur eſprit d'un nombre de connoiſſances utiles & agréables ; mais ont-ils cherché & trouvé dans leur cœur ces lumieres, ces ſentimens naturels a l'homme qui devoient les garantir du moins des vices les plus honteux, & des erreurs les plus groſſieres ? On les appella tous des Philoſophes; mais oſeroit-on dire qu'ils ont tous été raiſonnables ?

Nous les jugeons ici d'après *Diogene Laërce*, leur Hiſtorien, & ſur leurs propres ouvrages : en les liſant, on eſt affligé de trouver dans ces Docteurs célebres, même ſur les matieres les plus importantes, des inconſéquences, des contradictions, des impiétés, des abſurdités

abſurdités révoltantes. On eſt honteux de voir dans ces amateurs de la ſageſſe une ignorance profonde, ou une tranſgreſſion habituelle des règles les plus ſacrées de nos mœurs : les uns menent une vie réguliere & vertueuſe ; & ils donnent publiquement des leçons du crime & du vice : les autres enſeignent une morale aſſez pure, aſſez exacte ; & ils ſe livrent à toute la corruption de leur cœur : ceux-ci foulent aux pieds tous les honneurs du monde, & ils ne peuvent ſouffrir une injure, un mépris ; ceux-là renoncent aux douceurs de la vie, aux plaiſirs les plus innocens, & ils s'abandonnent aux plus infâmes voluptés. Enfin la Raiſon eſt humiliée, de ne trouver dans aucun de ces beaux-eſprits que la Grece adora, ni une ame conſtamment droite, qui les ait mis à l'abri de la duplicité & du menſonge, ni une lumiere toujours ſaine qui les eût

toujours préservé de l'erreur ; ni un caractere de sagesse suivi & soutenu qui les ait élevés au-dessus des foiblesses ordinaires de l'humanité. Le premier *Pythagore*, qui le premier porta le nom de Philosophe, & qui le mérita peut-être plus que tous ceux qui le suivirent, établit son système de la Métempsicose sur des fables, sur un prétendu privilege qu'il a reçu de Mercure, sur une mémoire miraculeuse, qui lui rappelle distinctement tous les états par où il a passés dans les différens corps qu'il a successivement animés. Pour accréditer les plus beaux préceptes de sa morale, il emploie la fraude & le mensonge. Il se cache pendant quelques jours : il affirme qu'il les a passés dans les enfers. Tous ses disciples sont obligés de le croire : *Le Maître l'a dit.* C'étoit pour eux la premiere regle de vérité.

Socrate, que l'oracle a déclaré le

plus ſage de la Grece, aſſure qu'un démon familier lui révele tout ce qui doit arriver ; & malgré ces révélations ſurnaturelles, il affirme qu'il ne ſait qu'une choſe, qui eſt qu'il ne ſait rien ; il ignoroit donc même les beaux préceptes qu'il enſeignoit à ſes diſciples : on veut qu'il ſoit mort martyr de l'unité de Dieu ; & en mourant, il ſe défend d'avoir parlé mal des dieux de ſa patrie, & ordonne de ſacrifier un coq à Eſculape.

Diogenes, le Cynique foule aux pieds l'orgueil de *Platon*, par un excès d'orgueil plus intolérable : il ſe nomme —— il ſe fait appeller par les autres *un chien*, & il ſe fait une gloire d'en avoir toute la baſſeſſe, parce qu'il flate ceux qui lui donnent l'aumône, toute la malignité, parce qu'il mord à belles dents tous ceux qui la lui refuſent : en ſe livrant publiquement aux actions les plus honteuſes, il montre encore qu'il en a toute l'im-

pudence : c'eſt par cet endroit que cet ancien Philoſophe eſt devenu ſi cher aux nouveaux, qui eſſaient de faire revivre ſes mœurs & ſa doctrine, & de rappeler parmi nous l'état d'animalité & de brutalité qu'ils nomment le premier état de la nature.

Epicure eſt repréſenté par une foule d'Auteurs reſpectables, comme s'abandonnant aux plus infâmes voluptés auxquelles ſes diſciples ſe livrerent dans la ſuite : s'il a fait conſiſter le bonheur de l'homme dans le plaiſir qui naît de l'amour de la vertu, c'eſt qu'il ne connoiſſoit pas de vertu ſans la volupté. Interrogez Epicure, diſoit Ciceron, il vous répondra que la plus petite douleur eſt un plus grand mal que le plus grand déshonneur ; que jamais la honte d'une action n'eſt un mal, à moins qu'elle ne ſoit ſuivie de quelque douleur..... il dira qu'il ne peut pas ſoupçonner le moindre bonheur, à

moins qu'il ne ſoit accompagné de l'émotion des ſens, & des chatouillemens de la volupté (1). Et comment auroit-il pu exclure le plaiſir des ſens de l'amour de la vertu? en enſeignant que la juſtice n'eſt rien, que l'intérêt perſonnel eſt la regle du juſte & de l'injuſte, qu'une action eſt toujours bonne quand elle eſt utile; il enlevoit à ſes diſciples tous les motifs qui pouvoient les contenir dans le ſeul amour de la vertu.

Zenon, ſous le Portique par la fatalité qu'il introduiſit, renverſa les fondemens de la liberté & des bonnes mœurs: le ſage qu'il entreprend

(1) Roga Epicurum? majus eſſe dicet malum mediocrem dolorem, quàm maximum dedecus: in ipſo enim dedecore mali nihil eſſe, niſi ſequantur dolores..... ne ſuſpicari quidem ſe quicquam bonum, niſi ſenſus quaſi titillarentur voluptate. *Tuſculan. Quæſt. lib.* 2 & 3.

de former, devoit être égal aux Dieux, plus grand que Jupiter même, & il étoit infiniment au-dessus de tous les hommes. Pour prouver qu'il étoit parvenu à cet état d'indifférence & d'insensibilité qui, selon lui, caractérisoit la suprême sagesse, ce Philosophe se donne la mort de sang-froid, & s'étrangle de ses propres mains.

Platon trouve, dans les leçons de Socrate, une morale sublime; il met en principe avec lui, *que la vraie perfection de l'homme consiste à essayer de se rendre semblable à Dieu*; & après avoir consacré une maxime aussi sage, le divin Platon lâche la bride aux passions les plus effrénées; il veut que, dans sa République, les complaisances les plus criminelles des jeunes filles, la lubricité même contre nature soient les récompenses des Héros qui auront bien servi la patrie.

Le même Philosophe avoit vu

dans ſon propre cœur le principe fondamental de toute la Morale : *La Raiſon innée du beau & du bon*, diſoit-il, *doit fonder & former tous nos jugemens pratiques* : au lieu de démontrer à ſes diſciples la confiance qu'ils doivent avoir dans ce ſentiment inné, & l'empire qu'il doit exercer ſur notre eſprit, il leur avoue qu'il ne leur enſeigne que des probabilités, dont il ne peut pas garantir la vérité ; comme ſi de ſimples probabilités étoient ſuffiſantes pour nous déterminer à ſacrifier tout à la vertu, & à triompher de la violence de nos paſſions.

Pyrrhon enchérit ſur l'incertitude & les doutes de Platon ſon maître : il ne connoît aucune propoſition certaine ; il refuſe même de donner le nom de probables à celles qui ne peuvent avoir aucune confiance ni dans les lumieres de ſon eſprit, ni dans les ſentimens de ſon cœur, ni même dans

les impreſſions qu'il reçoit de ſes ſens : il doute même s'il faut douter, & s'il doute ; il ſe fait un mérite de ſuivre dans la pratique une doctrine auſſi extravagante ; & pendant qu'on eſt obligé d'écarter de ſa perſonne les dangers qui menacent continuellement ſes jours ; il n'en croit pas à ſes yeux, à ſes oreilles, qui lui font voir un de ſes amis tombé dans un précipice ; il pourſuit ſon chemin, & ne penſe pas même à lui tendre les mains pour l'en retirer.

Arceſilas, Leucippe, Carneades, diſciples de Platon, & chefs eux-mêmes des trois nouvelles Académies, adouciſſent la doctrine de leurs maîtres ; ils veulent bien reconnoître des dogmes plus probables les uns que les autres pour régler leur conduite ; mais ils ſoutiennent qu'il n'y a rien de certain, que les propoſitions les plus évidentes peuvent être combattues par des propoſitions éga-

lement vraiſemblables & du même poids, ſans excepter les axiômes les plus certains, les plus univerſellement reconnus : ces ſortes de Savans, qui ne connoiſſoient rien de vrai, rien de certain, l'étoient-ils & méritoient-ils le nom de Philoſophes ?

Ciceron paroît à la ſuite des Sceptiques (nous pardonnera-t-on de compromettre ici l'honneur de ce grand Orateur ?) Mais c'eſt, ſur-tout dans les eſprits de cette trempe, qu'il nous importe d'obſerver l'abus qu'on peut faire de ſa Raiſon. *Ciceron* avoit étudié la Philoſophie dans Athenes ; il avoit lu tous les ouvrages, & poſſédoit la doctrine de tous les Philoſophes, qu'il a pris la peine de traduire dans la langue Latine : il paroît avoir apperçu tous les principes, ſur leſquels doit porter la certitude des connoiſſances humaines : s'il avoit tourné ſon atten-

tion du côté de ces grandes vérités, & qu'il eût pris la peine d'en considérer l'enſemble, perſonne n'auroit été plus capable que lui de renverſer le Pyrrhoniſme, & de faire triompher la vérité; & cependant, malgré le goût qu'il a pour la Philoſophie & les progrès qu'il y fait, malgré ſes lumieres ſupérieures, il ſe déclare pour le doute univerſel, il ſe pare d'un vernis de Scepticiſme, & il ſoutient de temps en temps ce perſonnage dans preſque tous les ouvrages philoſophiques qu'il nous donne.

Ecoutons-le répondre aux reproches qu'on lui fait à cette occaſion; il va nous donner lui-même une idée juſte du ſyſtême qu'il a embraſſé.

« A l'égard de la ſecte dont on » s'étonne que je faſſe profeſſion, » il me ſemble que je n'ai point » mal juſtifié mon choix dans mes

» quatre Livres académiques : en
» vain Brasidas qui se charge
» de relever un parti tombé. Cette
» secte, dont le propre est de sou-
» mettre tout à la dispute, sans dé-
» cider, nettement sur rien ; fondée
» par *Socrate*, rétablie par *Arcesilas*,
» affermie par Carneades, avoit été
» florissante jusqu'à nos jours : elle
» se voit aujourd'hui sans appui jus-
» que dans la Grece ; mais on au-
» roit tort de lui imputer un chan-
» gement qui vient, selon moi, de
» ce qu'elle manque de sujets capa-
» bles de lui faire honneur : du
» reste, les Académiciens ne don-
» nent pas dans le doute jusqu'au
» point de ne savoir pas à quoi s'ar-
» rêter ; notre sentiment n'est pas
» qu'il n'y ait rien de vrai ; nous
» disons seulement que le faux est
» tellement mêlé par-tout avec le
» vrai, & lui ressemble si fort, qu'il
» n'y a point de marque certaine

» pour le diſtinguer ſûrement ; nous » ajoutons qu'il y a beaucoup de » choſes probables, & qu'au défaut de » l'évidence une plus grande probabi- » lité doit être la regle du Sage . . . »

Ciceron ne ſe range-t-il pas ici lui-même au nombre des Philoſophes les plus extravagans ? Soumettre tout à la diſpute, eſt-ce chercher ſérieuſement la vérité ? Et qu'importe qu'il exiſte quelque choſe de vrai ? Si nous n'avons aucune regle pour le diſcerner d'avec le faux, notre étude eſt inutile, toutes nos recherches ſont vaines ; il y a bien plus de diſtance de la vérité à l'erreur que de la plus grande vraiſemblance à la moindre ; ſi la Raiſon peut ſaiſir la foible nuance qui ſépare la plus grande probabilité de la moindre, pourquoi ne pourroit-elle pas atteindre cet eſpace immenſe qui ſépare l'erreur d'avec la vérité ? Ou Ciceron penſe comme il parle, & alors on ne peut

excuſer ſes écarts : ou il parle autrement qu'il ne penſe ; & alors il auroit, contre ſa conſcience, fait ſervir ſes talens à répandre des ténebres juſques ſur les plus grandes vérités : les faits qu'il a démontrés avec tant d'évidence, les loix qu'il a vengées avec tant de chaleur, les principes qu'il a démontrés avec dant de force, ne ſuppoſoient-ils pas dans l'orateur la même conviction qu'il produiſoit dans ſes auditeurs ?

Ariſtote, diſciple de Platon, enſuite ſon antagoniſte, devint le chef d'une autre école : il révéla le ſyſtême de la double doctrine de ſon maître, & prit, dans le Lycée, un ton plus affirmatif que celui qui régnoit dans l'Académie. Il s'appliqua à tous les genres de connoiſſances ; il compoſa plus de quatre cens Volumes. Prés de quatorze mille Auteurs, qui les ont commentés, montrent quelle ardeur il avoit inſpiré pour l'étude,

& à quel degré d'honneur il avoit ſu élever le Péripatétiſme : mais, en niant la providence de Dieu, il ſappe les fondemens de la Religion & de la Morale ; & en débitant ſur la nature de l'étendue & des mouvemens, les rêves de ſon imagination, il a répandu ſur la Phyſique, ſur la Métaphyſique, des ténebres qui ſe font ſentir dans toutes les Ecoles où ſon autorité eſt encore reſpectée. En deux mots, tous ces dieux de la Philoſophie n'ont jamais connu ni les forces de la Raiſon qu'ils devoient mettre en œuvre, ni les bornes de l'eſprit humain qu'ils n'auroient jamais dû franchir, ni le vrai chemin qu'ils devoient tenir pour arriver à la vérité & à l'imperturbabilité de la Science : ils n'ont laiſſé à leurs Eleves, pour toute doctrine, qu'un mélange monſtrueux de lumieres & de ténebres, de vérités & d'erreurs, qu'un aſſortiment bizâre

de principes certains & de paradoxes insoutenables. Ciceron le dit des autres; il auroit pu le dire de lui-même: *Il n'eſt point d'abſurdités que les Philoſophes n'aient eu la témérité d'avancer.*

50. L'incertitude que la Philoſophie Païenne introduit dans les opinions.

Mais, pour connoître à fond le mérite de la Philoſophie des Anciens, nous n'avons qu'à examiner les fruits qu'elle a produits, les changemens qu'elle a cauſés dans les opinions, dans les mœurs, dans la Religion des peuples.

Avant l'enſeignement des Philoſophes, on ſuivoit l'inſtinct de la Nature, on ſe faiſoit un devoir de reſpecter ſa voix, lorſqu'elle étoit entendue. Et lors même qu'entraîné par l'erreur, l'homme s'écartoit des principes de la Raiſon, il s'appuyoit encore ſur ſon autorité: depuis la promulgation de la Philoſophie, on ſeme des doutes, on éleve des nuages, on fronde ouvertement la cer-

titude de ſes lumieres : les Philoſophes défendent à leurs diſciples de céder à ſes impreſſions ; entraînés par l'autorité de leurs maîtres, ou ſéduits par leurs ſophiſmes, ils héſitent, ils chancellent, ils vont d'erreurs en erreurs, & les nuages augmentent à meſure que la Philoſophie ſe propage : qu'on ſuive ſa marche, & l'on verra que la doctrine des éleves eſt encore plus abſurde que celle de leurs maîtres ; enfin les ténebres deviennent ſi épaiſſes, que les Philoſophes ne trouvent plus d'autres reſſources pour connoître la vérité que dans le recours aux puiſſances infernales.

L'Ecole Platonique d'Alexandrie finit par les pratiques infâmes de la Théurgie : après même la publication de l'Evangile, les diſciples de Platon emploient les enchantemens, les évocations, les ſacrifices nocturnes, les ſecrets de la magie,

pour apprendre ce qu'ils doivent faire, ce qu'ils doivent penſer.

51. Sixieme preuve. La dégradation qu'elle opere dans les mœurs.

AVANT la doctrine des Philoſophes, les vrais principes des mœurs étoient ignorés ; mais la plupart des vices portoient encore l'empreinte de cette honte qui oblige de ſe cacher pour les commettre : depuis la diſpute des Philoſophes, nous voyons les vices les plus groſſiers excuſés, encenſés, autoriſés, transformés en vertus : on établit des maximes toutes contraires à celles que la Raiſon nous enſeigne. Selon eux, la Loi n'eſt rien : elle doit toujours céder aux beſoins de la Nature : le mariage eſt un nom vain ; la fornication, l'adultere, l'inceſte ; la polygamie, ſont des remedes permis à nos penchans ; l'ivrognerie eſt un plaiſir innocent ; le ſuicide, un acte de courage ; l'homicide de ſes propres enfans, une précaution autoriſée pour ſe délivrer du ſoin de

leur éducation ; la cruauté, l'inhumanité envers ſes eſclaves, un droit acquis à leurs maîtres ; l'indifférence pour ſa famille, pour ſa patrie, eſt le dernier degré de la vertu ; le luxe, la moleſſe, la volupté, le ſouverain bien de l'homme : ces maximes prévalent, à meſure que la Philoſophie ſe répand. Les bienſéances ne ſont plus obſervées ; les crimes contre nature ſont permis ou tolérés ; le vice porte au loin ſa contagion. Le Peuple d'Athenes, dans ſes commencemens, n'étoit que curieux, léger & volage : devenu philoſophe, il eſt ingrat & injuſte, cruel & inhumain, lubrique & déréglé à l'excès.

La jeune Nobleſſe de Rome court à Athenes pour y entendre les leçons des Philoſophes ; elle en rapporte dans ſa patrie les vices & les erreurs : les Epicuriens, introduits & accueillis par les Romains, achevent de dégrader les mœurs de cette Capitale. &

Peuple, si brave, si courageux, perd peu à peu toute son énergie, & voit enfin son Empire anéanti par les mêmes moyens qui avoient renversé les Républiques de la Grece. Il en devoit être ainsi : la Philosophie alors n'avoit d'autre but que de donner à tous les hommes la liberté de penser sans aucune règle, sans aucun principe : de cette liberté devoit nécessairement suivre le libertinage le plus effréné.

52. Septieme Preuve. Les superstitions qu'elle ajoute à la folle croyance des Peuples.

Avant les recherches de la Philosophie, ces Peuples offroient à de coupables mortels, à de vils animaux un culte insensé. Les Philosophes approuvent ces abus, & s'en rendent complices : ils ajoutent à cette folle croyance des superstitions encore plus condamnables : pour suivre leurs principes, tout ce qui existe dans la Nature avoit droit à leurs hommages. Ciceron remarque que ce fut

un Philoſophe qui conſeilla aux Athéniens d'ériger un autel à l'impudence, à l'infamie. Après avoir adoré de pareilles divinités, à qui auroient-ils pu refuſer leur encens ? Auſſi on les vit élever des temples & dreſſer des autels au Deſtin, à la Fortune, à la Valeur, à la Fievre, à toutes les paſſions, à des objets encore plus révoltans, que la pudeur ne permet pas de nommer.

Si quelques Philoſophes ſe garantirent d'un culte auſſi déraiſonnable, ce fut pour donner dans un excès encore plus criminel, en faiſant profeſſion publique du déiſme, de l'athéiſme, &c.

Les autres ſe mêloient avec la foule du peuple, pour aller fléchir le genou devant les idoles : ils tracerent des loix pour régler ce culte impie & inſenſé : ils voulurent créer un art pour aider les Devins & les Augures. Pour connoître la volonté

des Dieux, ils examinoient le vol des oiſeaux, ils écoutoient leurs chants, & ils alloient fouiller dans les entrailles encore palpitantes des victimes. Les Grands de l'Etat, les Hommes les plus ſavans croyoient ſtupidement à ces ſuperſtitions, & ſe faiſoient un honneur d'y préſider. Toutes ces pratiques étoient encore en vigueur, lorſque la Philoſophie étoit montée ſur le trône. S. Paul, au milieu de l'Aréopage, reprochoit aux Athéniens, que, de toutes les nations, ils étoient la plus ſuperſtitieuſe : ne ſeroit-ce pas parce que, de toutes les nations, elle avoit été la plus adonnée à l'étude de la Philoſophie ?

53. Comment, avec tant de lumieres, les Philoſophes ont-ils pu donner dans de ſi grands écarts ?

MAIS comment, après tant de travaux, avec tant de connoiſſances acquiſes, les Philoſophes ont-ils pu tomber dans des égaremens auſſi prodigieux ? Comment accorder les progrès qu'ils ont faits dans les Scien-

ces, avec l'ignorance des premiers principes, qu'on leur reproche? Si la Raiſon n'a pas pu tirer ces grands Hommes de leurs doutes, ni les préſerver de l'erreur, où ſont donc ſes forces, & quelle confiance pouvons-nous avoir dans ſes lumieres?

L'Hiſtoire de la Philoſophie nous a conſervé une anecdote qui ſuffiroit pour réſoudre ce problême.

Le premier des ſept Sages de la Grece ſort de ſa maiſon pour ſpéculer les aſtres : il marche, les yeux fixés vers le ciel, ſans ſavoir où il porte ſes pas : il tombe dans un précipice. Une vieille gouvernante vient pour l'en retirer, & lui dit : O Thalès ! vous aviez bien plus d'intérêt de vous aſſurer de la ſolidité du chemin que vous aviez à faire, que de connoître le cours de ces aſtres (1) !

(1) Fertur, cùm domo exiret, contemplandorum ſyderum causâ, in ſubjectam foſſam

Avant de porter vos regards ſur ces étoiles qui roulent ſur votre tête, vous auriez bien dû conſidérer les dangers, les précipices qui vous environnent? Sans doute le maître étoit plus éclairé; mais la gouvernante étoit plus raiſonnable. Voilà, en peu de mots, l'hiſtoire des égaremens de tous les Philoſophes.

La chûte de Thalès ne ſuppoſoit point qu'il avoit la vue courte, ou que ſes yeux l'avoient trompé; mais il n'avoit pas porté ſes regards ſur ce qui l'approchoit & l'intéreſſoit le plus: entraîné par ſa curioſité & ſon goût pour les ſpéculations extérieures, il s'étoit oublié lui-même: c'eſt préciſément dans cet écueil qu'ont donné les anciens Philoſophes.

---

incidiſſe, petulantique probro dictum ab anu domeſticâ, Quâ ratione, ô Thales, quæ in cœlis te comprehenſurum arbitraris, qui ea quæ ſunt ante oculos videre non vales? *Diog. Laertius, de vitâ Philoſophorum.*

Avant de ſe connoître eux-mêmes; ils ont tourné toute leur attention au dehors; les uns, ſur les richeſſes de leur langue & les graces du diſcours; les autres, ſur les proportions des ſons, des nombres, des lignes, des figures: ceux-ci, ſur la nature de l'étendue, & les principes du mouvement des corps, les phénomenes de la Nature; ceux-là ſur la ſtructure du ciel, la poſition des aſtres, le mouvement des planetes, &c. Aucun d'eux n'a tourné ſes méditations ſur l'origine des doutes qu'il éprouvoit, ſur les principes de cette force ſecrete qui les exclut, ſur la maniere d'en faire valoir toutes les impreſſions, pour nous préſerver de toute erreur. Ciceron avoit ſenti l'idée de ce travail; il a parlé de la néceſſité de cet art, pour juger toujours avec une pleine aſſurance; & il n'a pas même eſſayé d'en indiquer les principes. Il ne faiſoit conſiſter *la*

belle

belle Philoſophie que dans la facilité de pouvoir parler longuement & avec éloquence des grandes queſtions qu'on y agite (1). Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'avec un eſprit orné, éclairé ſur une foule d'objets, ils aient fait des chûtes déplorables, dont ils n'ont pu ſe relever.

Dès les premiers pas qu'ils ont haſardés dans la carriere des Sciences, ces grands Hommes ſe ſont égarés : ils ont été induits en erreur par les Sages, leurs premiers maîtres, qui déſeſpéroient de trouver la vérité : ils ne l'ont point cherchée, quoiqu'à les entendre, ils cherchaſſent la ſageſſe (2).

---

(1) Hanc enim perfectam philoſophiam ſemper judicavi, quæ de maximis quæſtionibus copiosè poſſet ornatéque dicere.

(2) Socrates primus Philoſophiam devocavit de cœlo..... cujus multiplex ratio diſputandi, rerumque varietas & ingenii magnitudo Platonis memoriâ & litteris conſecrata, plura

Ciceron fait un mérite à Socrate & à Platon, de ce que, *par la multitude & la variété de leurs connoiſſances, ils ont donné lieu à une foule de ſectes oppoſées : Nous ſuivons, dit-il, la méthode de Socrate, qui conſiſte à cacher ſon propre ſentiment, pour diſſimuler les erreurs des autres. Nous ne cherchons point ce qui eſt vrai ; mais ſeulement ce qui eſt vraiſemblable. Je ne ſuis*, ajoute-t-il, *qu'un petit homme, comme on en rencontre pluſieurs : je n'avance que par des conjectures ; je ne cherche que ce qui approche du vrai ; je n'aurois pas aſſez de force pour aller plus avant* (1).

---

genera diſſentientium Philoſophorum effecit, è quibus nos id potiſſimum conſectati ſumus, quo Socratem uſum arbitramur, ut noſtram ipſi ſententiam tegeremus, errore alios levaremus, & in omni diſputatione, quid eſſet ſimillimum veri quæreremus. *Tuſculan. Quæſt. lib. 5.*

(1) Ea quæ vis, ut potero, explicabo, nec tamen quaſi Pithius Apollo, certa ut ſint &

Ils ont donc couru après l'ombre & la vrai-ſemblance : comment auroient-ils pu arriver à la certitude & à la vérité ?

Le même Philoſophe connoiſſoit le principe des égaremens de la Philoſophie. *Tous les hommes*, dit-il, *ont reçu les mêmes lumieres ; ils éprouvent les mêmes ſentimens, les mêmes ſenſations ; ils devroient avoir tous une même maniere de juger ; mais le goût dépravé du ſiecle donne un travers, une fauſſe tournure à notre eſprit ; & l'empire des préjugés, des fauſſes opinions, nous fait toujours pencher du côté où nous nous ſommes d'abord portés* (1). Comment

---

fixa quæ dixero : ſed ut homunculus, unus è multis, probabilia conjecturâ ſequens, ultrà enim quò progrediar, quàm ut veriſimilia videam, non habeo. Certa dicent hi qui & percipi ea poſſe dicunt, & ſe ſapientes eſſe profitentur. *Tuſcul. Quæſt. lib. 1.*

(1) Si hominum inter ipſos ſocietatem conjunctionemque perſpexeris, nihil eſt unum uni

l'auteur de cette réflexion n'en a-t-il pas profité pour lui-même ? Il étoit favorisé des plus grandes lumieres, enflammé des plus beaux sentimens pour la vérité ; il trace lui-même la cause de ses propres erreurs & des égaremens de son siecle ; il apperçoit le principe du mal, il en entrevoit le remede, & il ne daigne pas s'en faire l'application.

Il y a, disoit-il, *dans toutes les parties de la Philosophie, & entre tous les objets de nos connoissances, une progression naturelle, une suite si bien ordonnée, que toutes les vérités sont liées ensemble, s'arrangent, s'adaptent les unes avec les autres, & ne forment qu'une même*

---

tàm simile, tàm par, quàm omnes inter nos mortalis sumus : quod si depravatio consuetudinum, si opinionum varietas, non imbecillitatem animorum torqueret & flecteret quocumque cœpisset, nemo ipse sui tàm simili esset, quàm omnes sunt omnium. *Lib. 1 de Legibus*,

chaîne, un même recueil, une collection ſuivie (1). Voilà le vrai principe d'où coule la regle de vérité, & ſur lequel portent tous les fondemens de la ſcience, comme nous le démontrerons ailleurs. Pour devenir ferme & immuable dans ſes connoiſſances, Ciceron n'avoit plus qu'un pas à faire ; c'étoit de s'appliquer à reconnoître cet ordre, cette progreſſion, à diſcerner ces liens qui uniſſent ſi étroitement les êtres les uns aux autres, & à s'aſſurer, par leurs rapports, de la place que chaque objet doit occuper dans la ſérie des êtres : au lieu de ſuivre un principe ſi lumi-

(1) Omnes partes Philoſophiæ atque omnia membra tunc facillimè cognoſcuntur, cùm totæ quæſtiones ſcribendo explicantur : eſt enim admirabilis quædam continuatio ſerieſque rerum, ut alia ex aliâ nexa & omnes inter ſe aptæ collectæque videantur. *De Naturâ Deor. lib. 1, n. 4.*

neux, Cicéron & les autres Philosophes s'appliquent à tout brouiller, à tout confondre : tous leurs efforts ne tendent qu'à déplacer tous ces objets si bien ordonnés, à les opposer les uns aux autres, à combattre nos lumieres par nos lumieres, nos connoissances par nos connoissances, & à dérober au genre humain l'éclat de ce bel ordre, de cette harmonie des êtres, qu'ils avoient entrevu : comment auroient-ils pu mettre dans leurs connoissances un ordre sur lequel leurs jugemens auroient été toujours appuyés ?

Il en a été, de tous ces Philosophes qui ont fait des progrès dans les Sciences, sans en connoître les vrais fondemens, comme de ces Navigateurs téméraires, qui, attirés par un vent favorable, se jettent à la mer sans pilote, sans gouvernail, sans boussole : s'ils échappent aux dangers, ce n'est pas par la connois-

ſance qu'ils ont des mers : s'ils arrivent au port, c'eſt l'effet du haſard ; & non pas la ſuite d'une manœuvre réguliere & d'une conduite ſage : ils pourront bien nous donner des deſcriptions des côtes qu'ils auront obſervées ; mais ils ne pourront pas nous indiquer la ligne préciſe qui doit nous y conduire, ni le degré de longitude où elles ſont ſituées. Ils pourront s'enrichir par quelques priſes, & s'emparer de quelques ports ; mais ſeroit-il étonnant qu'après même leur conquête & leurs victoires, ils fuſſent devenus le jouet des vents, & qu'ils euſſent été ſubmergés dans les eaux.

54. Pourquoi a-t-on rendu de ſi grands honneurs à des Philoſophes coupables d'auſſi grands égaremens ?

Si les anciens Philoſophes ont ignoré juſqu'aux premiers fondemens de la ſcience, ſi leurs progrès ont été auſſi bornés ; comment l'univers entier leur a-t-il rendu de ſi profonds hommages ? d'où vient cette foule de

partiſans & d'adorateurs ? Pourquoi ces temples, ces autels, ces fêtes conſacrées à leur mémoire ?

Le premier début des Philoſophes dans Athenes avoit été impoſant ; les ſacrifices qu'ils avoient faits pour s'adonner à l'étude, les eſpérances que l'on conçut de leurs travaux, leur avoient d'abord attiré une eſtime générale & un applaudiſſement univerſel : ce premier moment de leur gloire fut bientôt paſſé, & l'admiration dégénéra dans un mépris ouvert. Enflés de leur crédit, ces Philoſophes voulurent tirer ſur les Poëtes, & les faire paſſer pour des corrupteurs de la Morale : les Poëtes, les Acteurs, dans une ville qui mettoit tout ſon plaiſir, toute ſa gloire dans la magnificence de ſes ſpectacles, avoient un grand nombre de partiſans : ils introduiſirent ſur la ſcene les Philoſophes, & couvrirent de ridicules & leurs perſonnes & leur doctrine.

Ce ne fut pas la populace ſeule qui ſe déclara contre eux ; ils devinrent ſuſpects à l'Aréopage ; il avoit apperçu le danger de cette liberté indéfinie de tout fronder, que ces nouveaux Maîtres ſe donnoient ; il voulut les ſoumettre à l'inſpection du Tribunal de la Nation ; il reçut, contre *Socrate*, les accuſations les plus graves : en vain les amis de ce Philoſophe plaiderent ſa cauſe, & offrirent des ſommes pour racheter ſa vie. Il fut condamné à mort ; il la ſubit, après un jugement ſolemnel, rendu à la pluralité de deux cens quatre-vingt voix au-deſſus de celles qui l'avoient renvoyé abſous.

Les Philoſophes, effrayés, ſortirent d'Athenes ; & ce ne fut qu'après s'être aſſurés de protections puiſſantes, qu'ils oſerent y rentrer ; mais les Magiſtrats continuerent d'avoir les yeux ouverts ſur eux. *Platon*, malgré ſa célébrité & ſes talens, fut accuſé, & ſelon plu-

sieurs, condamné à l'esclavage. *Diagore d'Athée* n'échappa au dernier supplice que par la fuite, & sa tête fut mise à prix. *Théodore l'Impie* fut condamné à la mort. Les livres de *Protagore* furent jetés au feu, & lui-même fut banni de la ville d'Athenes & de son territoire, pour avoir dit seulement, qu'à l'égard des Dieux, *s'ils existoient, ou s'ils n'existoient pas, il ne vouloit pas examiner cette question.* Pour éviter un pareil sort, *Aristote* fut obligé de sortir d'Athenes, & de se retirer à Chalcis.

On taxera, si l'on veut, tous ces jugemens d'injustices commises envers le mérite, par un principe de jalousie ou de haine; ils prouvent du moins que ces grands honneurs rendus à la Philosophie, même dans son aurore, n'étoient pas l'hommage de toute la Nation, & avoient souffert bien des contradictions qu'il seroit facile d'expliquer. Un nombre d'Athéniens ne

voulut voir, dans les Philoſophes, que leurs talens & leurs vertus : un autre parti, peut-être plus nombreux, ne s'arrêta à conſidérer que leurs erreurs & leurs vices : les plus ſages furent tous ceux qui, conſidérant l'enſemble de leurs lumieres & de leurs erreurs, de leurs vertus & de leurs déſordres, ſurent mettre des bornes à leur eſtime, &, en rendant juſtice à leurs talens, ſe tinrent en garde contre leurs défauts & leurs foibleſſes.

Comment toute la Grece auroit-elle reſpecté ſes Philoſophes ? Ils ne ſe reſpectoient pas eux-mêmes : ils ſe décrioient les uns les autres avec acharnement. *Ciceron*, dans ſon livre de la Nature des Dieux, par la bouche de *Cotta*, nous parle du mépris qu'ils avoient les uns pour les autres. » Pour défendre leurs rêveries, *dit-il*, » non-ſeulement *Epicure*, *Métrodore*, » *Hermachus*, ſe ſont élevés contre

» *Pythagore*, *Platon*, *Empedocles*,
» mais une femme proſtituée, de bas
» aloi, a attaqué ces Savans, dans
» un livre écrit avec toutes les graces
» & le ſel attique. Ne vous plai-
» gnez-vous pas vous-même de la
» licence qui regne dans le jardin
» d'*Epicure*? *Zénon* n'a-t-il pas cher-
» ché querelle à un homme tel
» qu'*Albatius*? *Phédre*, le plus hu-
» main, le plus éloquent des hom-
» mes, ne s'emportoit-il pas, dès
» que je lui parlois avec quelque
» liberté? *Epicure* n'a-t-il pas traité
» *Ariſtote* avec toute ſorte d'ignomi-
» nie? N'a-t-il pas dit des horreurs
» de *Phédon*? N'a-t-il pas compoſé des
» volumes entiers contre *Timocrate*,
» frere de ſon ami *Métrodore*? N'a-t-il
» pas manqué eſſentiellement à *Dé-*
» *mocrite*, dont il avoit été le diſci-
» ple? *Zénon* n'a-t-il pas accablé
» d'invectives, non-ſeulement *Apol-*
» *lodore*, *Sillus* & ſes autres contem-

» porains, mais *Socrate*, le Pere de
» la Philoſophie, qu'il appeloit ordi-
» nairement le *Bouffon*, le *Farceur*
» d'Athenes? Et ne dites-vous pas
» entre vous-même que tous ces
» grands Hommes ont été des fous,
» des gens en délire, des imbécil-
» les (1)...?

Il ne faut donc pas croire que les dehors de la ſageſſe, que firent paroître les anciens Philoſophes, en aient impoſé à tout l'univers : ni les Grecs, ni les Romains, n'y ont point été trompés : il eſt vrai qu'on leur

(1) Cùm Epicurus contumelioſiſſimè Ariſtotelem vexârit; Phedoni Socratico turpiſſimè maledixerit: Timocratem totis voluminibus conciderit..... Zeno quidem non eos ſolùm qui tunc erant, Apollodorum, Syllum cœteroſque figebat maledictis, ſed Socratem ipſum patentem Philoſophiæ, latino verbo utens Scurram Atticum fuiſſe dicebat..... Tu ipſe paulò ante cùm tanquam Senatum Philoſophorum citares, ſummos viros decipere, delirare, dementes eſſe dicebas. *De Naturâ Deor. lib. 1.*

éleva des autels à Athenes ; mais alors on en élevoit à tous les vices : on conſtruiſit un monument à la mémoire de *Diogene le Cynique* ; mais cette colonne de marbre, ſurmontée de la figure d'un chien, ne fut-elle pas dreſſée pour conſerver le ſouvenir de ſes extravagances ? On conſacra des autels, des ſtatues à *Platon*, à *Ariſtote* ; mais tous ces honneurs ne leur étoient-ils pas rendus par des citoyens aveugles, des diſciples fanatiques, qui vouloient faire rejaillir ſur la patrie, ſur leurs ſectes, ſur leurs perſonnes même, les hommages qu'ils affectoient de rendre à leurs maîtres ?

Ne voyons-nous pas ſous nos yeux ce que peut le zele aveugle qu'inſpire l'eſprit de parti ? Les Philoſophes de nos jours donnent encore dans de plus grands égaremens que les anciens ; & néanmoins on les comble de louanges ; on exa-

gerer les ſervices qu'ils rendent à l'humanité : on les encenſe, on leur décerne des couronnes. On vient de célébrer l'apothéoſe de leur Chef : mais de quelles bouches partent tous ces éloges ? de leurs partiſans, de leurs complices, de quelques centaines de fanatiques qui n'eſtiment que ceux qui penſent comme eux, & qui méprisent tous les autres : le reſte de l'Europe gémit de leur audace, réclame la ſévérité des loix, & ſe plaint de ce que leurs excès reſtent impunis, de ce que le zele de la vraie Religion n'oſe pas ce que l'Idolatrie elle-même ne fit pas difficulté d'exécuter, non-ſeulement contre l'athéiſme des anciens Philoſophes, mais contre tous ceux qui ſe laiſſerent ſoupçonner d'irréligion ? Et ces plaintes, ces gémiſſemens enfin ont été entendus, & ont produit leur effet (1).

(1) L'Arrêt du Parlement de Paris, contre

Par quelles mains ont été présentées ces couronnes au Prince de la Philosophie moderne ? par des gens que leur profession rend infâmes, & dont le suffrage ne peut pas honorer la vertu. Dans quel lieu ont été décernés ces honneurs ? dans un lieu consacré aux plaisirs, à la licence ; quels Ministres ont été députés pour célébrer ses mysteres ? une foule qui cherche les ténebres, pour dérober aux yeux du public la bizarre construction de ses loges & le luxe de ses orgies. Par ces cérémonies burlesques, la cabale vouloit assurer à son Chef les honneurs de l'immortalité. Ces précautions n'étoient pas nécessaires : sa mémoire sera immortelle, par ses égaremens, bien plus que par ses lumieres ; par ses scan-

les Philosophes & l'Abbé *Rainal*. L'Arrêt du Conseil, contre la nouvelle édition des Œuvres de V***.

dales, bien plus que par les productions de ſon eſprit ; par ſes fureurs & ſon acharnement contre la Religion, bien plus que par le feu de ſa verve & les graces de ſon ſtyle ; par les circonſtances honteuſes de ſa fin tragique, bien plus que par l'encens que ſes ſectateurs ont brûlé après ſa mort ſur ſon tombeau.

C'eſt ainſi qu'on élevoit des autels aux dieux de la Philoſophie Païenne, pendant que la voix de leurs erreurs & de leurs crimes réclamoit, & que les peuples les plus ſages étoient ſcandaliſés de la ſuperſtition des uns, de l'irréligion des autres. La poſtérité, qui les connoît aujourd'hui, par les obſtacles qu'ils ont apportés aux vrais progrès de la Raiſon, par le rapport de leurs Hiſtoriens, par leurs propres Ouvrages, en porte un jugement qui ne pourra plus être rétracté. Pendant plus de huit cens ans, ces Philoſophes ont cherché la

vraie ſageſſe, & aucun d'entre eux n'a pu y arriver : au contraire, leurs propres lumieres les ont aveuglés, diſoit un Auteur leur contemporain. *A meſure qu'ils ont mis plus d'ardeur pour acquérir la ſcience, ils ſont devenus plus fous, plus inſenſés. Stultus factus eſt omnis homo à ſcientiâ* (1). Les doutes ſe ſont multipliés, les ténebres ſont devenues plus épaiſſes ; & toutes les autres Nations ſe trouveroient encore aujourd'hui, comme la Chine, plongées dans les erreurs de l'idolatrie, de l'athéiſme, dans l'ignorance de Dieu & l'oubli de la vertu, ſi la Religion Chrétienne n'étoit pas venue lever le voile & diſſiper tous les nuages qui leur cachoient la vérité.

(1) Jerem. cap. 10, v. 14.

TROISIEME PARTIE.

TROISIEME ÉPOQUE.

La Raiſon ſous l'empire de la Religion, & l'enſeignement de l'Egliſe Catholique.

Assez long-temps l'homme avoit croupi dans l'ignorance de Dieu & l'oubli de ſes devoirs : les ténebres où il eſt plongé, vont ſe diſſiper ; un nouveau jour va ſe lever ſur lui ; un nouveau Maître va guider ſes pas, raſſurer ſa raiſon chancelante, & s'emparer de ſes facultés pour ſe les ſoumettre : toutes les vérités impor-

tantes au bonheur du genre humain vont ſortir de l'abîme où elles étoient cachées ; & cette révolution ſera l'ouvrage de la Religion.

55. La Raiſon ſous le culte des idoles.

Par ce nom ſacré, nous n'entendons pas ici cette folle croyance que toutes les Nations adopterent dès les premiers ſiecles du monde, ce culte inſenſé qu'elles offrirent à de viles créatures, à des êtres inanimés : l'idolatrie ne fut qu'un abus de la Religion : fille de l'ignorance, erreur monſtrueuſe en elle-même, elle ne pouvoit conduire l'homme que dans de nouveaux égaremens : elle laiſſa, ſur les yeux des plus grands génies de l'antiquité, un voile qu'ils ne purent jamais lever.

Cette Religion, toute fauſſe qu'elle étoit, prenoit ſa ſource dans les diſpoſitions de notre cœur : le ſentiment de nos miſeres, de nos foibleſſes, de notre dépendance, nous

portoit à croire qu'il exiſtoit au-deſſus de nous un être plus parfait, qui pouvoit contribuer à notre bonheur, & remédier à nos maux : l'homme ne pouvant pas démêler par lui-même cet Être ſouverain, qui ſeul avoit droit à ſes hommages, aima mieux offrir ſes adorations à tous les fantômes qu'on lui préſenta, que d'étouffer dans ſon cœur un ſentiment ſi légitime : le temps accrédita ſes préjugés, l'exemple les fit prévaloir ; ils ſe répandirent comme un torrent ſur toute la terre, & les progrès ſucceſſifs de la Raiſon ne furent pas une digue ſuffiſante pour en arrêter le cours.

Les peuples barbares, réunis en ſociété, adorerent des Dieux plus cruels encore qu'eux-mêmes, ſans ſe mettre en peine de les connoître ; & ils croyoient ne pouvoir pas leur offrir des ſacrifices plus agréables qu'en arroſant leurs autels du ſang des

victimes humaines qu'ils égorgeoient en leur honneur.

Les Barbares diſperſés dans les forêts de l'Afrique & de l'Amérique, ſe proſternerent aux pieds de leurs fétiches ; ils ſe vengeoient ſur eux de l'inutilité des vœux qu'ils leur avoient adreſſés : ils ſacrifient encore à ces génies mal-faiſans qu'ils ne connoiſſent que parce que leurs Prêtres leur ont appris à en redouter la colere.

Les peuples policés ſe forgerent à eux-mêmes une foule de divinités conformes à leur goût & à leurs paſſions.

Les Perſes furent pour la Religion les moins déraiſonnables : leurs Mages chercherent dans le Ciel les Dieux qu'ils devoient adorer, le Soleil qui féconde la terre, le Feu qui l'anime, les Aſtres qui l'éclairent : ils ſacrifierent à toute la milice du Ciel.

L'Egypte, la Nation la plus ſage,

la plus éclairée, proſtitua ſes adorations à de vils animaux, à des plantes : dans le Palais de ſes Princes, elle nourriſſoit avec ſoin, & ſervoit avec une religieuſe frayeur les crocodilles ſacrés.

La Grece ſavante fut de tous les peuples le plus ſuperſtitieux : ſes Poëtes avoient mêlé à l'Hiſtoire fabuleuſe de leurs anciens Héros, un tas d'abſurdités : elle adora toutes les fictions de leur délire poétique, elle éleva des temples à ces Rois, dont elle montroit les tombeaux ; & d'après les conſeils des Philoſophes, elle érigea des autels aux vices, aux vertus, aux maladies, &c.

Le peuple Romain, ſi auſtere dans ſes mœurs, dans ſon origine, mit au nombre de ſes Dieux le Fondateur de ſon Empire : à meſure qu'il ſubjuguoit les Nations, il offroit ſon encens à leurs divinités. L'infraction de ſes loix religieuſes étoit pu-

nie de mort ; & ſon zele pour ſa Religion étoit ſi grand, qu'il répandit des flots de ſang humain, pour contraindre toute la terre à adorer ſes idoles. Voilà quel étoit l'état de l'eſprit humain après plus de huit cens ans d'inſtruction de la part des Philoſophes : lors même que leur doctrine régnoit encore dans les chaires des Sophiſtes & ſur le trône des Céſars ; égarement étrange ! ſpectacle auſſi humiliant pour la Raiſon de l'homme, qu'il eſt injurieux à la Divinité.

56. La Raiſon ſous la Religion des Juifs.

PENDANT que des ténebres auſſi épaiſſes couvroient la face de l'univers, la vraie Religion, bornée dans un petit coin du monde, éclairoit un peuple preſqu'inconnu aux grandes Nations, & lui montroit au doigt le ſeul Dieu qui avoit droit à ſon culte, & la maniere de le ſervir & de l'adorer.

Les

Les Livres ſacrés, dont cet ancien peuple eſt encore dépoſitaire, contiennent avec l'Hiſtoire de la Création du Monde, l'origine de toutes les Nations connues alors, les titres de la deſcendance de ces familles juſtes qui conſerverent avec la crainte & l'amour d'un Dieu unique, Créateur du Monde, l'innocence, la piété, la ſageſſe : ce peuple y lit avec nous les diverſes révolutions de ſon état, ſes proſpérités, ſes malheurs, ſes égaremens, ſes conquêtes, les bénédictions promiſes à ſes peres, les marques de la protection de Dieu ſur eux : il y découvre l'antiquité de ſon culte, la fondation de ſon temple, les cérémonies de ſes ſacrifices, la dignité de ſon Sacerdoce, les loix de ſa Religion, les regles de ſa Police, les principes de ſa Morale, les ſentimens de la plus tendre piété, les maximes de la plus haute ſageſſe.

Ces volumes précieux renferment

une Philoſophie ſublime, où jamais l'eſprit de l'homme n'a pu atteindre : c'eſt dans ce dépôt qu'il a commencé d'appercevoir ces vérités ſi importantes que la Philoſophie ignoroit, ou qu'elle n'avoit fait qu'entrevoir juſqu'alors ; l'exiſtence d'un Dieu Créateur, l'unité de ſa nature, la toute-puiſſance de ſa parole, les ſoins de ſa Providence, ſon ſouverain domaine ſur tout ce qui reſpire, ſes deſſeins de bienfaiſance ſur l'homme qu'il a créé avec tant de prérogatives.

C'eſt dans ces ſources ſacrées que l'homme a commencé de goûter toutes ces vérités dont il portoit dans ſon cœur un germe que la Philoſophie n'avoit pu faire éclôre : ſon néant, ſa foibleſſe, ſa dépendance, le beſoin qu'il a du ſecours de ſon Dieu, la néceſſité d'obſerver ſes commandemens, l'obligation de lui offrir un culte ſincere, le prix que l'amour ajoute à ſon obeiſſance, & à tous

ſés autres ſentimens : c'eſt dans ces tréſors de la Religion que le Juif, au moment même où la Philoſophie paroiſſoit recevoir les hommages de toute la terre, trouvoit une cenſure éclairée, une condamnation éclatante de ſes déſordres & de ſes impiétés.

Faiſons ici briller quelques-uns de ces traits de lumieres, dont ces Livres ſont remplis : ils vont nous peindre encore avec plus d'énergie que nous ne l'avons fait, les ſyſtêmes extravagans des Philoſophes Païens, & les mœurs de leur temps.

« Tous ceux qui ne ſe ſont pas » élevés à la connoiſſance du vrai » Dieu, diſoit un Auteur contem- » porain aux premiers Philoſophes, » ſont des hommes vains & frivoles, » peu réfléchis, & par-là inexcuſa- » bles : à la vue de la magnificence » des ouvrages, ils auroient bien dû » juger de la ſageſſe & de la puiſ-

» ſance de l'Ouvrier. Tous ces pré-
» tendus Sages, qui ont penſé que
» le Soleil, la Lune, les Etoiles,
» l'Air, le Feu, l'Eau étoient les
» Dieux qui gouvernoient ce monde,
» ſont des aveugles, des ignorans:
» s'ils ont reconnu quelque force,
» quelque vertu dans des élémens
» auſſi fragiles, ils auroient dû en
» conclure qu'ils l'avoient reçue d'un
» Être ſupérieur, qui leur a donné
» l'exiſtence & le mouvement.

» Toutes ces ames foibles qui,
» pour ſuivre leurs penchans & faire
» la cour à leurs Souverains, ont
» donné le nom incommunicable de
» Dieu à des ſtatues, à de vils mé-
» taux, qui ont adoré des Dieux
» qui valoient moins qu'eux, & qui
» étoient les ouvrages de leurs mains,
» ſont des inſenſés, des malheureux,
» qui mettent leur eſpérance dans
» des êtres qui ne ſont plus; s'ils ont
» eu aſſez de lumières pour connoî-

» tre les biens du ſiecle, & eſtimer
» les Grands de la terre, il leur au-
» roit été bien plus facile de con-
» noître le Maître du Monde, & de
» lui rendre les hommages qui lui
» ſont dûs : leur ignorance eſt ſi
» profonde, qu'ils s'imaginent trou-
» ver la paix & le bonheur dans les
» plus affreux déſordres : leurs haines,
» leurs jalouſies, leurs adulteres,
» leurs ſacrifices nocturnes, leurs
» veilles, pleines d'infamie, leurs
» amours déréglés & contre nature ;
» voilà les mœurs dont ils trou-
» vent des modeles dans les dieux
» abominables qu'ils ſe ſont for-
» gés (1) ».

En prémuniſſant les deſcendans d'Abraham contre les erreurs & les ſcandales du Paganiſme, ces Livres ſaints annonçoient la fin d'un culte

(1) Le Livre de la Sageſſe : voyez les chapitres 13 & 14.

auſſi déteſtable : Iſraël voyoit dans les oracles de ſes Prophetes un avenir glorieux pour ſa poſtérité : toutes les Nations détrompées, les idoles foulées aux pieds, la bénédiction d'Abraham étendue ſur tous les peuples de la terre, la lumiere ſortie de la Montagne ſainte, & le ſalut de la maiſon de Jacob, le Dieu de ſes peres, ſeul reconnu & adoré par toutes les Nations. Aucune vérité n'eſt répétée & inculquée ſi ſouvent par tous ces Auteurs.

L'événement a démontré la vérité de ces prédictions, & nous ſommes nous-mêmes les témoins de leur accompliſſement.

Nous n'inſiſtons point ici ſur la divinité de ces prophéties : nous conſentons qu'on regarde ici tous ces Livres précieux comme l'ouvrage de l'homme ; mais peut-on nous conteſter qu'ils ſont au moins l'ouvrage d'une Raiſon ſupérieure à

celle de tous les autres peuples ? Qu'on mette ici l'obſcurité, les variations, les contradictions, l'incohérence, les abſurdités, de la Philoſophie & de la Théologie Païenne, en parallele avec la liaiſon, l'enſemble, l'accord & l'enchaînement de toutes les vérités qui forment la doctrine religieuſe des Juifs, & la Raiſon elle-même jugera de quel côté eſt l'avantage.

Cette foible eſquiſſe que nous venons d'en donner, porte plus de lumieres dans l'eſprit & de chaleur dans l'ame, inſpire plus d'intérêt & de confiance, & nous montre un plus grand nombre de vérités importantes, que tous les ouvrages des Philophes Païens réunis enſemble.

Il eſt vrai que ces Livres, écrits pour la plupart dans un ſtyle aſſez ſimple, n'avoient point pour objet de nous inſpirer l'eſtime de Belles-Lettres & l'amour des hautes Scien-

ces, le goût des Beaux-Arts, la fureur des disputes & des systêmes, mais ils n'en doivent être que plus précieux à nos yeux : tous ces objets de curiosité sont d'une mince utilité ; ils ne doivent tenir que le second rang dans notre estime : nous l'avons déja dit, nous prenons plaisir à le répéter avec le même Auteur : *Se connoître soi-même, connoître son Dieu, craindre sa justice, révérer sa puissance : c'est la science la plus sublime de toutes ; celle où l'homme doit mettre sa gloire, & trouver la vraie source de son immortalité* (1).

57. Les prévarications des Juifs ne supposent point l'insuffisance des secours donnés à la Raison.

Au milieu de tant de lumieres, environné de tant de secours, le Juif marchera-t-il d'un pas ferme &

(1) Tu autem Deus noster, suavis, verus & patiens, & in misericordiâ disponens omnia, nosse te consummata justitia est, & scire justitiam & virtutem tuam radix est immortalitatis. *Sap. cap. 15, v. 1 & 3.*

assuré dans les routes de la vérité, & les sentiers de la vertu ? Sera-t-il à l'abri de ces doutes, de ces erreurs qui peuvent corrompre ses voies ? oui, s'il est attentif à méditer la loi du Seigneur. Les Juifs religieux eurent toujours une maniere de penser & d'agir raisonnable : dans ces beaux jours où la Religion exerçoit son empire en Israël, on n'y vit ni idoles, ni prévarications : le seul Dieu d'Abraham régnoit sur tous les cœurs ; son peuple, victorieux de tous ses ennemis, jouissoit d'une paix profonde, & il trouvoit dans sa fidélité la source de toutes ses prospérités. Dans les temps même des plus grands scandales, un nombre de Juifs trouverent dans leur exactitude à observer la loi, un moyen efficace pour se préserver de la séduction ; ils surent, malgré la perversité de leur siecle, se conserver dans l'innocence & la piété dont les familles

de Seth & de Sem, leurs ancêtres, leur avoient donné l'exemple : mais on a vu, dans la Synagogue, ce que depuis on a remarqué dans l'Egliſe : au milieu d'un peuple fidele, *il s'éleva une génération perverſe, qui n'ayant pris aucun ſoin de former ſes mœurs ſur les regles qui lui avoient été données*, eut bientôt oublié ſes principes & perdu ſa foi (1).

Ces deux peuples, ſi différens dans une même Nation, nous ſervent à expliquer ces murmures, cette inconſtance, cette alternative continuelle d'obéiſſance & d'infidélité, de pénitence & de rechûtes, de vertus & de crimes, dont ſon Hiſtoire eſt remplie.

Pendant que les élus de ce peuple ne ceſſent de ſoupirer après la terre

(1) Generatio prava & exaſperans, quæ non direxit cor ſuum, & non eſt creditus cum Deo Spiritus ejus. *Pſal. 77, v. 8.*

promiſe, les Juifs charnels ne ceſſent de regretter les chaînes dont ils viennent d'être délivrés, & demandent à rentrer dans l'Egypte. Les uns pleins de frayeur au pied du mont Sinaï, adorent le Dieu qui vient de leur donner ſa loi ; les autres élevent un autel, & offrent leur encens au Dieu des Egyptiens : les uns bâtiſſent des monumens ſur les tombeaux des Prophetes, les autres les lapident : les uns ont en horreur les abominations des Gentils, les autres font paſſer leurs enfans par le feu de Moloch, & ſacrifient à Baal : les uns, par leurs prieres & leurs larmes fléchiſſent la colere de Dieu ; les autres, par leurs crimes & leur endurciſſement, attirent ſur toute la Nation les plus grands châtimens. Dieu vouloit nous montrer dans le Juif infidele, ce que nous voyons encore aujourd'hui dans le Chrétien incrédule ; que l'eſprit

humain n'eſt jamais plus perverti ; plus corrompu, que lorſqu'il s'eſt fait une habitude d'abuſer des lumieres & des ſecours de la Religion.

Que le Philoſophe ne prétende pas tirer avantage de ces égaremens pour déprimer la Raiſon, & décrier les ſecours qu'elle reçoit de la Religion ? Les forces de l'une & de l'autre ſont deſtinées à éclairer notre eſprit, & non pas à violenter notre liberté : l'homme pourra toujours en abuſer & ſe livrer au crime : mais la Raiſon, aidée de la Religion, lui en découvre le danger ; elle lui en inſpire de l'horreur ; elle lui reproche ſa foibleſſe & ſa honte : elle condamne ſes excès ; elle l'invite au repentir ; elle lui fournit des moyens pour revenir à la vertu, & pour ſe réconcilier avec Dieu : quels ſervices plus importans peut on rendre à l'humanité ?

La Philoſophie pourra-t-elle en

dire autant de ſa doctrine, relativement aux déſordres qu'on lui reproche ? Elle les tolere, elle les excuſe, elle les favoriſe, elle les commande : elle étouffe dans les cœurs les remords que la Raiſon y fait naître ; par-là elle met l'homme dans l'impuiſſance de ſe reconnoître & de renoncer à ſes crimes.

Ce que nous reprochons à la Philoſophie, ce n'eſt point de n'avoir pas rendu tous les hommes vertueux, mais de ne leur avoir pas montré le chemin qui devoit les conduire à la vertu ; d'avoir multiplié ſur leurs pas les obſtacles, & de les avoir laiſſés ſur leurs premiers devoirs, dans des ténebres plus profondes que celles où elle les avoit trouvés.

Au reſte, la Révélation donnée aux Juifs n'étoit qu'un préalable & une préparation à une Religion plus parfaite, où la Raiſon devoit trouver

des ſecours plus efficaces & des lumieres plus abondantes.

58. La Raiſon aidée des lumieres de la Religion Chrétienne.

LA Nation Juive les attendoit avec empreſſement, ces ſecours : ſes Prophetes, qui avoient prédit ſes prévarications, avoient auſſi prévu ſes châtimens, & déterminé le temps de la chûte de ſon Royaume. Au moment qu'ils avoient marqué, le ſceptre temporel de David lui eſt enlevé ; Jéruſalem eſt détruite ; ſon Temple eſt renverſé, ſes ſacrifices abolis. Tout ce qui conſerve encore le nom de Juif, ſans Prince, ſans Autel, eſt errant ſur la ſurface de la terre : l'autre partie de la Nation reconnoît Jeſus-Chriſt pour le Meſſie qui lui a été promis : il eſt fils de David ; ſes Apôtres ſont les enfans d'Abraham : la lumiere & le ſalut viennent des Juifs, ainſi que l'avoient annoncé les Prophetes : ils ne touchent à la doc-

trine de Moïſe, que pour lever les voiles qui la couvrent, & pour donner l'accompliſſement aux figures de la Loi. C'eſt au Dieu d'Abraham qu'ils érigent des autels, & qu'ils veulent procurer de nouveaux adorateurs : mais ils exigent un culte plus parfait : ils annoncent une morale plus ſainte, & preſcrivent des vertus plus ſublimes : cette nouvelle doctrine, toute céleſte, eſt annoncée à tous les Peuples : elle ſoumet le Juif & le Gentil, le Grec & le Barbare ; elle triomphe des dieux de la terre & de la puiſſance des Céſars, des paſſions de l'homme & de la ſageſſe des Philoſophes. Ce n'eſt pas ſeulement dans Juda qu'on n'apperçoit plus d'idoles ; c'eſt dans tous les Empires policés, & preſque par toute la terre : ſur les ruines de ces édifices conſacrés aux démons, s'élevent des temples à Jeſus-Chriſt. Chaque Egliſe Chrétienne devient un centre

de lumieres, d'où partent les rayons qui éclairent les peuples. Les Chaires qui y ſont élevées, ſont remplies par des Hommes éminens en doctrine & en ſainteté : de nouvelles lumieres ſuccedent à celles qui s'éteignent : chaque ſiecle produit des génies ſupérieurs : malgré la diverſité des talens, des langues, la diſtance des lieux, les divers intérêts des nations, ils ſe réuniſſent tous pour enſeigner un même Dieu, une même foi, une même morale, un même culte : ſoit qu'ils parlent ſeuls dans les Ouvrages éloquens qu'ils nous laiſſent, ſoit qu'ils s'aſſemblent dans les Conciles pour porter les mêmes loix, on admire leur ſageſſe, & l'on s'abandonne à leur conduite : de cette multitude de témoignages rendus aux mêmes vérités par un ſi grand nombre de Docteurs; de cette obéiſſance à la voix des premiers Paſteurs, ſoutenue depuis tant de ſiecles, il

réſulte une autorité, qui, à ne la conſidérer qu'avec les yeux de la Raiſon, eſt bien ſupérieure à toutes les autres autorités qui avoient juſqu'alors entrepris de la ſoumettre. C'eſt une voix éclatante qui ſe fait entendre d'un Pole à l'autre, & qui guide tout l'univers dans ſes jugemens. C'eſt une nouvelle Philoſophie qui s'inſinue juſques dans les ames les plus ſimples : elle eſt bien différente de la doctrine des Sages du monde : elle éleve l'ame, elle ſatisfait le cœur, elle inſpire l'amour des vertus les plus ſublimes : déſormais, à l'abri du vice & de l'erreur, l'homme ne pourra plus s'égarer qu'en s'écartant volontairement des principes & des loix de l'Evangile.

59. Les ſecours donnés à la Raiſon, proportionnés à ſes beſoins.

DÉTOURNONS, dans ce moment, notre eſprit des caracteres de divinité qui brillent de toute part dans l'établiſſement & la propagation de

la Religion de Jeſus-Chriſt : conſidérons-la ſeulement du côté des beſoins de l'homme, & relativement aux ſecours qu'elle prête à la Raiſon ; n'inſiſtons que ſur les faits les plus conſtans ; & nous ne pourrons lui refuſer notre eſtime & nos hommages.

Au moment de la publication de l'Evangile, comme à celui de la premiere Création, les ténebres couvroient la face de l'abîme ; l'homme ne voyoit plus dans ſon cœur, ni ſon origine céleſte, ni ſes hautes deſtinées : il avoit oublié ſon Dieu, il s'étoit oublié lui-même : il étoit ignorant, il falloit l'inſtruire ; aveugle, il falloit l'éclairer ; foible, infirme, il falloit le ſoutenir & l'aider ; léger & volage, il falloit le contenir & le fixer ; inſenſible, il falloit l'intéreſſer ; indocile, indépendant, il falloit le ſoumettre ; avili, dégradé, il falloit lui inſpirer des ſentimens

élevés ; abruti, corrompu, il falloit réformer ſon cœur, & le changer : voilà toutes les plaies dont nous avons reconnu que l'homme étoit frappé : dans cet état déplorable, quel ſecours pouvoit-il trouver dans ſa Raiſon ? Avant d'être formée, elle étoit corrompue ; elle ne recevoit, des parens, que des préjugés funeſtes ; de ſes ſemblables, des exemples contagieux ; de ſes maîtres, les élémens des vices & de l'erreur ; de ſes Pontifes, des principes d'idolatrie & de ſuperſtition ; des Philoſophes, des leçons d'impiété ; de ſes Dieux, des modeles de la plus affreuſe corruption : qui pourra remédier à tous ces maux ? Jeſus-Chriſt connoît toutes les plaies faites à la Raiſon, il vient les guérir lui-même : la lumiere qu'il apporte éclaire tous les hommes ; la voix qu'il fait entendre ſe répand par toute la terre ; la loi qu'il publie, parle à tous les cœurs : elle n'eſt que

l'extenſion, la promulgation de la Loi naturelle : le miniſtere qu'il inſtitue pour en avoir la manutention, l'inculque & l'explique dans tous les lieux, dans tous les ſiecles : l'autorité qu'il établit unique, au moins juſqu'à préſent indéfectible, raſſemble tous les mortels dans l'unité d'un même culte & d'une même croyance : les exemples héroïques qu'il nous laiſſe, échauffent tous les cœurs ; les récompenſes qu'il promet, inſpirent le plus grand courage, le plus vif intérêt ; les conſeils qu'il nous donne, nous élevent à la plus haute perfection.

L'éloignement des honneurs, la fuite des plaiſirs, le mépris des richeſſes, l'amour du ſilence & de la retraite, que ce nouveau Docteur nous recommande, étoient des pratiques auſſi néceſſaires pour faire un bon uſage de la Raiſon, que pour mériter les récompenſes de la Religion : quel autre que Jeſus-Chriſt

pouvoit former un projet auſſi vaſte, & lui donner ſon exécution ? Quel autre être pouvoit en prévoir les ſuites & en annoncer les ſuccès, que celui qui tient en ſa main tous les cœurs, & dirige tous les événemens, d'une maniere conforme à ſes deſſeins ?

60. Suites heureuſes de la légiſlation de Jeſus-Chriſt.

QUELLES ont été, quelles ſont encore les ſuites de cette ſage légiſlation ? L'Hiſtoire, la Tradition, les monumens de cette ſociété religieuſe méritent notre croyance, du moins autant que l'Hiſtoire & la Tradition de tous les anciens Empires. Au moment de la prédication de l'Evangile, ſa lumiere, comme celle du ſoleil, s'eſt répaudue depuis l'Orient juſqu'à l'Occident : la face de l'univers a été changée ; les peuples les plus ignorans, les plus groſſiers, qui ont voulu ouvrir les yeux à la lumiere, ſont devenus plus éclairés, plus avancés dans la ſcience de Dieu & la con-

noiſſance de leurs premiers devoirs, que n'avoient été les plus ſages des anciens Philoſophes ; les temples des faux dieux ont été renverſés, leurs idoles foulées aux pieds, le culte du vrai Dieu établi, & le nom de Jeſus-Chriſt adoré de toutes les Nations.

C'eſt à cette époque, & pour la premiere fois, qu'on a vu la Raiſon s'attacher inviolablement à la vérité, en ſaiſir les principes, conſacrer ſes travaux, pour les accréditer & les répandre, ſacrifier ſa vie, verſer ſon ſang pour les faire triompher ; c'eſt dans ce temps qu'on a vu, dans chaque Egliſe, ériger ces Ecoles de piété, où les Philoſophes du Paganiſme ſont venus abjurer leurs erreurs, où les Sages du ſiecle ſont venus puiſer leurs lumieres & perfectionner leur raiſon ; où ſe ſont inſtruits ces Paſteurs zélés, ces Prédicateurs éloquens, ces Docteurs éclairés. Quel fonds de ſageſſe, quelle force de raiſon dans

les *Juſtins*, les *Cypriens*, les *Ambroiſes*, les *Auguſtins*, les *Léons*, les *Grégoires*, les *Chryſoſtomes*, *&c.* Leurs Ouvrages ſont des monumens qui dépoſeront éternellement en faveur des lumieres que la Religion a ajoutées à celles de la Raiſon.

C'eſt à cette époque que l'on a vu, pour la premiere fois, briller la vertu la plus pure, la piété la plus ſolide, la charité la plus ardente : à meſure que les ſociétés des Chrétiens ſe multiplioient, ſe propageoient, toutes ces vertus étendoient leur empire : elles ont peuplé les déſerts & ſanctifié les villes. Elles ont élevé à la plus haute perfection tous les états, toutes les conditions ; les Rois ſur le trône, les Guerriers dans leur camp, les Magiſtrats ſur leurs tribunaux, le Pauvre dans ſa cabane, le Pâtre dans ſes forêts. C'eſt à cette époque que l'homme a commencé de connoître & révérer des vertus juſqu'alors in-

connues au monde, & ignorées de toute la Philoſophie : l'humilité, la pauvreté, la charité, le pardon des injures, l'amour & la bienfaiſance envers ſes ennemis. Pour s'aſſurer de tous ces faits, il n'eſt pas néceſſaire de recourir à la Foi ; c'eſt la Raiſon qui nous en fournit les preuves.

Voulons-nous connoître, dans un plus grand détail, tous les avantages que la Religion Chrétienne a procurés à la Raiſon ? comparons les temps du Paganiſme avec ceux du Chriſtianiſme ; rapprochons le culte avec le culte, les mœurs avec les mœurs, l'inſtruction avec l'inſtruction, le miniſtere avec le miniſtere, la doctrine avec la doctrine ; ce contraſte nous fera ſentir, d'une maniere encore plus frappante, combien la Religion a ſervi au bonheur de l'homme & au triomphe de ſa raiſon.

AVANT Jeſus-Chriſt, le vrai Dieu n'étoit connu que dans la Judée : le reſte des hommes fléchiſſoit le genou devant les idoles ; les nations les plus ſavantes étoient les plus ſuperſtitieuſes ; les villes les plus célebres ne l'étoient que par les édifices ſomptueux qu'elles avoient élevés, & la magnificence des fêtes qu'elles célébroient à l'honneur des dieux qu'elles avoient adoptés. Je vois, par toute la terre, des temples conſacrés à des hommes corrompus, à des femmes célebres uniquement par leurs débauches, à des héros fabuleux ; des autels érigés à de vils animaux, aux vices les plus honteux. Dans ces fêtes tumultueuſes qu'on célebre à Memphis, à Athenes, à Delphes, à Epheſe, en l'île de Chypre, à Rome, quelle joie inſenſée raſſemble ce peuple immenſe ! Je l'entends s'exciter à la piété envers ces affreuſes divinités, par le récit de leurs crimes ou de

61. Contraſte du culte des Païens avec le culte des Chrétiens.

leurs métamorphoſes monſtrueuſes, par des hymnes obſcenes, par le ſouvenir de leurs travaux imaginaires : ici je vois des victimes de la proſtitution publique, revêtues du ſacerdoce, entourer les autels de ces divinités infâmes, & les honorer par des actions & des geſtes qui révoltent la pudeur, & font rougir la vertu : là, je vois l'homme égorger ſon ſemblable, &, pour honorer les dieux, détruire leur ouvrage : ici, les plus ſages des Philoſophes ordonnent des hécatombes, chargent l'autel d'Apollon des plus riches préſens, pour conſulter l'oracle : là, les Princes de la République, les premiers Magiſtrats, examinent le cri des volatils, la faim des poulets ſacrés, pour connoître les deſtinées de leur Empire, & éclairer les démarches de l'Etat.

Jeſus-Chriſt paroît : à meſure que ſa doctrine ſe répand, les dieux des

Païens tombent dans le mépris ; leurs temples ſont abandonnés : ſur les ruines de leurs autels, on en érige de nouveaux à l'honneur du vrai Dieu : entrons dans ces lieux que la Religion Chrétienne a purifiés ; voyons les fêtes qu'elle inſtitue, les mêmes par toute la terre : le Dieu qu'on y révere, eſt ce premier Être qui a créé l'univers, & qui le remplit de ſa préſence : le peuple religieux, humblement proſterné, lui offre ſes hommages dans un profond ſilence : il expoſe ſes beſoins, il pleure ſes égaremens, il implore les miſéricordes de ſon Dieu, il ſollicite ſes bienfaits, & lui préſente le tribut de ſon amour ; il s'immole lui-même par le ſacrifice qu'il fait de ſon cœur & de ſa volonté : ce ſilence n'eſt interrompu que par le chant harmonieux de ces cantiques ſacrés qui lui rappelent les merveilles de la puiſſance de ſon Dieu, les pro-

diges de ſa tendreſſe, & qui mettent à ſa bouche les expreſſions de la plus vive reconnoiſſance & les proteſtations de la plus inviolable fidélité.

Que la Raiſon juge elle-même lequel de ces deux cultes mérite d'être préféré?

62. Contraſte des mœurs avec les mœurs.

LA Religion a une influence néceſſaire ſur les mœurs: en vain la lumiere naturelle rappeloit l'Idolâtre à la vertu; l'exemple de ſes dieux étoit plus puiſſant pour le porter au mal. Il adoroit des dieux corrompus; il le fut juſques à l'infamie: des dieux injuſtes; il fut inique à l'excès: des dieux ſanguinaires; il devint cruel juſqu'à l'inhumanité: cette tendre ſenſibilité ſur les maux de nos freres, que la Nature a gravée dans nos cœurs, étant une fois éteinte, l'homme eſt parvenu au comble de la dépravation. Ce fut-là l'ouvrage de l'idolatrie: elle avoit accoutumé

le Païen à vaincre ce ſentiment d'horreur pour l'effuſion du ſang humain, qui nous eſt ſi naturel : dès-lors il ſe fit un jeu d'attenter à la vie de ſes ſemblables. Ce qu'on en raconte paroît incroyable.

Les peuples barbares du Nord dépeuploient des contrées entieres pour fournir des victimes à leurs idoles : les nations les plus policées ſouilloient également leurs autels du ſang de leurs priſonniers : par ces ſacrifices atroces, ils diſtinguoient les jours de leurs plus grandes ſolemnités : les plus beaux jours d'Athènes furent un temps de ſupplice & de torture. La féroce Lacédémone ſera à jamais odieuſe, pour les traitemens cruels qu'elle faiſoit éprouver à ſes Iſlotes : elle dévouoit à la mort tous ceux de ſes enfans qu'elle croyoit hors d'état de ſervir la patrie : pour préparer les autres à être ſes défenſeurs, elle les flagelloit juſqu'au ſang,

en préſence de ſes idoles ; & elle ne permettoit pas à ces tendres enfans, qu'elle faiſoit ſouvent expirer ſous les coups, de jeter un ſeul cri.

Les Romains, ce peuple dont on vante la ſageſſe, ne le céderent à aucun peuple barbare : comme ils s'étoient arrogé un droit de mort & de vie, d'abord ſur les Rois & les Peuples qu'ils avoient vaincus, enſuite ſur leurs enfans, ſur leurs eſclaves, ſur leurs débiteurs : ils firent un abus horrible de ce droit prétendu : tous ces malheureux étoient traités avec moins d'égards que les animaux brutes, on les chargeoit de chaînes, on les enfermoit dans des priſons ſouterraines, on les accabloit de coups : jeunes & vigoureux, on les obligeoit de combattre dans l'arêne avec les bêtes féroces ; vieux & infirmes, on les expoſoit dans une île du Tibre, où, ſous les yeux de Rome, ils languiſſoient ſans ſecours,

& mouroient de faim : ſur un ſeul ſoupçon, on les faiſoit expirer dans les ſupplices. Dans un ſeul jour, à l'occaſion d'un meurtre, on en fit périr juſqu'à quatre cens, ſans qu'aucun d'eux eût été convaincu.

Les Chrétiens devinrent eux-mêmes les objets de cette fureur inhumaine ; ils furent traités avec encore plus de cruauté que les plus vils eſclaves ; tout l'Empire Romain, ainſi que ſa Capitale, fut arroſé de leur ſang. Mais la Religion que ces hommes nouveaux prêchoient devoit mettre fin à toutes ces horreurs : à proportion qu'elle eſt connue & pratiquée, les mœurs s'adouciſſent par les mêmes principes qui les avoient corrompus : les Adorateurs du vrai Dieu ſe font un devoir d'imiter ſa ſainteté, ſa charité, ſa bienfaiſance : il eſt le Pere de tous les humains ; les Chrétiens regardent tous les hommes comme les

enfans d'une même famille ; ils ſe croient obligés d'aider, de ſecourir & de défendre juſqu'à leurs ennemis : ce précepte, *Aimez-vous les uns les autres*, ſert de fondement à toute leur Morale : ces Philoſophes du Paganiſme, qui nous ont expoſé avec tant d'art & d'éloquence les devoirs de l'amitié, ont-ils jamais connu les ſentimens de tendreſſe & d'affection que la Nature & la Religion nous inſpirent généralement pour tous nos ſemblables ?

Auſſi, depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme, la face de l'univers eſt changée : ſi le vice n'en eſt pas entiérement banni, il eſt obligé de cacher ſa turpitude : la vertu ſeule eſt en honneur, l'humanité par-tout eſt reſpectée : ces ſacrifices inhumains, ces combats ſanguinaires, ces bûchers funéraires qu'on arroſoit du ſang de tant de victimes, ces dévouemens à la mort ſi fréquens du temps

du Paganiſme ont diſparu ; l'eſclavage illimité eſt entiérement aboli ; le ſuicide eſt en horreur ; & s'il ſe trouve encore de ces ames féroces qui oſent tremper leurs mains dans leur propre ſang, ou dans celui de leurs freres ; (ſi nous exceptons les Philoſophes modernes) le reſte du genre humain les regarde comme des monſtres.

La charité, la douceur, la bienfaiſance envers les pauvres ſont le caractere propre du Chriſtianiſme ; & ces vertus regnent avec éclat dans tous les états, dans tous les corps, dans toutes les familles, à proportion que la Religion de Jeſus-Chriſt eſt reſpectée ; & que la Raiſon ſe fait un devoir de ſuivre ſes loix, & de pratiquer ſes conſeils.

63. Contraſte de l'inſtruction avec l'inſtruction

Des mœurs auſſi dépravées que celles du Paganiſme étoient une ſuite néceſſaire de ſon ignorance & du défaut d'inſtruction ; les peuples ido-

lâtres n'avoient, pour ſe former à la Religion, que l'appareil de leurs fêtes bruyantes, de leurs aſſemblées ſcandaleuſes : les Prêtres chargés d'égorger les victimes, & de répandre les libations, ne s'embarraſſoient guere de régler les mœurs ; quelle Morale pouvoient-ils enſeigner en préſence de ces Dieux qui ne s'étoient rendus fameux que par leurs crimes ? Les Philoſophes ſe faiſoient un mérite & un devoir de laiſſer le peuple dans ſes vices & ſes erreurs : *Quand il s'agit de la Religion & des Dieux*, diſoit Cotta dans Ciceron, *parlons toujours aux mortels ignorans dans leur langage ordinaire & ſuivant leurs préjugés. Dicali uſu loquamur ignaris mortalibus.* Ils ne ſe livroient qu'à l'étude de ces ſciences qui flatent l'orgueil de l'homme, & qui pouvoient leur attirer de la conſidération : ils s'affichoient pour ne vouloir perfectionner que les talens

déja cultivés : on liſoit ſur les portes de leurs écoles, que tous ceux qui ne ſavoient pas encore l'Eloquence, la Géométrie, la Muſique, ne devoient pas prétendre d'être admis au nombre de leurs auditeurs : à l'exemple de leurs Dieux, qui ne s'occupoient que des grands hommes & s'embarraſſoient peu des autres, ils ne vouloient que des diſciples d'un ordre ſupérieur, qui fuſſent dignes de leurs ſoins. *Magna curant dii*, diſoit Ciceron, *parva negligunt.*

Il n'en eſt pas ainſi dans l'école de Jeſus-Chriſt : les plus ſimples, les plus ignorans ſont invités de venir s'inſtruire : on s'abaiſſe juſqu'à eux, pour leur inculquer les premiers principes de la Raiſon & de la Religion : on ne néglige rien pour vaincre la peſanteur de leur eſprit : Jeſus-Chriſt a pourvu d'une maniére particuliere aux beſoins des plus jeunes enfans, des hommes les

plus groſſiers. Ce ſont les petits, les pauvres qu'il a choiſis par préférence, pour confondre la ſcience des Sages, & pour cauſer dans les eſprits cette heureuſe révolution que nous admirons encore aujourd'hui : *Quæ ſtulta ſunt mundi elegit ut confundat Sapientes.* Et ſi notre malice ne mettoit pas des obſtacles à l'accompliſſement de ſes deſſeins, tous les hommes, ſans en excepter un ſeul, auroient part aux inſtructions publiques de ſon Egliſe ; ils auroient des Paſteurs, des Miniſtres, députés pour lever leurs doutes & les conduire dans le chemin de la vertu.

L'Être ſuprême pouvoit-il préparer à notre foibleſſe des ſecours plus abondans ? Quel contraſte entre l'homme abandonné aux ſoins des Prêtres ou des Philoſophes Païens, & l'homme qui ſe confie & ſe livre à la conduite des Miniſtres de la Religion Chrétienne ;

64. Contraſte de l'autorité avec l'autorité.

COMMENT les Philoſophes Païens auroient-ils entrepris d'enſeigner la Morale & la Religion ? Ils n'avoient d'autre conſidération que celle que pouvoit leur procurer la réputation de leur doctrine. Du reſte, ils étoient ſans miſſion, ſans caractere pour ſe faire écouter des peuples, & ſe les ſoumettre : ils ne connoiſſoient aucune autorité qui pût les contenir eux-mêmes dans les juſtes bornes de l'eſprit humain, les concilier dans leurs opinions, réformer leurs jugemens, les rappeler de leurs erreurs : chacun d'eux avoit un droit égal d'abonder dans ſon ſens, & de ſe choiſir un ſyſtême : de-là les diviſions des ſectes, leurs contradictions, leurs incertitudes & les doutes toujours inévitables pour tous ceux qui, comme eux, ne reconnoiſſoient aucune autorité ; de-là ces aſſertions abſurdes, ces doctrines monſtrueuſes qui ont égaré les plus beaux génies de

l'antiquité ; de-là cette dégradation de l'eſprit humain auquel la Philoſophie n'a pas pu trouver de remede.

Si nous le voulons, éloignons ici toute idée de la Divinité de Jeſus-Chriſt : conſidérons ſeulement ſa profonde ſageſſe dans le plan admirable du miniſtere qu'il inſtitue : ſa doctrine ne peut être annoncée que par les Miniſtres qu'il envoie & qu'il autoriſe à l'enſeigner. La prédication de ſa parole n'eſt confiée qu'à une ſociété de Miniſtres ſubordonnés les uns aux autres, & dépendans tous d'un même Chef & d'une ſeule autorité ; aucun d'eux ne peut perſévérer avec opiniâtreté dans ſon erreur, ſans ſe voir ſur le champ interdit, dégradé, privé du miniſtere, & même retranché du corps entier de l'Egliſe. Par cette ſage précaution, tous les Miniſtres chargés de l'enſeignement ont une même doctrine, un même langage, tous enſeignent au même

nom & avec la même autorité : nous n'avons encore aujourd'hui qu'un ſeul Maître, & ce Maître eſt encore Jeſus-Chriſt, enſeignant dans ſon Egliſe & avec ſon Egliſe: *Unus Magiſter Chriſtus.*

Plus nous avançons dans la profondeur des ſiecles, plus cette autorité enſeignante devient reſpectable par ſon antiquité & par ſes ſuccès. Admirable invention, qui préſente à la Raiſon l'autorité la plus puiſſante, la plus néceſſaire pour nous préſerver de l'erreur, ou pour nous en retirer. Autorité ſeule capable de produire ce prodige que *Ciceron* paroiſſoit deſirer de voir ; cet accord, cette unanimité dans les ſentimens, qui rendroit tous les hommes auſſi ſemblables entre eux qu'un même homme eſt ſemblable à lui-même : prodige que cette Religion a effectivement opéré dans Jéruſalem ; auſſi-tôt qu'elle y a été connue & pratiquée, tous les fideles n'ont

eu *qu'un cœur & une ame* (1) : prodige qu'elle opere encore tous les jours dans ces Provinces, ces Dioceſes où l'erreur n'a point pénétré, & où les grands, comme les petits, les ſavans, comme les ignorans, marchent dans la ſimplicité de la foi, écoutent la voix de leurs paſteurs, & reſpectent les loix de la Religion. Pour amener l'homme à cette unité de ſentiment, le moyen que Jeſus-Chriſt a choiſi, étoit unique. Pour former ce plan, il falloit une profonde ſageſſe ; mais, pour le mettre à exécution, pour en ſoutenir l'accompliſſement depuis tant de ſiecles, falloit-il moins que la puiſſance ou la protection d'un Dieu ?

65. Contraſte de la doctrine avec la doctrine.

CETTE union, cette concorde eſt l'effet de cette autorité unique qui nous conduit ; elle eſt encore la ſuite

(1) Multitudinis credentium erat cor unum & anima una. *Actuum Apoſt. c.* 4.

de la vérité, de la ſainteté de la doctrine qu'elle annonce : celle des Philoſophes du Paganiſme date de ces jours malheureux où l'homme avoit déja corrompu toutes ſes voies: elle n'eſt appuiée ſur aucun principe ſolide ; ſi leur Philoſophie a eu quelque éclat, quelque ſuccès, c'eſt dans les Sciences profanes ; encore elle ne toucha à la Dialectique que pour ébranler la certitude de nos connoiſſances ; à la Métaphyſique, que pour l'envelopper de ténebres ; à la Morale, que pour la vicier & la corrompre : au lieu de chercher l'ordre immuable, dans lequel toutes les vérités devoient ſe préſenter à nous, & de les placer chacune dans le rang qu'elles doivent occuper, ils n'ont cherché qu'à les oppoſer les unes aux autres : ouvrons ceux de leurs ouvrages qui nous reſtent : quel choc continuel dans les idées : quelle contradiction

dans les jugemens ? Quelle oppoſition dans les ſyſtêmes ? On y trouve, ſans doute, un très-grand nombre de vérités importantes ; mais elles y ſont noyées dans un tas d'ineptiés & une foule d'erreurs : ce ſont des hors-d'œuvres qui ne portent rien & qui ne ſont point appuiés : elles perdent toute leur certitude dans la bouche de ces Savans, qui les ont cent fois combattues. La confuſion & le déſordre de leurs penſées ſont tels qu'il eſt impoſſible de ſe former une idée exacte de la doctrine qui fut la plus généralement accréditée, & de diſcerner avec quelque préciſion les diverſes nuances qui caractériſent les ſectes différentes.

La marche de tous ces Philoſophes reſſemble aſſez à celle de ces Egyptiens qui pourſuivoient le Peuple de Dieu : enveloppés de ténebres les plus épaiſſes, ils ne voient pas leurs plus proches voiſins ; ils ne

ſe voient pas eux-mêmes, & vont toujours en avant, ſans appercevoir les dangers qui les menacent, & les abîmes où les flots qui les emportent, vont les enſevelir. Que le ſort de ceux qui marchent ſous l'étendard de la Religion eſt différent ! Une colonne éclatante les conduit : elle joint ſa lumiere à celle des autres aſtres ; elle diſſipe tous les nuages ; elle écarte devant leurs pas les flots des opinions humaines ; elle leur montre un chemin uni & ſolide, qu'ils parcourent avec la plus grande facilité ; elle les conduit au terme où, délivrés de leurs ennemis, le cœur s'abandonne à ſes tranſports, & ſe répand en action de graces.

En effet, la doctrine chrétienne ajoute à la lumiere naturelle un jour encore plus éclatant : elle date du premier âge du Monde, où l'homme ſorti récemment des mains du Créateur, avoit avec lui un commerce intime ;

elle eſt appuiée de la tradition des plus anciens Patriarches & de leurs deſcendans ; elle ſe trouve conſignée dans le Livre le plus reſpectable ; toutes les principales vérités qu'elle enſeigne, ſe trouvent liées & amalgamées avec celles qui, de tous les temps, ont été reconnues par les adorateurs du vrai Dieu : elles forment toutes enſemble une chaîne, dont les anneaux ſont étroitement liés & unis ; & ſi, dans le nombre de ces vérités, il en eſt quelques-unes que l'homme ne peut pas comprendre, il trouve, dans ſa Raiſon même, de quoi excuſer & juſtifier l'obſcurité des myſteres qu'il ne peut pas pénétrer.

Bien différente de la doctrine des Philoſophes, elle ne s'occupe point de ces queſtions frivoles qui flatent notre orgueil, & ne ſont bonnes qu'à ſatisfaire notre curioſité ; elle a pour objet toutes les vérités qui peuvent

influer dans le bonheur de l'homme : par l'étude des dogmes ſi bien unis & harmoniés, elle fixe les incertitudes de notre Raiſon : par l'obſervation de ſes préceptes, elle regle toutes les affections de notre cœur. Elle met à l'uniſſon tous les eſprits & tous les cœurs ; & en établiſſant parmi tous les humains le regne de la paix, de la juſtice & de la charité, elle aſſure la tranquillité des ſociétés & la proſpérité des Empires.

Toutes ces grandes vérités que nous liſons dans la Loi, les Prophetes & l'Evangile, nous les trouvons développées & plus étendues dans les déciſions des Conciles, dans les écrits des ſaints Docteurs ; quelle profonde ſageſſe a formé le Code ſacré de la Religion ! Quel accord dans toutes ces voix qui nous enſeignent ! Quelle unité dans le plan de doctrine qu'ils nous tracent ! Quelle

profondeur dans les dogmes qu'ils nous propoſent ! Quelle ſainteté dans les devoirs qu'ils nous preſcrivent ! Ces ſublimes maximes avoient été apperçues par quelques Sages du Paganiſme : ils les ont enſeignées. Mais elles ne peuvent pas ſe ſoutenir au milieu de leurs doutes, ou de l'impiété de leurs dogmes. Ces regles de la plus haute perfection ne leur appartiennent point ; elles ne ſont vraies & certaines qu'autant qu'on les rapproche des dogmes du Chriſtianiſme : elles coulent de ſes principes comme de leur ſource : elles viennent ſe placer comme d'elles-mêmes dans cette chaîne de lumieres ; elles y laiſſeroient un vuide ſi elles étoient ignorées, & elles rendent aux vérités chrétiennes l'éclat qu'elles en reçoivent : elles les appuient, & elles en ſont appuiées.

66.
Progrès

C'est dans les ouvrages de ces

ſaints Docteurs que la Raiſon, égarée par la Philoſophie, a retrouvé & reconnu les vrais fondemens de toutes ſes connoiſſances. Le premier objet de la Révélation n'eſt pas de former l'homme aux ſciences profanes : mais elle l'y prépare ; elle l'y diſpoſe : en accoutumant ſon eſprit à ſaiſir l'enſemble & l'accord d'un ſi grand nombre de vérités qu'elle enſeigne, il n'a plus qu'un pas à faire ; c'eſt de rapprocher & de comparer enſemble les vérités fondamentales de la Raiſon avec tous les objets de la Révélation. Pendant que nous n'étions occupés qu'à concilier enſemble les dogmes de la Philoſophie, nous n'avions point encore éprouvé cette pleine & parfaite conviction, à laquelle nous nous flations d'arriver : il nous reſtoit bien d'autres comparaiſons à faire, & d'autres rapports à étudier.

de ſenſibles de la Raiſon depuis la Révélation.

Mais au moment que nous avons

apperçu le concert & l'harmonie de tous les dogmes de la Religion & de la Raiſon, nous avons éprouvé cette force victorieuſe qui diſſipe tous les nuages, & nous conſtitue dans l'état de la plus parfaite imperturbabilité.

Qu'on examine les progrès de la Raiſon, depuis qu'elle a été éclairée du flambeau de la foi, & l'on ſe convaincra facilement que toutes les connoiſſances importantes dont l'eſprit humain s'eſt enrichi, il les a puiſées dans la Révélation; que la Raiſon elle-même doit à la Religion l'empire & l'énergie qu'elle avoit perdus, & qu'elle exerce aujourd'hui ſur l'homme; que ſes ſuccès ont toujours été plus ou moins grands, à meſure que la Religion a été plus ou moins floriſſante; que la Raiſon & la Religion ſont deux ſœurs étroitement unies, qui ſe prêtent un ſecours mutuel, ou plutôt que la Religion dans

l'homme

l'homme n'eſt autre choſe que la Raiſon éclairée, ſoutenue, aidée & affermie par les lumieres & les ſecours de la Révélation.

Toutes les réflexions que nous venons de faire, ſont appuiées ſur des faits conſtans & indépendans du témoignage de Dieu & de l'exiſtence de la Révélation. Nous ne craignons point que le Philoſophe païen reparoiſſe pour arguer le contraſte que nous venons d'établir entre l'Idolatrie & le Chriſtianiſme, & conteſter à la Religion les avantages qu'elle a procurés à l'homme, & les ſecours qu'elle a donnés à la Raiſon; mais une foule de Chrétiens les ont rendus inutiles pour eux-mêmes tous ces avantages : en reconnoiſſant Jeſus-Chriſt pour leur Dieu, ils rejettent l'autorité de ſon Egliſe, & font tous leurs efforts pour changer la conſtitution de cette ſainte ſociété.

67. La Raiſon ſous la Religion, dans les temps des ſchiſmes & des héréſies.

Dès les premiers âges du Chriſtianiſme, des Philoſophes tentèrent de corrompre ſa foi ; des Chrétiens indociles ſecouerent le joug de ſon autorité : les ſiecles qui ont ſuivi ou enfanté de nouvelles erreurs, & donné lieu à l'établiſſement de pluſieurs ſectes qui ſe ſont perpétuées juſqu'à nous : mais les nuages qu'elles ont élevés pour obſcurcir la vérité de la Religion Catholique, n'ont ſervi qu'à la rendre plus éclatante.

L'hiſtoire de ces héréſies nous offre, avec le tableau de leurs erreurs, celui de ces grandes paſſions qui ont occaſionné la défection de tous ces Sectaires : leur crime porte tout-à-la-fois le caractere d'une révolte, parce qu'ils méconnoiſſent une autorité légitime ; de ſédition, parce qu'ils engagent les peuples dans leur révolte ; de ſchiſme, parce qu'ils élevent autel contre autel ; d'héréſie, parce que, ſans miſſion, ils dogmatiſent avec

opiniâtreté ; d'apoſtaſie, parce que leur révolte les conduit naturellement juſqu'à abjurer toutes les vérités de la Foi ; d'impiété, parce que, pour défendre leurs erreurs & juſtifier leur conduite, ils ſe trouvent forcés de renverſer tous les fondemens de la Religion.

Pour les convaincre de tous ces excès, il n'eſt néceſſaire, ni d'examiner leurs erreurs, ni même d'établir la divinité de la Religion ; il ſuffit qu'ils avouent leur indépendance & leur ſéparation.

Quand ils ne regarderoient Jeſus-Chriſt que comme un Légiſlateur ordinaire, ils ne peuvent pas diſſimuler qu'ils ont détruit ſon ouvrage, & qu'ils ſe ſont privés de tous les avantages qu'il avoit voulu procurer à l'homme, par l'établiſſement de ſa Religion. Tous les faits parlent aſſez clairement contre eux. Le Chriſtianiſme raiſonnable que Locke a

imaginé, dix-ſept ſiecles après l'établiſſement de l'Egliſe, ne l'eſt point raiſonnable : il eſt notoire que le deſſein de Jeſus-Chriſt avoit été de raſſembler tous les hommes dans les pratiques d'un même culte, dans l'unité d'une même doctrine, dans la dépendance d'une ſeule & même autorité : l'unité du culte étoit néceſſaire pour garantir l'homme des folles pratiques de la ſuperſtition : l'unité de doctrine, pour le préſerver de toute erreur : l'unité de l'autorité & du miniſtere, pour conſerver l'ordre & la ſubordination dans la ſociété religieuſe qu'il s'étoit propoſé de former. Ces moyens étoient indiſpenſables pour arriver à la fin que Jeſus-Chriſt avoit en vue : l'Evangile, à la vérité, contenoit les loix de cette nouvelle ſociété ; mais de quelle utilité pouvoient être ces loix, ſans un miniſtere revêtu d'une aſſez grande autorité pour les expliquer,

& en procurer l'exécution ? Ce plan admirable, que la ſageſſe de Jeſus-Chriſt avoit conçu, avoit eu ſon exécution : avant la naiſſance des héréſies, l'Egliſe étoit une dans ſon culte, dans ſa foi, dans ſa ſoumiſſion à une même autorité.

Le premier Héréſiarque qui ſe révolte contre elle, eſt donc convaincu d'avoir troublé l'ordre qu'il avoit trouvé établi ; d'avoir rendu inutile toute la ſageſſe du premier Fondateur de cette ſociété, & d'avoir changé le plan de ſon gouvernement : tous ceux qui, depuis, ont ſuivi ſon exemple, ſont donc également coupables : il ne tient pas à eux que l'ouvrage de J. C. ne ſoit entiérement détruit, que ſes loix ne ſoient violées, & que l'homme ne perde tous les avantages qu'il avoit voulu lui procurer.

Cet argument auroit toute ſa force contre l'Hérétique, dans la bouche même d'un Païen. Il lui diroit : *Vous*

vous dites Chrétien ; vous reconnoiſſez donc Jeſus-Chriſt pour votre Maître ; vous vous croyez donc membre de la Société religieuſe qu'il eſt venu fonder. Mais vous changez ſon culte, vous attaquez ſa doctrine, vous vous élevez contre ſon autorité ; vous avez donc rompu tous les liens qui pouvoient vous attacher à Jeſus-Chriſt & à ſon Egliſe : elle n'exiſte plus pour vous ; elle doit vous ranger de notre bord, & vous compter, comme nous, au nombre de ſes ennemis. Si nous avions une fois reconnu J. C. pour notre Dieu, nous n'aurions pas été aſſez inſenſés, pour nous ſouſtraire à l'autorité qu'il avoit établie.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que Jeſus-Chriſt a ordonné que tous ceux qui refuſeroient d'écouter la voix de l'Egliſe, fuſſent regardés comme des Païens : nous n'avions pas encore compris la force de cette expreſſion : c'eſt qu'au moment où l'Hérétique leve l'étendard de la rebellion, il ſe trouve en effet dans le même état où

le monde idolâtre étoit avant la venue de Jeſus-Chriſt ; dans les ténebres, ſans lumiere, ſans autre guide que celui qu'il aura plu à ſon ignorance ou à ſes caprices de choiſir ; ſans autre regle que ſa croyance, que ſon propre jugement ; ſans autres loix que celles qu'il a plu à ſes paſſions d'adopter ; ſans aucuns moyens d'éviter l'erreur & de ſe mettre à l'abri de la ſéduction : les doutes qui s'élevent dans ſon ame ſur les vérités de la Religion, ſe répandent ſur les connoiſſances qu'il avoit acquiſes par ſa Raiſon ; il ne peut plus s'accorder ni avec lui-même, ni avec ſes ſectateurs, encore moins avec les autres ſectaires.

Il n'en eſt pas de l'empire de Jeſus-Chriſt, comme des royaumes de la terre : une longue poſſeſſion forme enfin un titre au rebelle & à l'uſurpateur : il peut trouver dans ſon Etat des forces ſuffiſantes pour contenir ſes ſujets dans le devoir, & défen-

dre la couronne qu'il a uſurpée ; mais on ne preſcrit point contre l'ordre établi par Jeſus-Chriſt : une poſſeſſion ancienne ne peut pas ſuppléer à l'autorité qu'on n'a point reçue de lui ; & toutes les forces de la terre ne peuvent, ni commander aux conſciences, ni ſe ſoumettre les eſprits.

Nous n'enviſageons ici toutes ces ſociétés nouvelles que du côté de la Raiſon.

En vain l'Hérétique a voulu s'arroger la même autorité qu'il avoit méconnue dans l'Egliſe : ſes ſectateurs, auſſi jaloux que lui de leur liberté & de leur indépendance, n'ont jamais voulu reconnoître une autorité auſſi nouvelle : il eſt impoſſible, dans ſes principes, de lui en ſuppoſer aucune : il faut néceſſairement que le maître & les diſciples flottent au gré de l'erreur, & ſe laiſſent emporter à tous les vents de la doctrine ; leurs contradictions,

leurs variations ſont une ſuite néceſſaire de leur révolte ; & nous les défions de pouvoir jamais trouver des remedes à leurs erreurs, & un terme à leurs égaremens.

Nous ſommes encore aujourd'hui les témoins de ces diviſions inteſtines qui ſéparent les ſectes anciennes, & qui donnent naiſſance à de nouveaux partis : tous les Etats Proteſtans qui nous environnent, nous offrent autant de religions différentes, qu'ils comptent de citoyens : la doctrine qu'ils profeſſent aujourd'hui eſt plus différente de celle de leurs premiers Maîtres, que celle de ces Héréſiarques n'étoit différente de la doctrine de l'Egliſe Catholique.

Geneve, qui condamna aux flammes le premier Socinien qui dogmatiſa dans ſes murs, eſt accuſée, & paroît convaincue d'enſeigner aujourd'hui le pur Socinianiſme : ſes Citoyens, en voulant ſe donner le droit

de ſe faire une Religion particuliere pour eux-mêmes, ne tiennent plus à aucune : il en eſt de même dans tous les autres royaumes ; & c'eſt dans ces foyers de l'héréſie, que ces nouveaux Maîtres qui entreprennent de régenter l'univers, & de plonger le monde entier dans les ténebres de l'irréligion, ont forgé leurs premieres armes.

Ici nous conjurons nos freres errans d'ouvrir les yeux ſur les ſuites malheureuſes de la défection de leurs peres. Jeſus-Chriſt étoit-il donc venu dans le monde pour laiſſer à tous les hommes la liberté de ſe faire à leur gré une Religion ? Peuvent-ils ſe diſſimuler à eux-mêmes, que non-ſeulement l'autorité de l'Egliſe, mais la Révélation, la Raiſon ne peuvent plus rien dans un cœur qui veut jouir de cette funeſte indépendance ? Qu'ils écoutent la voix de la Raiſon, bientôt ils ſeront ſoumis à celle de l'Egliſe ?

Pluſieurs de leurs Miniſtres, ſages & modérés, ont été touchés de ces réflexions : déja ils reſpectent aſſez l'Egliſe Romaine, pour n'oſer pas ſoulever les eſprits contre elle : nous les avons entendus regretter les temps où ils avoient le bonheur d'être les enfans de l'Egliſe Catholique, improuver la conduite de leurs peres, qui ſe ſont laiſſés entraîner dans le ſchiſme, parler encore avec plus de mépris que nous, de ces hommes emportés & violens, qui ont été les premiers auteurs de la ſciſſion, & nous avouer qu'ils s'eſtimeroient heureux s'ils pouvoient contribuer à réunir à l'Egliſe Romaine les troupeaux dont des circonſtances malheureuſes les forcent d'être encore les Paſteurs.

68. L'Héréſie ne forme aucun préjugé contre les forces de

Ces ſcandales que nous déplorons, ne ſuppoſent donc pas dans la Raiſon un défaut de force pour éviter l'erreur : mais dans l'homme, une lége-

la Raiſon & les ſecours de la Religion.

reté, une inconſidération qui le fait agir contre ſes lumieres : la ſource de ce genre d'égaremens eſt ſi manifeſte, qu'ils ne peuvent pas former le moindre préjugé, ni contre la Raiſon, ni contre la Religion.

Il y a toujours eu, & il y aura toujours, dans l'Egliſe Chrétienne, des ſchiſmes, des héréſies ; mais ces hérétiques ſont des enfans ingrats, qui, pour jouir tranquillement de leur liberté, abandonnent la maiſon de leurs peres : leur inconduite ſuppoſe-t-elle qu'ils ne trouvoient pas ſous les yeux de leurs parens des ſecours ſuffiſans pour ſe bien conduire ? Ce ſont des citoyens rebelles, qui, au lieu d'employer, ſous l'autorité de leur Prince, des forces qui pouvoient ſauver la patrie, ont pris les armes contre elle : leur révolte forme-t-elle le plus léger préjugé contre la ſageſſe du Gouvernement ?

Ce ſont des hommes, dont les

yeux malades craignent la lumiere ; ils ſe retirent dans des antres profonds, où elle ne peut pénétrer ; leur ſituation peut-elle ſervir à nous faire juger de l'état de ceux qui aiment le grand jour, & qui s'attachent à contempler ceux des objets qui jettent le plus grand éclat ? Toutes ces ſectes ne forment point une ſciſſion, dans l'Egliſe : cette ſociété eſt néceſſairement une & indiviſible, par conſéquent, pour l'erreur, eſſentiellement intolérante : tous les ſectaires ſont pour elle des étrangers qu'elle méconnoît : les héréſies, les ſchiſmes confirment la vérité d'une Religion qui les a prévus, & qui les a prédits ; & la ſainteté d'une ſociété qui a toujours rejeté de ſon ſein tous ceux de ſes enfans qui ont réſiſté à ſon autorité.

Ils ſervent encore à faire éclater le zele des Docteurs Catholiques, qui n'ont ceſſé de les combattre &

d'offrir à l'erreur des moyens triomphans pour la ramener à la vérité : enfin, les fureurs de l'héréſie nous rendent plus ſenſible l'accompliſſement des promeſſes de Jeſus-Chriſt à ſon Egliſe. Depuis dix-ſept cens ans, elle n'a ceſſé d'être perſécutée, opprimée ; les portes de l'enfer n'ont jamais prévalu ; elle en a toujours triomphé : ce que l'illuſtre Boſſuet diſoit des premiers ſiecles de l'Egliſe, nous pouvons le dire de tous les temps qui ont ſuivi : *L'Egliſe n'a jamais été ébranlée, ni par les ſchiſmes, ni par les héréſies, ni par la chûte de quelques-uns de ſes Pontifes ;* elle ne l'a pas même été par l'invaſion & les ravages de ces nations féroces qui lui cauſerent tant de malheurs, lorſqu'ils renverſerent & détruiſirent l'Empire Romain.

69. La Raiſon ſous la Re- Ce corps immenſe alloit toujours en s'affoibliſſant : l'état de langueur

où la moleſſe de ſes derniers Empereurs l'avoit laiſſé, ſembloit inviter tous ſes voiſins à s'emparer de ſes belles provinces : du côté de l'Orient, les Perſes, les Saraſins ; du côté du Nord, les Scythes, connus ſous les noms de Goths, Viſigoths, Oſtrogoths, Alains, Herules, Hums, les Francs, les Germains, &c. tenterent, à diverſes repriſes, d'en faire la conquête : tantôt vaincus & repouſſés, tantôt victorieux, après pluſieurs ſiecles de combats, ils reſterent enfin les maîtres du pays qu'ils avoient conquis, & y fonderent pluſieurs royaumes. ligion, pendant les incurſions des Peuples barbares.

Pendant les troubles inſéparables de ces ravages, la Raiſon ſouffrit bien des éclipſes : l'étude des Sciences fut abandonnée, les beaux Arts oubliés ; l'ignorance & la barbarie parurent couvrir toutes ces provinces où ces nations guerrieres avoient porté leurs armes : mais les principes

des mœurs, la ſcience de la Religion furent conſervés au milieu de tous ces troubles : le zele de l'Egliſe pour la manutention de ſes loix, ſa vigilance contre les progrès de l'erreur, furent toujours les mêmes : ces guerriers cruels étoient, les uns idolâtres, les autres hérétiques : la Religion vit en eux des perſécuteurs de ſa foi : ils renverſerent ſes temples, enleverent ſes biens, répandirent le ſang de ſes enfans, & augmenterent le nombre de ſes Confeſſeurs & de ſes Martyrs : ſa patience, ſon courage éclaterent au milieu de ces tempêtes : elle eut enfin la gloire d'éclairer ces nations barbares, de faire revivre dans leur cœur les ſentimens d'humanité & d'équité ; & elle vit triompher la foi de leur attachement à l'idolatrie ou à l'héréſie de leurs peres : ces fiers conquérans, après avoir été ſes peſécuteurs, devinrent ſes enfans, ſes protecteurs ; & les

royaumes qu'ils fonderent des débris de l'Empire, & qui ſubſiſtent encore, ſont aujourd'hui la plus belle portion de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt.

Mahomet fut le ſeul de ces barbares conquérans qui lui enleva de vaſtes provinces.

L'hiſtoire de cet impoſteur n'eſt point étrangere à celle des égaremens de l'homme : la révolution qu'il opéra, eſt une de ces ſituations où la Raiſon a été le plus déshonorée, & un phénomene inconcevable, dont nous devons ici une courte explication.

70. La Raiſon ſous la religion de Mahomet.

Les Abyſſins s'étoient emparés d'une portion de l'Arabie : la Religion Chrétienne étoit floriſſante parmi ces peuples doux & humains : elle n'avoit pu pénétrer dans les autres parties de cette Province : les frontieres en étoient gardées par un peuple de brigands, qui en rendoient l'accès

impoſſible : l'intérieur du pays étoit occupé par des familles iſolées, qui vivoient errantes & ſans ſociété : ce peuple farouche étoit ſans loix, ſans mœurs ; la nature même, parmi eux, étoit outragée, & tous ſes ſentimens effacés dans les cœurs.

Cette ignorance ſtupide, cette groſſiereté dans les mœurs préparoient la voie à la ſéduction : Mahomet, par une ſuite d'événemens, ſorti de ſon pays, inſtruit par ſes malheurs plus que par ſes maîtres, policé par le commerce avec l'étranger plus que par l'étude ; l'imagination échauffée par les hommages qu'il voit rendre à Jeſus-Chriſt & à Moyſe, & par le bruit des conquêtes récentes des Romains ; ſans biens, ſans appui, ſans ſecours, conçoit le deſſein de ſe faire tout-à-la-fois & le Chef d'une Religion, & l'Illuſtrateur de ſa patrie.

Il ſent, pour la premiere partie

de ſon projet, l'avantage qu'il peut tirer de l'ignorance des Arabes; &, pour la ſeconde, les forces qu'il trouvera dans leur férocité : flétri encore ſous les fers de l'eſclavage, il s'occupe des moyens d'exécuter ſes vaſtes deſſeins : pour accréditer le menſonge, il étoit néceſſaire d'y mêler l'éclat de quelques grandes vérités. Il trouve dans les liaiſons qu'il a eues avec les Chrétiens & les Juifs, ou peut-être dans ſa propre Raiſon, une ſuite de principes religieux, qu'il pouvoit facilement ſubſtituer aux principes abſurdes d'une idolatrie groſſiere, dont ſes compatriotes ſont imbus. Adorer le Dieu d'Abraham, dont les Arabes deſcendans de ce Patriarche, ont conſervé le ſouvenir : l'honorer par de fréquentes prieres & des cérémonies qui retracent ſes bienfaits ; le révérer comme un Maître, le chérir comme un pere : embraſſer dans ſon

amour le genre humain entier, & le regarder comme ne formant qu'une ſeule famille ; nourrir le pauvre ; ſoulager la foibleſſe opprimée ; voilà les dogmes & les maximes par leſquels il devoit faire illuſion à leur eſprit, & qui retiennent encore ſes diſciples ſi attachés à leur culte.

Pour les faire adopter facilement, il falloit ménager les penchans de leur cœur ; accorder tout aux ſens ; permettre une licencieuſe volupté, dont ſon cœur & celui de ſes compatriotes ſentent ſi vivement les attraits : montrer l'amour des femmes comme un devoir auquel la nature a attaché les plaiſirs, & que Dieu lui-même a choiſi pour récompenſer la vertu, & faire le bonheur de l'homme ; voilà la Morale commode que Mahomet enſeigne à ſes diſciples. Les plus éminens des Prophetes avoient été Moyſe & Jeſus ; mais, après eux, Dieu venoit d'envoyer

Mahomet pour faire régner ſur la terre la vérité & la vertu.

Une infirmité honteuſe, transformée en extaſe, en colloque avec les Anges, fut le ſeul titre ſur lequel il établit la vérité de ſa miſſion ; avec du temps, de l'intrigue, de la diſſimulation, ſon nom fait du bruit, ſa réputation ſe répand, il s'attache quelques diſciples, il leur met les armes à la main ; Médine, ſa patrie, le déclare ſon Chef ; la Mecque, qui l'avoit d'abord raillé, inſulté, proſcrit comme un fourbe & un ſéditieux, ſe fait honneur de fléchir le genou devant lui : on lui ceint le diadême : il ajoute au titre de Pontife & de Prophete celui de Souverain ; un enthouſiaſme ſubit, ſaiſit tous ſes partiſans : Mahomet profite de leur premiere chaleur pour ſe faire un nom & étendre ſes conquêtes. Il ſe ſoumet d'abord l'Arabie indépendante : il chaſſe les Ro-

mains des poſtes qu'ils occupoient ſur les frontieres depuis Pompée ; après avoir humilié Héraclius, il vole à ſon ſecours contre les Perſes, & il devient l'arbitre des deux Empereurs. Il meurt à Médine dans le ſein des triomphes & de la gloire : ſes ſucceſſeurs ajoutent à ſon empire la Syrie, la Méſopotamie, la Chaldée, la Perſe, enſuite l'Egypte, la Lybie, la Numidie, la Bactriane, & une partie de la Tartarie.

Il falloit préſenter ce tableau des conquêtes des Muſulmans, pour expliquer les cauſes de la propagation ſubite de la Religion de Mahomet. Par un concours fortuit de circonſtances heureuſes, le zele de la nouvelle Religion ſervit aux ſuccès de ſes armes : plein de confiance aux promeſſes de ſon Prophete, le Muſulman voloit au-devant de la mort comme à une récompenſe certaine attachée à ſa foi ; & le nombre &

le prodige de ſes conquêtes l'affermiſſoient dans ſa croyance; il les regardoit comme autant de preuves de la miſſion de ſon Prophete & des hautes deſtinées que le Ciel lui avoit promiſes : ainſi, d'un côté, les diviſions qui s'éleverent entre les Généraux de l'armée pour ſuccéder à Mahomet, les haines, les guerres, les flots de ſang humain qu'elles firent couler, les anathêmes que les Califes lancerent les uns contre les autres, n'affoiblirent point le courage & la valeur des troupes, & ne retarderent point les progrès de leurs armes; & de l'autre, le déſordre, les contradictions, les fables, les abſurdités, les innombrables erreurs dont il eſt rempli, n'empêcherent point l'Alcoran de triompher : il fut placé ſur le trône dans une partie de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique, & il y regne encore au grand déshonneur de l'humanité.

Si cette révolution paroît d'abord ſurprenante, l'étonnement ceſſe bientôt, quand on conſidere l'excès des égaremens dont l'eſprit humain eſt capable : quelle force pour le préſerver de l'erreur la Raiſon pouvoit-elle avoir ſur un peuple plongé dans une ſtupide ignorance, dégradé par la corruption de ſes mœurs, dont le caractere unique étoit le courage & la férocité, & le goût dominant le pillage & le carnage ? De quel ſecours pouvoit être la Religion Chrétienne à une Nation qui, d'un côté, livrée aux plus infâmes voluptés, refuſe d'examiner ſes erreurs, & craint d'appercevoir la vérité, & de l'autre, courbée ſous un ſceptre de fer, ſans liberté, condamnée à une mort inévitable, ſi elle change de Religion, trouve de tous côtés des obſtacles invincibles pour éclairer ſa Raiſon ? Auſſi elle s'affoiblit, elle ſe détériore encore aujourd'hui,

jourd'hui, ſur-tout dans les contrées Orientales de l'Aſie, où le ſectateur de Mahomet mêle aux abſurdités de ſon culte les pratiques ſuperſtitieuſes & les folles extravagances de l'idolatrie la plus groſſiere ; & ſe trouve autant au-deſſous des autres Muſulmans, que ceux-ci paroiſſent au-deſſous des autres Nations.

Dans les Mahométans de l'Europe, la Raiſon n'a fait aucun progrès ſenſible ; & malgré l'éclat du trône où le Sultan ſe trouve élevé, malgré la politique de ſa ſublime Porte, les Turcs ſe trouvent auſſi éloignés des principes d'une ſaine Raiſon que l'étoient les Arabes lors de leurs premieres conquêtes.

Bacon nous a tracé un portrait fidele de cette étonnante Nation : « Si nous voulons bien peſer les » Raiſons de part & d'autre, dit cet » Auteur, nous ſerons convaincus » que le Gouvernement des Turcs

» eſt encore plus barbare que ne
» l'étoient ces Royaumes idolâtres
» de l'Amérique, que les Eſpagnols
» ont détruits : c'eſt une tyrannie
» cruelle, ſouillée par le ſang de
» preſque tous ſes Empereurs que
» leurs ſujets ont répandu : c'eſt une
» maſſe vile de valets & d'eſclaves,
» ſans nobleſſe, ſans liberté, ſans
» grandeur, ſans principes, ſans ſen-
» timens, ſans entrailles pour ſes
» propres enfans, ſans loix, ſans
» lettres, ſciences, ni arts, &, pour
» tout dire en un mot, cette Na-
» tion eſt l'oppropre de la Raiſon,
» & la honte de la dignité humai-
» ne (1) ».

(1) Si res æquâ lance ponderetur, imperium Turcarum cenſeri poteſt magis barbarum quàm horum quodlibet regnum : tyrannis crudeliſſima, polluta ſanguine Imperatorum ſuorum in ſucceſſionibus ſingulis : mancipiorum & vaſſallorum maſſa : ſine nobilibus, ſine generoſis, ſine ingenuis. Hæreditates nullæ : nullæ ſtirpes antiquæ ; gens ſinè affectibus naturalibus;

71. La Raiſon cultivée dans les Ecoles épiſcopales & les Monaſteres.

Les autres conquérans, qui ſe ſoumirent à la Religion des peuples qu'ils avoient vaincus, s'étoient ménagés des reſſources pour ſortir de l'ignorance & de la barbarie qu'ils traînoient à leur ſuite. Pour affermir leur puiſſance & conſerver leurs conquêtes, ils eurent eux-mêmes d'autres Barbares à repouſſer, d'autres guerres à ſoutenir pendant pluſieurs ſiecles; l'Europe entiere devint le théâtre des plus horribles dévaſtations; elle n'offroit plus aux yeux de ſes malheureux habitans que des crimes, des perfidies, des trônes renverſés, des villes ſaccagées, des Nations entieres détruites: elle éprouva tous les malheurs qui ſont les ſuites néceſſaires de ces funeſtes agitations:

immiſericors & incurioſa erga liberos proprios; gens ſine inſtitutionibus moralibus, ſine litteris, ſcientiis & artibus. . . . , atque, ut verbo dicam, opprobrium merum generis humani. *Baconus de Bello ſacro.*

l'ignorance étendit ſon voile ſur tous les Royaumes : non-ſeulement on négligea l'étude des Sciences & des Beaux-Arts, mais on oublia juſqu'aux premiers élémens des Lettres ; & à peine, dans les premiers ordres des citoyens les plus diſtingués, en rencontroit-on quelqu'un qui ſût écrire & lire ſon nom. Quelques Littérateurs ont voulu étendre cette inſcience juſques ſur le Clergé de ces malheureux ſiecles : peut-être que les beſoins des peuples auront forcé quelques Evêques d'employer des Miniſtres peu éclairés ; mais, ce qui eſt inconteſtable, c'eſt que, s'il exiſtoit encore dans ces Royaumes de l'Europe quelques Savans en état d'inſtruire & de nous tranſmettre leurs lumieres, ce n'étoit que dans le Clergé ſéculier & régulier : l'Egliſe au milieu de ces bouleverſemens continuels, ne ceſſa d'inſtruire le Peuple Chrétien, & de ſe pré-

parer des Miniſtres capables de lui faire honneur.

Dès les premiers ſiecles de notre Monarchie, les Maiſons Epiſcopales, les Monaſteres étoient des Ecoles pupliques : les Evêques eux-mêmes ne dédaignoient pas de préſider à l'inſtruction de la jeuneſſe : on vit, ſur-tout à Paris, la jeune Nobleſſe ſe raſſembler ſous la diſcipline de Germain, & ce ſaint Pontife employer ſon temps & ſes talens pour la former à la piété, & la diſpoſer au Sacerdoce (1) : c'eſt dans ces pieux aſyles, dans ces anciennes Abbayes ſi célebres, que le goût de l'étude & l'amour de la ſcience ſe ſont

(1) Ad hunc (Germanum) mittebantur ex omnibus regni partibus nobiles adoleſcentes quos pietas parentum ſacerdotio deſtinabat, ut ab eo humaniori litteraturâ moribus eccleſiaſticis ac pietate chriſtianâ imbuerentur. *Bullæus, tom. 1, pag. 87, Hiſtoriæ Univerſitatis Pariſienſis.*

conſervés parmi nous : « Les précieux » reſtes de la Littérature Païenne, dit » *Bacon*, alloient périr pour toujours, » pendant l'inondation des Peuples » barbares ; c'eſt l'Egliſe Chrétienne » ſeule qui nous les a conſervés, » c'eſt dans ſon ſein & par ſes » ſoins que ces foibles étincelles » de la Raiſon ſe ſont rallumées, » & ont commencé à jeter quelque » éclat (1) » ; enſorte que la Raiſon dût à la Religion non-ſeulement la tradition conſtante & ſuivie de ces premieres vérités qui reglent nos mœurs & notre croyance, mais la renaiſſance des Lettres, le retour des Sciences & des Beaux-Arts dans l'Europe.

---

(1) Sola Eccleſia Chriſtiana inter inundationes Scytharum à plagis ſeptentrionalibus & Saracenonum ab orientalibus, pretioſas gentilis eruditionis reliquias jam jam funditùs perituras ſinu & gremio ſuo conſervavit. *Bac. de Augm. lib. 1, pag. 26.*

On en rapporte les commencemens au regne de Charlemagne. Ce grand Prince voulant profiter du calme qu'il avoit procuré à ſon Empire, deſiroit ardemment y rappeler le goût des Belles-Lettres. Alcuin, & les autres Savans de ſa Cour avoient été formés dans les Ecoles de la Religion ; ils ne purent lui fournir, pour l'exécution de ſes deſſeins, que la reſſource des Ecoles déja inſtituées dans les Evêchés & les Monaſteres ; il fallut rappeler la Nation entiere aux premiers élémens de la Grammaire, au Chant, au Calcul eccléſiaſtique : c'eſt à ces minces objets que ſe borne l'Ordonnance de cet Empereur ; mais l'eſtime qu'il faiſoit des Savans, le deſir qu'il avoit de les voir ſe multiplier dans ſes Etats, lui ſuffirent pour arriver à ſes fins. Les Egliſes Cathédrales, les Monaſteres ſe firent un devoir de ſeconder des vues auſſi religieuſes,

Depuis long-temps l'Egliſe de Paris, occupée dans ſon Cloître à former des ſujets capables de ſervir la Religion, l'ouvrit alors à tous les citoyens : bientôt après, ſon Chantre fut chargé d'inſtituer par toute la Ville des Ecoles de Grammaire, & de veiller ſur l'enſeignement des Maîtres : ſon Chancelier fut commis pour préſider aux grandes Ecoles, c'eſt-à-dire, à l'enſeignement des hautes ſciences (1) ; & les autres membres de cette illuſtre Compagnie voulurent bien s'aſſujétir à donner eux-mêmes des leçons de Philoſophie, de Théologie, de Droit & de Médecine. C'eſt dans le ſein de cette Egliſe que ſe formèrent ces hommes ſavans, qui devinrent, dans la

(1) Penès Cantorem Eccleſiæ Pariſienſis adhuc eſt & cura minorum Scholarum Pariſienſium, ſicut olim erat majorum Scholarum cura penès Cancellarium. *Thomaſſinus de Eccleſiæ Diſciplinâ, pag. 102.*

ſuite, les premieres colonnes de l'Univerſité de Paris: & lorſque celle-ci entreprit de porter ſes Ecoles hors du Cloître, le Chapitre lui diſputa long-temps l'honneur & le privilege de l'enſeignement (1). Pierre Lombard, Evêque, Guillaume Champeaux, Chanoine, Abelard ſon Diſciple, Pierre Comeſtor, Chanoine, Guillaume, Evêque de Paris, commencerent: Hugues & Richard de Saint-Victor, Gilbert de la Porée, Albert le Grand, Alès, ſaint Thomas d'Aquin & ſaint Bonaventure acheverent de donner aux études de Paris leur célébrité: cinquante Colleges fondés, dix mille Ecoliers raſſemblés dès le premier ſiecle de cet établiſſement ſont des preuves écla-

(1) In Scholis Epiſcopi docebatur adhuc Theologia juxtà Veterum conſuetudinem, quanquam Scholæ Sorbonicæ Scholarium multitudine abundarent. *Bullæus Hiſtor. Univerſit. tom. 3, pag. 471.*

tantes & des progrès des études, & du zele avec lequel la France & l'Europe entiere favoriſerent cette Académie. D'après les fruits abondans qu'on lui vit porter, on s'occupa dans les autres Royaumes policés d'y fonder des Univerſités ſur le modele de celle de Paris; enſorte que celle-ci a toujours été regardée comme la mere de toutes les autres, la premiere Ecole du monde chrétien; & les ſéances de ſes Docteurs en Théologie, comme un Concile, toujours aſſemblé pour lever les doutes des conſciences, éclaircir les queſtions qui regardent la foi, réprimer ſes ennemis, & préparer les déciſions de l'Egliſe. Les ſouverains Pontifes décorerent des plus beaux privileges ce Corps célebre; nos Rois ſe firent un devoir de le protéger; ils l'adopterent comme leur fille ainée; & toute l'Europe applaudit aux prérogatives que les uns & les

autres s'empreſſoient de lui donner.

D'APRÈS ces faits, il eſt aiſé de juger combien une ſemblable inſtitution dut profiter à la Raiſon : un Ordre nombreux de Savans ſe conſacre à l'étude & à l'inſtruction publique : de vénérables Docteurs raſſemblés dans des Maiſons de Retraite ſe font un devoir d'inſpirer, par leurs leçons & leurs exemples, le goût de l'étude & le deſir de la ſcience ; ils s'offrent de conduire, comme par la main, leurs Eleves dans les ſentiers de la vérité : ſi dabord ils s'étoient propoſés de leur donner le goût de la belle Littérature & des langues ſavantes, de la Poéſie ; la France leur ſeroit moins redevable ; ils commencent par ce qui eſt de devoir & de premiere néceſſité ; les principes de la Langue Latine, l'art de penſer & de raiſonner, la ſcience des mœurs ; voilà la

72. La Raiſon cultivée par les Univerſités & les Colleges.

plus importante des fonctions qu'ils avoient à remplir. C'eſt ſur ces fondemens ſolides qu'ils veulent que leurs diſciples élevent l'édifice des hautes ſciences, qui doivent être le fruit de leurs derniers travaux : pour éclairer l'eſprit, pour échauffer le cœur, ils mettent en œuvre tous les ſecours & les lumieres que leur offrent la Raiſon & la Religion : ce feu ſacré qu'ils allument dans tous les cœurs, ne s'éteint plus : les diſciples ſuccedent à leurs maîtres, & ſouvent les ſurpaſſent par leur zele & leurs talens : la lumiere ſe répand de proche en proche, & éclaire ſucceſſivement toute l'Europe : les Eleves de Paris la portent dans les Tribunaux où ils vont rendre les oracles de la Juſtice ; dans les Univerſités, où ils vont préſider aux études ; dans les Egliſes, dont ils deviennent les premiers Paſteurs ou les Coopérateurs de ceux-ci ; à la Cour de

Rome, où ils ſont décorés de la pourpre ; ſur le Siege de S. Pierre, où la réputation de leur doctrine & de leurs vertus les éleve : c'eſt de cette tige féconde que ſont ſortis tant de grands hommes qui ont rendu à l'Etat des ſervices ſi importans, tant de Docteurs fameux qui ont éclairé leur ſiecle & laiſſé à la poſtérité des ouvrages immortels, qui ont rendu leurs noms précieux & chers à tous les Savans.

C'eſt encore aujourd'hui dans ce ſanctuaire où l'eſpérance de la Nation voit éclôre les premieres étincelles de ſa Raiſon, apprend à diſcerner ſa voix, & s'attache à ſes principes : c'eſt ſur-tout dans ces maiſons d'étude & de retraite conſacrées à la Religion, où la jeuneſſe deſtinée aux premiers emplois de l'Egliſe puiſe cette noble émulation, qui la ſoutient dans des travaux continuels, renonce à ſa liberté, & ſe ſoumet

au joug d'une diſcipline auſtere pour acquérir le précieux tréſor de la ſageſſe : les plus beaux jours de ſa vie ſont conſacrés au travail ; & ce temps orageux, qui fut autrefois l'écueil funeſte de ſes mœurs, & l'époque de ſon dégoût pour l'étude, eſt uniquement employé à s'avancer dans la ſcience & la piété.

L'inſtitution des Colleges dans toutes les Villes eſt une ſuite de l'établiſſement des Univerſités. Une même ardeur régnoit dans ces corps, chacun dans l'enceinte de leur ſphere ; ils ſe diſputoient à qui marcheroit d'un pas plus ferme & plus aſſuré dans la carriere des ſciences, & à qui rendroit plus de ſervices à la jeuneſſe dont ils étoient chargés de former le cœur & d'éclairer la Raiſon.

73. Reproches faits aux Univerſités

Malgré la notoriété de ces faits, quelques Littérateurs de nos jours ſeront bien éloignés d'applaudir à

l'éloge que nous faiſons ici de l'enſeignement des Univerſités : les ſervices qu'elles ont rendus à la Religion ſont un titre ſuffiſant pour mériter leur haine & leur mépris : d'ailleurs elles ſont obſtacle au deſſein qu'ils avoient de répandre le poiſon de leur incrédulité, à la faveur des inſtitutions particulieres qu'ils vouloient ſubſtituer à l'inſtruction des Colleges. par les nouveaux Philoſophes.

Ils reprochent à l'ancienne Univerſité la groſſiéreté des mœurs de ſes premiers Eleves, le langage barbare de ſes premiers Maîtres, les queſtions puériles & frivoles dont leurs traités de Philoſophie & de Théologie ſont remplis ; les diviſions éclatantes des ſectes qui ſe ſont formées dans ſon ſein, enfin la ſéchereſſe & la ſtérilité de ſa méthode. La nouvelle Univerſité n'eſt pas plus épargnée : ils veulent lui enlever l'honneur des nouvelles dé-

couvertes, & ils ſe plaignent de l'état de médiocrité & de foibleſſe où ſe trouve encore la Philoſophie qu'elle enſeigne. Les Univerſités n'ont pas beſoin que nous prenions en main leur défenſe ; mais nous devons venger la Raiſon ; & c'eſt elle qu'on outrage en calomniant des établiſſemens qui l'ont ſi bien ſervie.

74. On y répond.

« L'INSTRUCTION des Colleges, dit » *Bacon*, (cet homme célebre dont » les nouveaux Philoſophes reſpectent ſi fort les ſentimens,) mérite » toute notre approbation : nous ne » penſons pas de même de celle » qu'on reçoit dans des maiſons particulieres, où ſous de ſimples Maîtres de penſion : dans les Colleges, » l'émulation eſt bien plus grande. » La préſence, le ſeul regard des » vénérables perſonnages qui y préſident, eſt un frein qui arrête la » jeuneſſe & qui lui inſpire la dé-

» cence : les jeunes plantes qu'on y » éleve ſans s'en appercevoir, ſe for- » ment ſur les exemples qu'ils ont » ſous les yeux. Les avantages que » la jeuneſſe en retire ſont ſans nom- » bre (1) ».

En vain les détracteurs de l'éducation qu'on y reçoit vont chercher, dans les premiers ſiecles de l'Univerſité de Paris, des prétextes pour la décrier : la groſſiéreté des premiers Eleves, le langage barbare des premiers Maîtres n'étoient-ils pas une ſuite néceſſaire de l'ignorance

(1) Omninò inſtitutionem collegiatam puritiæ & juventutis probamus : non in ædibus privatis, non ſub ludi Magiſtris tantùm..... adeſt adoleſcentulis in Collegiis æmulatio major erga æquales : adeſt quoque ipſe vultus & aſpectus virorum gravium, quod facit ad verecundiam, & teneros animos etiam à principio confirmat ad exemplar. Denique quidem ſunt, plurima educationis collegiatæ commoda, &c. *Baconus de Augm. lib. 6, cap. 4.*

& de la groſſiéreté de la Nation entiere ? Ils ſervent à nous faire connoître la diſtance immenſe que l'Univerſité de Paris a eu à parcourir pour amener l'étude des langues, le goût de l'éloquence au degré où ils ſont parvenus. Dans l'aurore de l'Univerſité, la Langue Françoiſe n'étoit qu'un jargon ſauvage : on y tranſporte aujourd'hui toutes les beautés, les richeſſes de la Langue Latine & de la Langue Grecque : les meilleurs Auteurs ſont propoſés pour modeles & fidelement copiés par des enfans, dans un âge où autrefois ils auroient encore ignoré les premiers élémens des lettres : l'appareil des exercices publics, des récompenſes éclarantes, des diſtinctions flateuſes, n'excite-t-il pas aujourd'hui dans tous les Colleges un excès d'ardeur & d'émulation ? Chaque année ne nous montre-t-elle pas un nombre de ſujets éminens, qui deviennent les

reſſources de l'Univerſité, l'ornement du Barreau & l'honneur des Chaires Chrétiennes ?

« Les progrès de cette jeuneſſe » qu'on y cultive ne ſont pas tou- » jours également ſenſibles ; mais » les ſoins qu'on prend d'eux dans » cet âge tendre, leur profitent plus » que tout le temps qu'ils emploie- » roient, que tous les efforts qu'ils » pourroient faire dans un âge plus » avancé (1) ».

Les queſtions frivoles & puériles, ſi l'on veut, qui ont été agitées dans les claſſes de l'Univerſité, n'ont jamais empêché d'y traiter à fond les queſtions importantes & fondamen-

(1) Cultura & inſtitutio annorum puerilium aut teneriorum eas habet vires latentes, & minimè in cujuſvis obſervatione incurrentes, quas neque temporis diuturnitas, neque laborum aſſiduitas & contentio poſteà ætate maturiore poſſint ullo modo æquiparare. *Baconus de Augm. ibid.*

tales de la Philoſophie & de la Théologie que l'on étudioit ailleurs : toutes frivoles & inutiles qu'elles paroiſſent, elles ſuffiſoient pour exercer l'eſprit & fixer l'attention des commençans : ils étoient bien dédommagés du peu d'importance des objets, par la maniere claire & préciſe dont ils leur étoient préſentés : falloit-il donc les introduire d'abord dans les myſteres & les profondeurs de la Nature ?

Les diſputes interminables entre les ſectes qui ſe ſont formées dans le ſein des Univerſités, n'étoient point une ſuite de leur inſtitution, mais un inconvénient qui réſulte des bornes & de l'incertitude de l'eſprit humain : on a vu bien plus de chaleur & d'acharnement entre les ſectes des anciens Philoſophes, avec cette différence que celles-ci étoient diviſées ſur les queſtions les plus importantes de la Religion & de la Morale, & que celles-là n'ont jamais été parta-

gées que ſur des queſtions ſubtiles, qui n'intéreſſoient ni l'Etat, ni la religion, ni les mœurs. Il en eſt réſulté un bien : la chaleur des ſectes a redoublé le zele, & l'ardeur pour l'étude ; & ſouvent c'eſt de ce tas d'inepties & de puérilités échappées dans les diſputes qu'eſt ſortie la lumiere.

La méthode ſuivie juſqu'à préſent dans les Ecoles eſt ſans doute ſuſceptible de quelque perfection ; mais, après tout, n'eſt-elle pas fondée dans la nature des objets dont elle montre ſucceſſivement les propriétés, les qualités, les eſpeces ? Sa clarté, ſa briéveté ſuppléent abondamment à la ſéchereſſe qu'on lui reproche : n'a-t-elle pas été ſuivie, approuvée juſqu'ici par les Maîtres les plus habiles ? & les ſuccès qu'elle a eus, les ſujets qu'elle a formés, ne ſont-ils pas une apologie ſuffiſante de ſon utilité ?

La nouvelle Univerſité a eu, dans les progrès des ſciences, toute la part qu'elle y devoit avoir : devoit-on attendre de ſes maîtres qu'ils négligeaſſent l'inſtruction de la jeuneſſe, pour faire des excurſions dans le pays des découvertes ? C'étoit aux éleves qu'ils ont formés, à qui ils ont ouvert la porte des ſciences, à profiter de leurs talens & de leur liberté pour tenter les aventures : ils l'ont fait ; pluſieurs d'entre eux ont réuſſi. L'honneur des nouvelles découvertes appartient-il à d'autres Savans qu'à ceux qui ont été formés dans les Colleges & les Univerſités ? La gloire des éleves ne doit-elle pas rejaillir ſur ceux qui leur ont mis à la main ce fil qui a ſi heureuſement conduit leurs pas ? Le célebre *Bacon*, en dédiant ſes ouvrages à l'Univerſité de Cambridge, déclaroit hautement, « qu'il lui étoit redevable de

» tous ſes ſuccès, & qu'il ne lui » offroit que ce qu'il avoit reçu » d'elle (1) ».

Pourquoi ſes Panégyriſtes penſent-ils ſi différemment de ce Philoſophe qu'ils comblent d'éloges ? D'ailleurs les Univerſités ſe ſont toujours approprié les travaux de leurs diſciples ; & la Philoſophie de l'Ecole a ſuivi exactement le ton, les nuances & les divers degrés d'accroiſſement des ſciences qui, depuis deux ſiecles, ont été cultivées avec quelques ſuccès. Si les Univerſités n'ont pas pu nous donner encore un cours de Philoſophie complet, qui ait mérité les ſuffrages du public & les

(1) Almæ Matri inclytæ Academiæ Cantadbrigienſi..... Hoc nomine & me & mea vobis debere profiteor, quominùs mirum ſit, ſi vos veſtris remunerem ; ut motu naturali redeant à quo traxerunt originem. *Baconus de Sapientia Veterum libro, ad inclytam Academ. Cantadbrigienſem.*

éloges des Savans; c'eſt qu'elles n'ont fait preſque aucun progrès dans la Métaphyſique de l'ame; mais les Savans de tous les ordres n'ont pas été plus heureux que les Maîtres des Univerſités ; d'épaiſſes ténebres dérobent encore à nos regards ces vérités fondamentales que nous aurions dû y puiſer : *Bacon* a remarqué ce vuide immenſe que laiſſe dans l'ordre des ſciences tant de premieres vérités qui n'ont point été recueillies & placées à leur rang : au jugement de ce Savant, c'étoit-là le grand obſtacle qui arrêtoit les progrès des connoiſſances humaines : il formoit des vœux ardens pour voir enfin éclôre cet ouvrage ſi néceſſaire, qui devoit raſſembler les principes communs à toutes les ſciences ; mais ces vœux ont été impuiſſans & ſes exhortations ſans effet. *Deſcartes*, *Newton*, *Leibnitz*, &c. ont eu dans la Phyſique, l'Aſtronomie, les Mathématiques

tiques des ſuccès éclatans ; dans la Métaphyſique des êtres, ils n'ont réuſſi que médiocrement. Les difficultés les ont rebutés, & elles paroiſſent avoir inſpiré pour cette premiere ſcience un dégoût preſque général.

Quelques Auteurs, depuis un ſiecle, ont voulu eſſayer leurs forces en ce genre ; pluſieurs d'entre eux ſe ſont approchés de quelques pas vers la route qui nous conduit à la perfection de la ſcience : mais leurs travaux n'ont abouti qu'à lever un coin du voile qui nous cachoit quelques vérités, & à le laiſſer retomber ſur un plus grand nombre d'autres vérités auſſi importantes ; nous n'en exceptons pas les divers ouvrages ſur la recherche de la vérité, ſur la certitude des connoiſſances humaines, &c. ni les nombreux eſſais ſur l'ame, ſur l'entendement humain que nous

ont donné tant de Métaphyſiciens Anglois, Allemands & François, &c.

L'établiſſement des Académies des Sciences & des Sociétés Littéraires, leurs travaux, leurs correſpondances ont répandu un nouveau jour dans l'Europe : ces Compagnies ſavantes ont perfectionné les connoiſſances que nous avions reçues des anciens, & créé de nouvelles ſciences, de nouveaux arts : mais les ſpéculations abſtraites de la Métaphyſique n'ont pas été jugées dignes de fixer leurs regards ; & cette ſcience, que *Bacon* ne craint point d'appeler la mere de toutes les autres, ne voit point dans ces ſanctuaires des autels élevés à ſa gloire. Nous ne pourrions en excepter que l'Académie Royale de Pruſſe : encore ſa claſſe de Philoſophie ſpéculative n'a donné au Public que des ouvrages ſur des ſujets détachés, qui ne ſont que de foibles

rameaux de la Métaphyſique de l'ame, & qu'on pourroit dire ne lui pas appartenir.

Puiſque les Académies les plus floriſſantes n'ont pas eu dans les principes de la Philoſophie, des ſuccès plus heureux que les Univerſités, pourquoi donc élever celles-là juſqu'aux nues pendant qu'on parle avec tant de mépris de celle-ci?

Il faut chercher ailleurs la ſource de cette haine implacable que des Littérateurs de nos jours ont vouée aux Univerſités Catholiques; c'eſt la Religion qui préſide à l'enſeignement dans leurs Colleges: ils lui appartiennent par leur premiere inſtitution, par l'autorité qu'elle leur a confiée, par la ſoumiſſion qu'elles lui ont jurée, par les ſervices importans qu'elles lui rendent. C'en eſt aſſez pour être expoſés à la cenſure des nouveaux Philoſophes. Ils n'ignorent pas que les Maîtres & les Eleves

ne ceſſeront de combattre pour la Foi Catholique ; qu'il faut l'avoir abjurée, pour préter une oreille favorable à leurs paradoxes ; que leur doctrine impie ne pourra jamais prévaloir, tandis que la Religion ſera reſpectée ; ils ne pardonneront jamais la réſiſtance qu'ils éprouvent de la part de ces Corps célebres : s'ils étoient moint éclairés, moins utiles, ils ne ſeroient pas ſi odieux, ni ſi décriés.

75. Protection due aux Univerſités & aux Colleges.

LES Univerſités ont rappelé parmi nous l'eſtime de ces ſciences & l'ardeur pour l'étude, que l'ancienne Philoſophie avoit allumées dans la Grece ; avec cette différence que, dans tout ce qui peut perfectionner la nature de l'homme, contribuer à ſon bonheur, l'éclairer ſur ſes premiers devoirs, celles qui ſont reſtées ſoumiſes à l'enſeignement de l'Egliſe Catholique, ont une marche ſuivie,

des principes conſtans, qui n'ont jamais ſouffert ni variation, ni altération : elles repréſentent parmi nous les Ecoles Epiſcopales qui leur ont donné naiſſance : elles ſont chargées d'acquitter les premiers Paſteurs des ſoins qu'ils doivent prendre pour l'inſtruction de leur Clergé ; & le Prince & la patrie des ſecours qu'ils doivent aux jeunes citoyens, pour faciliter leur avancement dans les ſciences. C'eſt dans ces aſyles tranquilles que l'Egliſe & l'Etat voient croître leurs eſpérances, & c'eſt dans ces centres de lumieres que ſe forment ces nouveaux aſtres qui doivent remplacer ceux qui s'éteignent.

Tandis que ces anciens établiſſemens ſeront fideles à remplir leurs engagemens, ils ſeront toujours reſpectés, protégés comme les ſources de l'inſtruction publique ; leurs facultés de Théologie ſeront toujours regardées comme cette tour de David d'où

pendent mille boucliers pour la défenſe de la Foi : comme ces arſenaux où les forts d'Iſraël vont dépoſer leurs armes pour les reprendre au moment qu'il faudra combattre. En préparant de dignes Miniſtres pour les autels, des Juges éclairés pour l'adminiſtration de la Juſtice, des hommes d'Etat pour partager les ſoins du Gouvernement, ils jetent les premiers fondemens de la gloire, de la Religion & de la proſpérité des Empires.

Plût au Ciel que, dans tout ce qui intéreſſe les mœurs & la Religion, après la voix des Paſteurs, on n'eût jamais entendu d'autres leçons que celles de ces corps accrédités ; & que même, dans l'étude des Sciences profanes, on n'eût jamais écouté d'autres Docteurs, ni reconnu d'autres Maîtres : la Religion n'auroit pas fait d'auſſi grandes pertes, & la Raiſon n'auroit pas ſouffert tant d'outrages :

nous ne verrions pas au milieu de nous une foule de Littérateurs Anti-chrétiens répandre des doutes ſur nos connoiſſances, fronder toutes les vérités, & s'efforcer d'éteindre en nous les lumieres de la Raiſon pour nous faire abjurer celle de la Religion. C'eſt la derniere époque que nous avons à parcourir.

QUATRIEME PARTIE.

QUATRIEME ÉPOQUE.

La Raiſon flottante au milieu des doutes de l'incrédulité, depuis la promulgation de la nouvelle Philoſophie.

PENDANT ces premieres époques que nous venons de parcourir, on apperçut de temps en temps des Adverſaires de la Raiſon qui ſe plaiſoient à la contredire, des ennemis de la Religion qui s'acharnoient à la combattre : mais il étoit réſervé à ces derniers jours de voir une troupe de

conjurés ſe liguer pour déclarer à la Raiſon & à la Religion une guerre ouverte ; prendre le nom de Philoſophe, ſans l'être, pour en impoſer, par ce titre, à tout l'Univers, & lui faire adopter ſes impiétés & ſes erreurs. Le récit de cette funeſte conſpiration eſt la partie la plus affligeante de l'Hiſtoire de la Raiſon. Un temps viendra où l'on pourra tout dire ; mais ces faits ſont encore trop récens : nous n'oſerions pas nommer les maſques, ni décrire tous leurs excès. Si nous parlons de la fin qu'ils ſe ſont propoſée, des occaſions qui les ont enhardis, des liens qui les ont raſſemblés, des prétentions qu'ils ont formées, des maux qu'ils ont cauſés & qu'ils ſe propoſent de cauſer encore ; ce ſera d'après leurs propres Auteurs, ou ſur la révélation de ceux qui ont aſſiſté à leurs aſſemblées, & d'après le jugement que les Magiſtrats en ont

porté : tous ces traits réunis ſuffiront pour nous faire connoître l'extravagance & le danger de la nouvelle Philoſophie.

76. Premieres vues des nouveaux Philoſophes.

L'ANCIENNE avoit pris naiſſance au milieu des ténebres du Paganiſme : ſes premieres vues étoient droites ; elles ne tendoient qu'à perfectionner la nature de l'homme : le deſir de connoître la vérité, de s'avancer dans les ſciences, inſpira aux premiers Philoſophes ce noble courage, qui les ſoutint dans les ſacrifices qu'ils firent, & dans les travaux inſéparables d'une pareille entrepriſe.

Il n'en eſt pas ainſi de la Philoſophie nouvelle : elle eſt née dans le ſein du Chriſtianiſme, dans un ſiecle qu'on appele le ſiecle des lumieres. Ses premieres intentions ont été de dégrader l'homme, & de lui rendre impoſſible la connoiſſance de la

vérité : l'amour de la liberté & de la plus parfaite indépendance, ont fait naître dans le cœur de ces nouveaux maîtres le mépris de toute autorité, & la haine de toute Religion. Ces motifs réunis les ont déterminés à former l'audacieux projet d'ébranler toutes les connoiſſances de l'homme, d'éteindre dans ſon cœur tout reſpect pour les loix, & de décrier tout-à-la-fois, & les ſentimens de la Nature, & les lumieres de la Religion.

77. Révolution qui a préparé les voies à la nouvelle Philoſophie.

La Religion commençoit à goûter les douceurs de la paix, lorſque l'impiété conçut le deſſein d'en renverſer tous les fondemens. Nous nous rappelons avec plaiſir ces beaux jours, où l'Egliſe de France, hautement protégée par ſes Souverains, jouiſſoit du plus grand calme. L'Héréſie, proſcrite dans tous les Etats Catholiques, avoit été expulſée de ce royaume :

les premiers Paſteurs n'étoient plus occupés qu'à éteindre les reſtes de la ſédition, & à arracher des cœurs des Fideles juſqu'aux plus foibles racines de l'erreur. Qu'ils ont été bientôt paſſés, ces jours heureux! De nouvelles vapeurs s'élevent ſur l'horizon; le ciel ſe couvre de nuages; les ténebres..... Jetons un voile ſur des événemens auſſi affligeans. Il ſeroit dangereux d'en rechercher les cauſes & d'en raconter les ſuites.....

L'incrédule profite de ces troubles pour introduire dans le royaume les ouvrages de l'impiété. Il inſulte à la Religion opprimée. Si ces diviſions avoient continué, la France étoit menacée de retomber dans l'ancien chaos, d'où la Religion Chrétienne l'avoit tirée.

78. Premiere cauſe de la nouvelle Philoſophie. L'Héréſie.

« ON ne peut pas, ſans crime, » diſoit *Ciceron*, s'écarter d'un ſeul » dogme: lorſqu'on l'abandonne, on

» trahit la vérité ; on ſe rend ſuſ-
» pecte à ſoi-même la regle du vrai,
» & les principes de la juſtice &
» de l'équité n'ont plus d'autorité ſur
» notre eſprit ». Il eſt poſſible alors de donner dans toutes ſortes d'égaremens. C'eſt de ce premier écart que l'on voit naître tous les malheurs des citoyens, les troubles de la patrie, le bouleverſement des Etats & des Républiques (1).

L'Hérétique nous a fait éprouver la vérité de ce principe. On n'oubliera jamais les troubles qu'il a cauſés dans tous les Etats où il a voulu pénétrer. Après avoir méconnu l'autorité de l'Égliſe, il s'eſt vu obligé de s'établir lui-même juge en dernier reſſort de la doctrine ; mais il n'a pas

(1) Nullum dogma ſine ſcelere prodi poterit : cùm enim decretum proditur, lex veri rectique proditur ; quo è vitio & amicitiarum proditiones & rerum publicarum naſci ſolent. *Acad. Quæſt. lib. 2.*

trouvé, dans ſa raiſon, des forces ſuffiſantes pour mettre un ordre conſtant dans ſes connoiſſances, & fixer ſon choix : alors il s'eſt livré d'abord à l'incrédulité ſur les faits & ſur les traditions ; enſuite à l'incrédulité ſur les dogmes ; enfin à l'incrédulité ſur les premieres vérités de la Loi naturelle : il a douté de la Providence de Dieu ; de-là le Déiſme ; de l'exiſtence d'un Être ſuprême ; de-là l'Athéiſme : après avoir méconnu ſon Auteur, il s'eſt méconnu lui-même ; il a nié la ſpiritualité de ſon ame ; de-là le Matérialiſme le plus groſſier. Mais, dans un ſyſtême auſſi défectueux, les objections ſont devenues inſolubles, les doutes fréquens : il s'eſt livré au Pyrrhoniſme le plus abſolu.

Dans ce chaos d'idées qui ne ceſſent de ſe combattre, il n'a pu s'affermir long-temps dans aucun des partis qu'il avoit pris : alors il a été tantôt

ſimplement incrédule, tantôt ſimplement Déiſte ; aujourd'hui Athée, demain Pyrrhonien ou Sceptique ; & il a continué de jouer ſucceſſivement tous ces perſonnages, à meſure que ſon embarras ou ſon beſoin l'ont forcé d'y recourir.

Voilà les divers degrés par leſquels les Herbert de Schetzboury, les Hobbes, les Toland, les Blount, les Collins, les Bolingbroke, & les autres impies de la Grande-Bretagne ſont tombés dans ces monſtrueuſes erreurs qu'ils ont oſé publier, pour frayer le chemin aux nouveaux Philoſophes. La Hollande a préparé pour nous les poiſons qu'ils avoient inventés : des marais infectés de ces provinces, le vent de la nouveauté les a répandus parmi nous : ils ont trouvé en France des échos, des copiſtes, des ſectateurs, qui ont fondé une nouvelle colonie d'incrédules.

79. Seconde cauſe des progrès de la nouvelle Philoſophie. La tolérance qu'elle réclame.

Mais leurs paradoxes n'auroient pas fait parmi nous des progrès auſſi rapides, s'ils ne s'étoient pas trouvés dans des circonſtances auſſi favorables à leurs projets. Ils doivent encore cette faveur à l'héréſie. En ſecouant le joug de la Foi, dans les Royaumes où elle domine, elle s'étoit aſſurée la tolérance la plus étendue : elle ne voyoit plus aucune autorité qui pût réprimer ſes excès. Elle étoit la maîtreſſe de rejeter également, & les dogmes révélés, & les principes de la Raiſon; de combattre contre Dieu, contre Jeſus-Chriſt, avec la même liberté, la même impunité, qu'elle attaquoit ſon Egliſe : auſſi, d'abord les impies les plus décidés dans les Etats Proteſtans, ont réclamé ce funeſte privilege : à leur exemple, nos incrédules ont voulu jouir des mêmes avantages, même dans les Etats Catholiques, & ont prétendu avoir un même droit à la tolérance : ils le

fondent, ce droit, ſur l'eſprit de charité & de douceur qui caractériſe la Religion Chrétienne, & ſur la liberté que Dieu a laiſſée à l'homme de former lui-même ſes jugemens.

Il eſt vrai que l'Egliſe ne peut employer que les voies de douceur & de perſuaſion, pour ſe ſoumettre les eſprits; qu'elle ne peut prononcer que des peines ſpirituelles contre ceux de ſes enfans qui porteroient aux plus grands excès les attentats contre elle; & qu'elle n'a jamais entrepris de forcer & de violenter l'eſprit de l'homme rebelle : elle l'attend avec patience; elle l'invite à la réſipiſcence, toujours prête à le recevoir dans ſon ſein, lorſqu'il rentrera dans l'obéiſſance.

A ſon exemple, les Princes Catholiques n'ont jamais employé la force & la violence pour procurer des enfans à l'Egliſe Catholique. Ils n'ont jamais entendu défendre ou punir

la ſimple erreur ; mais ils ont cru néceſſaire pour le bien de leurs ſujets & la tranquillité de leurs Etats, d'impoſer ſilence au faux zele des Prédicans, & d'interdire la profeſſion publique de l'héréſie. L'impiété ſeroit-elle donc moins à craindre ? Un Monarque, s'il eſt religieux, peut-il entendre tranquillement à ſes côtés l'impie prononcer ſes blaſphêmes ? S'il eſt vertueux, doit-il permettre qu'on ſeme dans le cœur de ſes ſujets les principes de la plus affreuſe corruption ? S'il s'intéreſſe au bonheur de ſes ſujets, doit-il ſouffrir qu'on allume parmi eux le flambeau de la diſcorde ? Si l'héréſie a cauſé tant de maux à ce Royaume : que n'avons-nous pas à craindre de la part de l'impiété ? Dépoſitaires d'une autorité qui nous eſt ſi chere, ſoulagez notre douleur : la partie la plus vertueuſe de la Nation vit dans le deuil & les alarmes.

Ce qui ſe paſſe dans les Royaumes voiſins, ajoute à nos inquiétudes : l'indifférence pour le maintien de la Foi Catholique ſeroit une preuve ſenſible des pertes que la Religion auroit faites & du peu d'empire qu'elle conſerve ſur les eſprits.

80. Liens & fondemens de la nouvelle Société.

L'IMPIÉTÉ avoit forgé ſes premieres armes dans les Etats Proteſtans voiſins : elle en fit les premiers eſſais en France : la Capitale de ce Royaume a été choiſie pour le ſiege principal de la confédération : c'eſt-là que l'irréligion a raſſemblé les troupes qu'elle devoit mettre en campagne, & qu'elle a arrêté ſon plan de deſtruction. On connoît encore les maiſons où ſe tenoient ces aſſemblées préparatoires, & les perſonnes qui préſidoient à ces bureaux. Ce n'eſt pas qu'une multitude de Littérateurs, ſans principes, ait pu dreſſer un ſymbole, & convenir d'un même

ſyſtême d'irréligion : auſſi contraires les uns aux autres dans leurs opinions, qu'ils le ſont au reſte du genre humain, ce n'eſt ni l'unité de la doctrine, ni la conformité des mœurs, ni l'analogie des talens, ni le goût pour les mêmes ſciences, qui ont formé leurs liaiſons : pluſieurs d'entre eux n'avoient aucun titre pour prétendre à la qualité d'hommes d'eſprit & de Savans. Mais, à tous ces liens qui forment ordinairement les autres ſociétés, ils en ont ſubſtitué d'autres. Dans ces premiers commencemens, la haine de Dieu, le mépris de la Religion, l'acharnement contre ſes Miniſtres, ont mis les mêmes armes à la main des conjurés : par tous ces traits odieux, on appartenoit à la cabale, & l'on en étoit protégé ; il ne falloit que de l'irréligion, de la témérité, de l'audace, pour être initié dans ſes myſteres, & reçu au nombre de ſes adeptes.

81. Epoque de la promulgation de la nouvelle Philoſophie.

Depuis long-temps nous entendions, dans le lointain, des voix ſourdes, qui nous faiſoient craindre un éclat : nous ſentions des ſecouſſes violentes, qui annonçoient une commotion générale dans les eſprits ; mais les auteurs étoient encore derriere le rideau. Depuis plus de trente ans, le voile eſt levé ; nous ſavons d'où partent les coups : les promoteurs de cette révolution ſe ſont montrés à découvert, & ſe ſont fait une gloire de paroître à la tête de cette audacieuſe entrepriſe c'eſt d'après leurs propres productions que nous allons raconter quelques traits de leur hiſtoire.

Un Ecrivain anonyme, aſſez licencieux pour être mis au nombre des confédérés, a fixé l'époque de l'apparition de la nouvelle Philoſophie : il a nommé par leurs noms les chefs de la confédération ; il a marqué leur

rang & découvert leurs intrigues, ſans les improuver.

« Nous entendons, *dit-il*, par la » Philoſophie, la hardieſſe de ſe » mettre au-deſſus de tous les pré- » jugés dans les matieres de doctrine, » pour ne ſuivre que la Raiſon, » comme, dans l'exercice des ver- » tus, d'avoir toujours pour baſe » l'humanité. Le projet de l'Ency- » clopédie, ce Dictionnaire, vaſte » répertoire de toutes les connoiſ- » ſances humaines : ce monument » élevé aux Sciences & aux Arts, » imaginé par deux Etrangers, ré- » digé par * * *, alloit ſe réaliſer : » il en paroiſſoit déja deux volumes, » qui cauſoient le plus grand ſcan- » dale ; mais c'étoit le moindre mal ; » il étoit bien aiſé de prévoir que » la compoſition de cet Ouvrage » exigeant néceſſairement une mul- » titude de coopérateurs, étoit un

» point de ralliement pour les Phi-
» loſophes, qui commençoient déja
» à faire ſecte & à ſe réunir en
» corps. M. ***, quoiqu'éloigné de
» France, en devoit être le Chef,
» à juſte titre : c'eſt lui qui avoit
» porté les premiers coups, ſinon
» les plus vigoureux, du moins les
» plus brillans : outre les ſervices
» qu'il pouvoit rendre, ſa grande
» réputation, ſon âge, l'univerſalité
» de ſes talens, ſon accès auprès
» des Souverains, la prépondérance
» qu'il avoit acquiſe ; tout lui fit
» déférer ce titre ; les deux Editeurs,
» malgré leur amour-propre, ne ſe
» reconnurent que pour ſes Lieute-
» nans.

» Le point eſſentiel étoit rempli :
» ils avoient un centre d'unité, une
» hiérarchie convenue entre eux,
» un ſyſtême établi, & ſuivi d'une
» cohérence déſormais indeſtructible.
» ils ſe diſpoſoient, chacun dans la

» partie de la Société où il étoit
» placé, à propager, ſans relâche,
» & ſous toutes les formes, leur
» doctrine perverſe, abominable,
» au gré de leurs ennemis, & ſui-
» vant eux, ſalutaire, bienfaiſante:
» ils oſerent ſe gliſſer juſques dans
» les Claſſes de Théologie; & là,
» combattans par ſes propres diſci-
» ples, en ſaper les fondemens ».

82. Définition de la prétendue Philoſophie.

N'OUBLIONS jamais la définition qu'on nous donne de la Philoſophie nouvelle : qu'elle eſt différente de l'ancienne! Ce n'eſt plus l'étude de la vérité, l'amour de la ſageſſe; la ſcience des mœurs, la connoiſſance de ſoi-même, & des phénomenes de la Nature; *c'eſt la hardieſſe de fouler aux pieds tous les dogmes reçus, de réduire toutes les vertus à une ſeule;* & ce, ſous le ſpécieux prétexte *de ne ſuivre que la Raiſon.* Mais la droite Raiſon condamne-t-elle tous les dogmes

dogmes reçus ? Ceux qui nous ont précédés n'avoient-ils pas leur raiſon ? & la Raiſon permet-elle de penſer qu'elle a été donnée aux nouveaux Philoſophes, excluſivement à tout autre ? Ont-ils trouvé la méthode de ſe ſervir de ſes lumieres ? Les met-elle toujours à l'abri de l'erreur ? Tous les jugemens qu'ils portent ſur les dogmes reconnus par tous les hommes, ſont-ils une ſuite de cette pleine aſſurance qu'elle eſt capable de nous donner ? Oſeroient-ils ſe flater juſqu'à ce point ? Au contraire, ces nouveaux Philoſophes ne ceſſent de répéter *que la Raiſon eſt un flambeau qui n'éclaire plus perſonne ; un guide qui ne ceſſe de nous égarer, & qui ne ſert qu'à augmenter la maſſe de nos erreurs* : ſur un appui auſſi fragile, peut-on s'autoriſer à rejeter toutes les connoiſſances les plus généralement accréditées ? pourquoi l'humanité ſeroit-elle donc la ſeule baſe de

toutes les vertus! N'avons-nous pas des devoirs à remplir à l'égard de Dieu, à l'égard de nous-mêmes? L'habitude, la facilité d'y être fideles, ſont-elles des vertus? Ici donc la Raiſon ne peut être qu'un prétexte. Dans la vérité, la nouvelle Philoſophie eſt la hardieſſe de fronder toutes les vérités, ſans avoir plus d'égard à la Raiſon qu'à la Religion; & la conduite des nouveaux Philoſophes juſtifie la vérité de cette definition avec toute l'étendue que nous lui donnons.

83. D'où ſont ſortis, en France, les nouveaux Philoſophes

QUELS ſont les Coryphées de cette *nouvelle Hiérarchie* que l'on nous annonce? L'expreſſion eſt énergique: elle fait ſans doute alluſion *au Sacerdoce & à la Magiſtrature* que les Philoſophes prétendus s'arrogent: qu'il eſt humiliant pour la Religion de voir, parmi ces chefs de parti, quelques-uns de ſes Eleves, de ſes Mi-

niſtres ! Qu'il eſt affligeant pour la France d'y reconnoître un nombre de ces citoyens illuſtres, dont elle avoit récompenſé les talens ! Au moment où ils faiſoient paroître plus de zele pour le progrès des ſciences profanes, ils montroient le plus grand *mépris* pour la ſcience des mœurs & pour la doctrine ſacrée de la Religion : le triomphe des unes ſervoit à décréditer les autres : c'eſt un problême à réſoudre que nous offre ici l'Hiſtoire de la Raiſon.

84. Services rendus aux Sciences profanes par les nouveaux Philoſophes

PLUSIEURS de ces Savans ont porté la Métaphyſique des grandeurs, la Phyſique expérimentale, l'Hiſtoire naturelle, la Chimie, l'Anatomie, l'Aſtronomie, la Méchanique, &c. à un degré de perfection, qu'elles n'avoient point encore atteint. Les arts utiles & agréables, l'Eloquence, la Poéſie, la Muſique, ont fait des

progrès ſurprenans. Aujourd'hui des regles ſûres & faciles conduiſent l'eſprit & la main de ces Artiſtes occupés à faire à nos ſens une agréable illuſion, ou à répandre des graces ſur les plus riches productions de l'eſprit : dans tous ces genres, leurs travaux ont été ſuivis des plus glorieux ſuccès : ils reconnoiſſent eux-mêmes qu'ils en ſont redevables aux avis du Chancelier Bacon ; mais ils ont négligé de ſuivre la regle la plus importante qu'il nous a laiſſée : ils n'ont point examiné ces principes d'unité, qui lient inſéparablement toutes les vérités les unes aux autres, & qui de toutes les ſciences n'en doivent faire qu'une ſeule ; c'eſt de cette omiſſion que partent ces erreurs, ces abſurdités, ces blaſphêmes que nous avons à leur reprocher. Nous les voyons ; d'un côté, répandre des lumieres, jeter des fleurs ſur quelques objets de la nature qui

les amuſent ; & de l'autre, ils ſappent par les fondemens les ſciences les plus importantes au bonheur de l'homme.

Pourquoi ne s'être pas borné aux ſciences qu'ils avoient cultivées? Pourquoi ſortent-ils de leur ſphere ? Le titre de Poëte, d'Orateur, d'Hiſtoriens, de Mathématiciens, qu'ils ont mérité, leur donnoient-ils le droit d'envahir l'empire univerſel des Sciences, de juger de la Religion, & de mettre les armes à la main de ſes ennemis ?

C'eſt à leur ſuite qu'on a vu marcher cette troupe de furieux qui ſe diſputent entre eux la malheureuſe gloire d'étouffer les ſentimens que la nature a gravés dans tous les cœurs, d'enlever à l'homme le ſentiment qu'il a de ſa dignité, & les conſolations, les eſpérances qu'il trouve dans ſa Religion. Jamais la Raiſon n'eut des ennemis plus audacieux,

plus insensés, & leurs propres auteurs, nous présentent cette confédération sous les traits les plus odieux.

Un Eleve de la Religion, jadis son Ministre, mais devenu son cruel ennemi depuis qu'il a vécu avec nos Philosophes, célebre leur triomphe & exagere leurs services; l'amour-propre & l'orgueil ont fourni les couleurs; l'irréligion, l'impudence ont tenu le pinceau; & pour attirer à sa secte les hommages de tout l'univers, il la montre sous des côtés capables d'inspirer le plus grand mépris. Ecoutons cet oracle de la nouvelle Philosophie.

85. Maux qu'ils ont causés à la France, d'après l'aveu d'un Philosophe.

« Les Chrétiens, dit-il, après » avoir perdu les traces de la Rai- » son, n'avoient pu la retrouver que » sur les pas d'Aristote. Long-temps » même ils s'étoient égarés à la suite » de ce Philosophe, parce qu'ils mar-

» choient à tâtons dans les ténebres
» de la Théologie. . . . . Mais enfin
» Deſcartes avoit donné le fil, New-
» ton les ailes pour ſortir de ce laby-
» rinthe : le doute avoit diſſipé les
» préjugés : l'analyſe avoit trouvé
» la vérité . . . . . Il reſtoit un grand
» ouvrage à faire pour la perpétuité
» des Sciences & de la Philoſophie ;
» il a paru ce Livre, qui contient
» toutes les erreurs & les vérités
» qui ſont ſorties de l'eſprit hu-
» main : ce dépôt des lumieres de
» toutes les Nations caractériſera,
» dans les ſiecles à venir, le ſiecle
» de la Philoſophie : après tant de
» bienfaits, elle devroit tenir lieu
» de la Divinité ſur la terre : c'eſt
» elle qui lie, éclaire, aide &
» ſoulage les humains : elle leur
» donne tout, ſans exiger aucun
» culte : elle leur demande, non pas
» le ſacrifice de leurs paſſions, mais
» un emploi juſte & modéré de

» leurs facultés : fille de la nature,
» diſpenſatrice de ſes dons, l'inter-
» prete de ſes droits, elle conſacre
» ſes travaux & ſes lumieres à
» l'uſage de l'homme : elle le rend
» meilleur pour qu'il ſoit plus heu-
» reux : elle hait le bruit & le nom
» des ſectes ; mais elle les tolere
» toutes..... Cependant la lumiere
» gagne un plus vaſte horizon : une
» eſpece d'empire s'eſt formé, celui
» de la Littérature qui commence
» à préparer la République Euro-
» péenne..... Si jamais, en effet,
» la Philoſophie peut s'inſinuer dans
» l'ame des Souverains, ou de leurs
» Miniſtres, les ſyſtêmes de politi-
» que s'agrandiront & ſeront ſim-
» plifiés ; on aura plus d'égard à
» l'humanité : le commerce des lu-
» mieres eſt devenu néceſſaire à l'in-
» duſtrie ; & la Littérature ſeule
» entretient cette communication...
» les Princes eux-mêmes n'ont re-

» connu leurs droits ſur les uſurpa-
» tions du Clergé qu'à la faveur des
» lumieres qui ont détrompé les
» peuples des abus de toute puiſ-
» ſance ſpirituelle . . . . . La plus
» grande folie de l'eſprit humain
» ſeroit d'avoir employé toutes ſes
» forces à augmenter le pouvoir des
» Monarques, & à rompre pluſieurs
» chaînes pour forger de leurs débris
» celles du deſpotiſme . . . . le même
» courage que la Religion inſpire,
» pour ſouſtraire la conſcience à la
» tyrannie exercée ſur les opinions.
» L'homme de bien, le citoyen,
» l'ami du peuple doit l'avoir pour
» garantir les Nations de la tyran-
» nie des puiſſances conjurées contre
» la liberté du genre humain . . . .
» Les loix ſont faites pour ſauver
» une Nation de ſa perte, & la li-
» berté des écrits pour ſauver les
» loix (1) ».

(1) Hiſtoire des Etabliſſemens des Euro-

Voilà le ton modeſte & honnête avec lequel la nouvelle Philoſophie s'annonce dans ce ſiecle : tous ceux qui l'ont précédé étoient dans l'ignorance : nous n'avons apperçu la lumiere que depuis qu'elle l'a fait luire ſur nous : elle eſt le ſeul fanal qui nous éclaire, la ſeule divinité que nous devons reconnoître : elle nous décharge de tout culte, elle tolere toutes les ſectes, ſur-tout l'Athéiſme & l'Idolatrie : elle rend un cours libre à nos paſſions. Elle ſecoue le joug de toute puiſſance ſpirituelle & temporelle : elle met un frein à la puiſſance des Monarques, pour les empêcher de tendre au deſpotiſme : toutes les lumieres, tous les ſecours de la Philoſophie, nous ne pouvons les attendre & les recevoir que des *Littérateurs* qui n'en

---

péens, &c. Premiere édition, vol. 7, article *Philoſophie*, p. 396 & ſuiv.

ont communément étudié ni les regles, ni les vrais principes.

Tel fut, en 1774, le début de ce nouveau Philoſophe ; l'impunité accrut ſon audace : en 1780, il ajoute encore à ſes impiétés, il vomit ſa bile contre tout ce qu'il y a de plus reſpectable, & ne garde plus aucun ménagement ; & dans les accès de ſes fureurs, en manifeſtant toute la noirceur de ſes deſſeins, il a la témérité de ſe nommer à la tête de ſon Ouvrage. 86. La Magiſtrature du Royaume en porte un même jugement que le Sacerdoce.

L'autorité ne pouvoit plus diſſimuler de pareils excès; l'Ouvrage & l'Auteur ſont dénoncés aux Magiſtrats. Cette époque, dans l'Hiſtoire de la Raiſon, eſt remarquable : on y voit la Magiſtrature s'accorder avec le Sacerdoce ; & animés d'un même zele, porter des nouveaux Philoſophes un même jugement. L'éloquent requiſitoire, qui fut prononcé dans cette occaſion,

mérite d'être lu dans ſon entier : nous allons rapprocher les traits les plus propres à faire ſentir l'excès de la folie de ces nouveaux Maîtres ; ils ſerviront à confirmer tous nos principes, & ſur-tout cette maxime de *Ciceron* que nous avons déja citée. Quand un Raiſonneur s'eſt une fois écarté d'un principe & a trahi la vérité, il eſt capable de tous les excès ; & ce premier écart met ſouvent en danger & la paix des ſociétés, & le bonheur d'un état.... *Cùm decretum proditur, lex veri rectique proditur ; quo è vitio & amicitiarum proditiones & rerum publicarum naſci ſolent.*

« L'Auteur, dit M. l'Avocat-Général, raſſemble toutes ſes forces » pour multiplier l'éloge de la Philoſophie ; & l'on voit ſans ſurpriſe qu'il entend par cette expreſſion, non pas cette ſcience ſublime, qui n'eſt autre choſe que

» la recherche de la vérité & l'amour
» de la ſageſſe ; mais cette Philoſo-
» phie audacieuſe, qui ne s'occupe
» qu'à détruire ; & qui ne ſait rien
» ſubſtituer à ce qu'elle a détruit ;
» qui ne connoît d'autres loix que
» ſes aſſertions ; d'autres lumieres
» que ſes préceptes ; d'autres guides
» que des incrédules ; d'autres ſecta-
» teurs que ſes eſclaves.

» Cette Philoſophie a un langage
» qui lui eſt propre : dans cette
» phraſe, *la Philoſophie ne hait que*
» *la tyrannie & l'impoſture, parce*
» *qu'elles foulent le peuple.* L'Auteur
» entend, par cette dénomination
» générale & obſcure, ce qu'il y a
» de plus précieux pour la tranquil-
» lité & le bonheur du monde en-
» tier : c'eſt la ſouveraineté des Puiſ-
» ſances de la terre, & la Religion
» Chrétienne qu'il veut déſigner. Les
» Rois ſont des tyrans, les Miniſtres
» de l'Egliſe ſont des impoſteurs :

» ces génies orgueilleux, continue-
» t-il, oſent avancer des paradoxes :
» les Lettres & les Arts décorent
» l'édifice de la Religion, & la Phi-
» loſophie la détruit : l'impoſture
» parle dans tous les temples, & la
» flaterie dans toutes les Cours : tout
» Ecrivain de génie eſt Magiſtrat né
» de ſa patrie : ſon tribunal, c'eſt
» la Nation entiere, le Public ſon
» Juge, non le Deſpote qui ne l'en-
» tend pas, ni le Miniſtre qui ne
» veut pas l'écouter : c'eſt aux ſages
» de la terre qu'il appartient de
» faire des loix, & tous les peu-
» ples doivent s'empreſſer de les
» adopter.

» La Philoſophie, faire des loix !
» s'écrie ici le Magiſtrat : voyons
» quelle eſt l'eſpece de légiſlation
» qu'elle oſera propoſer..... Nous
» nous contenterons de citer un ſeul
» exemple des loix dont elle paroît
» regretter l'abolition. C'eſt une loi

» antique de l'île de Ceylan, qui » aſſujétiſſoit le Souverain à l'obſer- » vation de la loi, & qui le con- » damnoit à mort s'il oſoit la violer ; » & l'Auteur ajoute que, ſi les peu- » ples connoiſſoient leurs prérога- » tives, cet ancien uſage ſubſiſte- » roit dans toutes les contrées de » la terre : la loi n'eſt rien, dit-il, » ſi ce n'eſt pas un glaive qui ſe pro- » mene indiſtinctement ſur toutes les » têtes, & qui abat ce qui s'éleve » au-deſſus du plan horizontal ſur » lequel il ſe meut.....

» A l'en croire, la Religion Chré- » tienne ne préſente qu'une Morale » barbare, qui met les plaiſirs qui » font ſupporter la vie au rang des » plus grands forfaits ; une morale » abjecte qui impoſe l'obligation de » ſe plaire dans l'humiliation ; une » morale extravagante qui menace » des mêmes ſupplices les foibleſſes » de l'amour & les actions les plus

» atroces ; une morale ſuperſtitieuſe
» qui enjoint d'égorger tout ce qui
» s'écarte des opinions dominantes ;
» une morale puérile, qui fonde les
» devoirs les plus eſſentiels ſur des
» contes également dégoûtans &
» ridicules ; enfin, une morale in-
» téreſſée qui n'admet de vertus que
» celles qui ſont utiles au Sacer-
» doce, ni de crimes que ce qui
» eſt contraire aux Miniſtres de la
» Religion.

» Les injures, dit encore l'Ora-
» teur, dont on cherche à accabler
» la Loi de l'Evangile, loin de lui
» nuire, lui prêtent au contraire un
» nouvel éclat ; l'impiété, l'audace,
» l'irréligion, le mépris des Souve-
» rains & l'eſprit d'indépendance
» ſont tellement empreints dans cet
» Ouvrage, que nous pouvons dire,
» avec ſécurité, que l'Auteur a abuſé
» des talens les plus diſtingués pour
» former un code barbare, qui n'a

» d'autre but que de renverſer tous
» les fondemens de l'ordre civil :
» cette affreuſe production eſt éga-
» lement contraire & au reſpect dû
» à la Divinité, & à la ſoumiſſion
» due aux Puiſſances ſouveraines qui
» ont ſuccédé à la Théocratie, que
» l'Auteur appelle *la plus cruelle &*
» *la plus immémorable de toutes les*
» *légiſlations*. »Vous partagerez ſans doute,
» ajoute-t-il, le zele qui nous
» anime ; & par un châtiment mé-
» morable, la Juſtice pourra peut-
» être ſe flater d'en impoſer à ces
» Ecrivains audacieux, qui ſe pro-
» mettent de devenir fameux à force
» d'impiété ». . . . . Les concluſions
du Magiſtrat ne pouvoient pas man-
quer d'être ſuivies. L'Ouvrage a été
condamné au feu " comme impie,
» blaſphématoire, ſéditieux, tendant
» à ſoulever les Peuples contre l'au-
» torité ſouveraine, & à renverſer

» les principes fondamentaux de » l'ordre civil. La Cour ordonne » que le nommé *Thomas Rainal* » ſera pris & appréhendé au corps, » & amené aux priſons de la Con- » ciergerie, &c. »

Cette condamnation ſolemnelle frappe également tous les Philoſophes : ils ont tous été l'objet du zele & de la cenſure du Magiſtrat, & il a porté de la Philoſophie & de l'eſprit philoſophique un même jugement.

« O Philoſophie ! s'écrie-t-il, voilà » tes conſeils, voilà tes préceptes ! » & tu prétends être adorée comme » une divinité bienfaiſante ! tu veux » rompre tous les liens qui atta- » chent les ſujets à leur Roi légi- » time, même ceux qui uniſſent en- » tr'eux les Souverains, & tu aſpires » à devenir l'idole de l'humanité ! » tu veux admettre indiſtinctement » toutes les Religions, leur laiſſer

» le ſoin de ſe combattre & de
» s'anéantir réciproquement! tu con-
» fonds les myſteres ſacrés d'une
» Religion toute céleſte, avec les
» ſacrifices abominables que la ſu-
» perſtition avoit introduits dans les
» temples des idoles ! tu veux ren-
» verſer le ſanctuaire, & de ta main
» orgueilleuſe tu t'éleves à toi-même
» des autels !

» L'eſprit philoſophique devient
» de plus en plus l'eſprit du jour : il
» ſe reproduit ſans ceſſe ſous de
» nouvelles formes & ſous des noms
» différens : le Scepticiſme altere &
» dénature les fondemens de la Mo-
» rale ; l'impiété ne craint plus d'ha-
» ſarder ſes blaſphêmes : elle diſtri-
» bue avec profuſion les œuvres per-
» nicieuſes qu'elle enfante dans l'obſ-
» curité ... Ils ne craignent plus de ſe
» montrer au grand jour ; ils ſe nom-
» ment dans l'eſpérance de l'impunité,
» & ſe promettent une célébrité fon-

» dée ſur la hardieſſe de leurs prin-
» cipes, la fierté de leurs préceptes
» & l'inſolence de leurs aſſertions ».

87. Autre portrait plus étendu de la nouvelle Philoſophie.

LONG-TEMPS avant ce jugement ſolemnel, un jeune Auteur nous avoit donné un portrait en grand de tous ces Philoſophes, & il avoit apprécié ces lumieres, ces talens, cette fineſſe de goût qui paroiſſent leur avoir inſpiré tant d'audace.

« A un ſiecle de Raiſon, de
» grandeur & de gloire, (c'eſt le
» ſiecle de Louis XIV,) ont ſuc-
» cédé, dit-il, des temps de frivo-
» lité & de foibleſſe, de vertiges &
» d'abſurdités : une Philoſophie ty-
» rannique & inconſéquente ſuffo-
» que & corrompt les germes des
» talens : le faux goût anéantit les
» vrais principes : une aveugle faci-
» lité à tout admirer, acheve d'en
» bannir l'émulation & de décou-
» rager le vrai mérite.

» Rien de plus ſingulier dans l'eſ-
» prit humain que ce ſon enthou-
» ſiaſme excité par la Philoſophie.
» Dès qu'elle commença à élever la
» voix, des eſprits ſimples & légers
» de la Capitale la communiquè-
» rent aux Provinces : l'empire de
» la mode rendit la maladie épidé-
» mique. Le ſiecle d'or devoit re-
» naître ſous cette nouvelle Aſtrée ;
» de nouveaux Prométhées ſem-
» bloient avoir dérobé au Ciel des
» feux plus purs pour animer &
» béatifier les humains : bienfai-
» ſance, humanité, tolérance, lu-
» mieres, vertus étoient les cris de
» leurs promeſſes ; ſuperſtition, abus,
» fanatiſme, ignorance, eſclavage
» étoient les anathêmes de leur zele ;
» cet horizon ſi pur n'a pas été ſans
» nuages : cette Philoſophie ſi bé-
» nigne s'eſt bientôt aigrie, à peu-
» près comme ces liqueurs facti-
» ces, qui ne conſervent pas long-

» temps leur goût emprunté : d'un
» langage doucereux & compâtiſ-
» ſant, elle a paſſé avec rapidité à
» l'emportement & à la déclama-
» tion : ſes lumieres ſont devenues
» des torches ardentes prêtes à por-
» ter par-tout l'incendie ; ſa divine
» tolérance s'eſt changée en furie
» inexorable, pour renverſer tout
» ce qu'on avoit reſpecté juſqu'ici.
» Les vérités les plus ſaintes, les
» principes les plus ſacrés, les de-
» voirs les plus indiſpenſables, le
» ciel, la terre, le trône, l'autel,
» tout auroit éprouvé ſes ravages,
» ſi les hommes euſſent été auſſi
» prompts à pratiquer ſes maximes,
» qu'elle étoit ardente à les débi-
» ter : tout-à-coup ſe ſont exhalés
» de la boîte de cette nouvelle Pan-
» dore, les erreurs, les menſonges,
» les injures, les calomnies, les
» abſurdités, des torrens de fiel &
» d'impiétés : nier l'immortalité de

» l'ame, ôter tout frein aux paſ-
» ſions, confondre les notions du
» bien & du mal, réduire tout
» à l'amour de ſoi-même, extermi-
» ner toutes les vertus, rompre tous
» les liens, attaquer les loix, ren-
» verſer les principes, ne faire, en
» un mot, de la vie humaine qu'un
» tiſſu de motifs arbitraires, d'in-
» térêts perſonnels, d'appétits ſen-
» ſuels & déréglés, & d'actions ani-
» males, la terminer par un anéan-
» tiſſement entier, ou préconiſer un
» ſuicide aveugle, pervertir tous les
» caracteres, ôter aux ames leur
» vigueur & leur énergie, aux eſprits
» leurs principes & leurs lumieres,
» au ſentiment ſon uſage & ſes
» objets légitimes, aux préjugés les
» plus reſpectables, leur empire &
» leur avantage.

» Voilà le but de la nouvelle
» Philoſophie..... Auſſi, par les
» fruits de cette déſolante doctrine,

» voit-on preſque par-tout une dé-
» gradation générale, les eſprits
» abattus, rétrécis, abrutis, les
» cœurs reſſerrés, deſſéchés, lan-
» guiſſans, les mœurs corrompues,
» dégradées, ou plutôt entiérement
» anéanties, le génie national tota-
» lement défiguré & perverti (1) ».

88. Tous les traits qui caractériſent ici la nouvelle Philoſophie, ſont appuyés ſur des faits notoires & ſur des ouvrages publics.

QUELQUE chargé que paroiſſe ce tableau, les couleurs n'en ſont point trop fortes, chacun des traits qui le compoſent eſt démontré par des ouvrages publics, ou appuyé ſur des faits notoires. Nous n'inſiſterons pas ici ſur le mérite de notre Littérature : depuis l'exiſtence de nos Philoſophes, les étrangers s'accordent aſſez avec l'Auteur de ce portrait, & ils nous reprochent avec raiſon la légéreté de notre érudition, la

(1) Les trois Siecles de la Littérature Françoiſe, dans la Préface.

futilité

futilité des objets qui nous occupent, & la frivolité de nos goûts (1). Mais il eſt de notre devoir d'indiquer ici les preuves de tous ces malheureux effets que la Philoſophie a produits parmi nous. Nous en pouvons parler avec d'autant plus de liberté, que la plupart des Auteurs, des principaux Acteurs, depuis quelque temps, ne paroiſſent plus ſur la ſcene.

Pour prouver la dégradation qu'ils

(1) Recentiores homines peculiarium quarumdam & novarum obſervationum ſuavitate allecti, continuò experimenta rerum ſingularium capiunt, continuò immoventur puſillis rebus & veluti in labyrintho concluſi, totam vitam conterunt, diſcurrentes ex hâc in alteram ſemitam elegantem..... Certè in libris Anglorum qui omnium nationum maximè vacant lectioni veterum, multò præſtantior ſuccus diffunditur, quàm in libris aliorum qui in ſingularibus elegantiis in theatro & trivio natis eos conſarcinaverunt. *Floriani d'Alham, de Ratione rectè cogitandi, lib. 1, part. 11, cap. 7, §. 618.*

ont introduite dans les mœurs, nous pourrions donner ici la liſte de ces ouvrages infâmes, dont la licence auroit fait rougir les Païens eux-mêmes, & dont l'obſcénité groſſiere n'avoit point encore eu d'exemple : nous pourrions y joindre ces codes abominables, extraits mot à mot des productions de nos Philoſophes, & appuyés ſur tous leurs principes, qui ſont le renverſement de la morale, de la bonne foi & de la probité (1).

Pour juſtifier les accuſations d'irréligion & d'impiété, il ſuffiroit de nommer les titres de ces libelles mépriſables que la ſecte attribue à ſes chefs, où elle s'eſt plu à maſquer le poiſon de l'impiété, à répandre ſous divers noms ſes blaſphêmes, afin d'étendre plus au loin la conta-

(1) Voyez le Philoſophe Catéchiſte, le Philoſophe du Valais, &c.

gion ; il ſuffiroit d'obſerver que la haine & le mépris de la Religion ont dicté tous leurs ouvrages ; qu'on y apperçoit une affectation criminelle, qui dans un Royaume très-chrétien ne pouvoit pas reſter impunie, de confondre toujours la ſuperſtition, l'enthouſiaſme, le fanatiſme, avec la piété & le zele de la Religion, de faire marcher ſur une même ligne Jeſus-Chriſt & Mahomet, l'Evangile & l'Alcoran, la Croix & le Croiſſant.

Pour démontrer l'inculpation de révolte & de ſédition, il ne faut qu'indiquer ces ouvrages téméraires où l'on fronde toute autorité, excepté celle de la Philoſophie, où, d'une même main, on renverſe le trône & l'autel, où l'on confond perpétuellement l'autorité réglée par les loix avec le joug du deſpotiſme, où l'on ſe flate de briſer les chaînes de fer ſous leſquelles gémiſſent les

humains, & de les rendre ſi raiſonnables, qu'ils n'auront plus beſoin ni de Temples, ni de Capitoles, ni de Soldats, ni de Prêtres, ni de Rois, ni de Magiſtrats : nous avons entendu nous-mêmes leurs diſciples ſe repaître de ces chimeres, & s'imaginer dans des momens de faveur qu'ils touchoient au moment où toutes ces grandes eſpérances alloient ſe réaliſer.

Pour autoriſer le reproche de conſpiration & de cabale que l'on fait à la nouvelle Philoſophie, il ſuffit de faire remarquer que tous ces ouvrages pernicieux ſont ſortis de ſon laboratoire ; qu'elle les a tous adoptés, par l'encens fétide qu'elle a brûlé devant leurs Auteurs, par les louanges que les Ecrivains obſcenes donnent aux ouvrages impies, & que les Auteurs ſéditieux & impies ne ceſſent de donner aux ouvrages obſcenes, par les recommandations,

les intrigues, les efforts réciproques qu'ils ont faits pour accréditer, défendre & recommander les ouvrages les plus médiocres & les moins estimables, dès qu'ils ont eu la teinte de l'esprit philosophique.

89. Outrages faits directement à la Raison par les nouveaux Philosophes.

MAIS ce qui doit nous occuper ici & nous toucher plus directement, ce sont les outrages faits à la Raison par de prétendus Savans qui s'attribuent à eux seuls toutes ses lumieres, & qui se donnent pour ses oracles. Ils avouent qu'ils ne tiennent que d'elle toute leur force & leur autorité, & elle reçoit de leur part toutes les insultes, toutes les atteintes qu'elle a jamais essuyées dans les siecles précédens.

Les erreurs les plus grossieres, les systêmes les plus extravagans de la Philosophie Païenne, ils s'efforcent de les renouveller; c'est dans les ouvrages de ces anciens qu'ils ont

puiſé ſur l'Athéiſme, le Matérialiſme, l'Epicuréiſme, le Fataliſme, ces découvertes miraculeuſes, dont ils s'attribuent tout l'honneur : c'eſt dans les productions du Pyrrhoniſme, du Scepticiſme qu'ils ont trouvé ces ſophiſmes, ces paradoxes qu'ils emploient pour décrier la Raiſon, & rendre ſes forces nulles & ſuſpectes : qui l'auroit cru que, pendant qu'appuiés uniquement ſur ſes lumieres, ils bravent tout l'univers, & regardent avec mépris toutes les vérités de la foi, tout le poids de l'autorité ; ils ſont les plus grands adverſaires de la Raiſon, & ils en parlent avec encore plus de défiance & d'incertitude que des Myſteres de la Foi : entendons-les eux-mêmes s'expliquer ſur la certitude de ces connoiſſances qu'ils veulent nous faire impérieuſement adopter.

« Je ne ſais rien, diſoit Socrate, » accablé de l'incertitude & con-

» vaincu peut-être de l'inutilité des
» Sciences. (C'eſt un Encyclopé-
» diſte qui parle.) Si celui que les
» dieux & les hommes ont reconnu
» pour le plus ſage des mortels,
» a déclaré qu'il n'avoit pu, quoi-
» qu'inſpiré par ſon génie, pénétrer à
» travers les ténebres qui ſéparent
» l'intelligence humaine des principes
» des choſes; à quoi ſert la Philo-
» ſophie, & juſqu'à quel degré de
» vraiſemblance & de probabilité
» l'Obſervateur le plus inſtruit pour-
» ra-t-il s'élever? Il en eſt des Scien-
» ces, à l'égard de l'eſprit, comme
» des paſſions à l'égard de l'ame:
» celles-ci ſatisfaites, laiſſent dans
» l'ame un vuide accablant; s'enſuit-
» il de-là que nous ſerions heureux,
» ſi nous étions abſolument ſans
» paſſions? Il en ſeroit de même
» de notre ame, ſi les Sciences
» étoient l'infaillible route de la
» vérité: le Scepticiſme eſt donc

» notre partage : en lui ſeul eſt notre
» bonheur, parce qu'il nous éloigne
» également, & de l'ignorance, &
» des premiers principes : la vérité
» ſe cache, & vraiſemblablement
» elle ſe cachera long-temps ; mais
» le deſir de la trouver nous fait
» interroger la Nature : ſes réponſes,
» ſemblables à celles des oracles,
» ne ſont, preſque toujours, qu'ajou-
» ter à nos doutes : il eſt cependant
» vrai que nous lui devons, ſinon
» d'utiles découvertes, du moins
» d'agréables menſonges : c'eſt en-
» core au Scepticiſme que nous
» ſommes redevables de cette mul-
» tiplicité de ſyſtêmes qui, par leur
» diverſité, ſatisfait également tous
» les eſprits (1) ».

« Gardons-nous, diſent-ils ailleurs,
» d'imputer aux Sciences les vices
» des méchans & le ſuccès de leurs

(1) Journal Encyclopédique, *Juillet* 1763.

» crimes : diſons plutôt, avec l'il-
» luſtre Monteſquieu : *Ce n'eſt point*
» *la liqueur ; c'eſt le vaſe qui eſt cor-*
» *rompu.* Nous avons à faire aux
» Sciences tant de reproches fondés,
» qu'il y auroit bien de l'injuſtice à leur
» attribuer encore des torts qu'elles
» n'ont pas. N'eſt-il pas aſſez affligeant
» de ſonger à la félicité qu'elles nous
» ont promiſe, & au peu de bien
» qu'elles nous ont procuré ? N'eſt-il
» pas humiliant de penſer que, de-
» puis tant de ſiecles qu'elles con-
» duiſent les Savans dans les ſentiers
» épineux de la vérité, aucun d'eux
» ne l'ait apperçue, qu'aucun ne l'ait
» découverte aſſez diſtinctement pour
» la définir avec quelque juſteſſe ;
» qu'aucun ne l'ait ſaiſie avec aſſez de
» force & de certitude pour la mon-
» trer aux hommes ?

» Eſt-ce la faute des Sciences ou
» de ceux qui les cultivent, ſi nous
» n'avons retiré aucun fruit de tant

» de principes, de ſyſtêmes, de » raiſonnemens, d'obſervations & » d'expériences, & ſi nous ſommes » aujourd'hui d'autant plus ignorans, » que la ſomme des erreurs s'eſt » néceſſairement accrue, à propor- » tion des efforts qu'on a faits pour » aller juſqu'à la ſource de toute certi- » tude? Ce ſiecle, ſi vanté depuis quel- » ques années, quel avantage a-t-il ſur » ceux qui ſe ſont écoulés (1) » ?

Voilà les grands principes de la nouvelle Philoſophie : c'eſt ſous ce point de vue que nous prions nos Lecteurs de la conſidérer. La République Européenne qu'elle forme & prépare, doit porter ſur ces fondemens ſolides. Les Savans, ceux même qui illuſtrent le ſiecle préſent, n'ont encore apperçu aucune vérité, ou ne l'ont pas ſaiſie avec aſſez de force pour la montrer aux autres : le livre

(1) Journal Encyclopédique. *Octobre* 1763.

précieux de l'Encyclopédie, *dépôt de toutes les lumieres des Nations*, ne contient que la preuve de l'inutilité des efforts qu'elles ont fait pour découvrir la vérité : *ce monument élevé à l'eſprit humain, qui devoit caractériſer le ſiecle de la Philoſophie*, ne ſert qu'à nous prouver qu'il eſt le ſiecle de l'ignorance & de la déraiſon, *& qu'il n'a aucun avantage ſur tous ceux qui l'ont précédé ;* que toutes nos tentatives & tous nos travaux n'ont eu, & ne peuvent avoir d'autre effet que d'augmenter la maſſe de nos erreurs. C'eſt ainſi que s'exprime ce nouveau genre de Savans, qui inſultent à l'autorité, à la Religion, ſous prétexte de ne ſuivre que la Raiſon.

Après de ſemblables aveux, devons-nous être ſurpris que la Raiſon qu'ils décrient ait ſi peu de part dans leurs jugemens, dans leurs actions, & qu'ils faſſent tant d'efforts pour ſubſtituer à ſes lumieres, le feu

des plus violentes paſſions. C'eſt la ſeule route, ſelon eux, qui puiſſe nous conduire à la célébrité. « Les » grands talens, dit un d'entre eux, » ſuppoſent les grandes paſſions : une » bonne conduite eſt preſque toujours l'effet de l'abſence des paſſions; » & par conſéquent l'apanage de la » médiocrité.... Pourquoi le Monde » eſt-il plein de jolis enfans & de » ſots hommes ? C'eſt parce que, » dans la plupart des Gouvernemens, » les Citoyens ne ſont pas échauffés » de fortes paſſions (1).

Quels principes ! quelle morale ! Ne ſoyons donc plus ſurpris de ce que ces extravagans décorent du nom de *Philoſophie* une doctrine pleine d'incertitudes, de paradoxes, de contradictions, dictées uniquement par la licence & l'impiété, ſoutenues par la haine & l'acharnement contre toute eſpece de Religion ?

(1) De l'Eſprit, tome 2, p. 328 & 329.

C'eſt dans cet abîme de doute & d'incrédulité qu'ont été conduits & le ſeront toujours des Littérateurs qui veulent juger de tout ſans principes & ſans regles. Si, dans ces prétendus Maîtres du genre humain, la Raiſon ſe trouve dépravée à cet excès, quel doit être ſon affoibliſſement dans leurs diſciples ?

Arrêtons-nous à conſidérer cette troupe nombreuſe d'éleves qui rempliſſent ce nouveau Lycée.

90. Diſciples de la nouvelle Philoſophie. Leur nombre fixé par un d'entre eux.

Les premiers qui ſe préſentent, ſont ces Littérateurs ſubalternes, enrôlés pour recruter les troupes de la nouvelle Philoſophie, & pour répéter dans tous les lieux leurs abſurdités, leurs blaſphêmes : à les entendre, l'Europe entiere, dans l'admiration de leurs talens, eſt à leurs pieds ; ils ont déja inſtruit & éclairé tous les états qui la compoſent : les Sujets, les Magiſtrats, les Souverains, n'ont

appris que par eux leurs droits légitimes : c'eſt par eux qu'ils ont été délivrés des fantômes de la ſuperſtition & des terreurs paniques qu'elle inſpire : ils traînent à leur ſuite tous les Savans, tous les eſprits raiſonnables ; & ce n'eſt que par le crédit immenſe qu'ils ont acquis ſur eux, qu'ils ont fait, de leur ſiecle, un ſiecle de lumieres.

Cette oſtentation n'a pas plu à l'un d'entre eux ; & il a cru devoir réduire à leur juſte valeur leurs prétendus ſuccès. « Il y a en France, dit » le Marquis d'Argens, une ſoixan- » taine de perſonnes qui ſe voient » tous les jours, qui, liées par l'amour » des ſciences & de l'humanité, ſe » perſuadent ou voudroient ſe per- » ſuader que tout le monde penſe » comme elles, & qu'elles vivent » par conſéquent dans un ſiecle phi- » loſophique beaucoup plus éclairé » que les précédens : ces Ecrivains

» ont peut-être en France cinq ou
» ſix mille ſectateurs, autant en Al-
» magne, le double en Angleterre,
» & neuf cens en Italie. Or, qu'eſt-ce
» que cette petite troupe d'êtres
» penſans vis-à-vis de l'immenſe mul-
» titude qui ignore que ces êtres exiſ-
» tent, & cette populace d'envieux
» qui les perſécute, lorſqu'elle les
» connoît? Les épigrammes des ſots,
» les cris de l'ignorance, les efforts
» de la jalouſie, les déſagrémens
» qu'eſſuient les Auteurs les plus
» ſavans, la Philoſophie en butte à
» la Satyre, mille libelles répandus
» dans le Public contre les Philoſo-
» phes; voilà à quoi ſe réduit ce
» plaiſant ſiecle philoſophique dont
» on nous exalte ſi fort les avanta-
» ges (1) ».

---

(1) Timée de Locres, en Grec & en François, avec des diſſertations qui peuvent ſervir de ſuite & de concluſion à la Philoſophie du

Ainſi, au jugement du Marquis d'Argens, la Philoſophie, dans ſes plus beaux jours, n'a jamais compté vingt cinq mille diſciples. Les Pays Hérétiques en ont fourni dix-huit mille; il eſt étonnant que des peuples qui ont abandonné la regle de la foi, & qui, par-là même ſe ſont étrangement écartés des principes de la Raiſon, aient ſi peu offert de reſſources pour le triomphe de la nouvelle Philoſophie.

A l'égard de la France, nous adopterons aſſez volontiers le calcul de ce Philoſophe. Car enfin, nous y connoiſſons encore un aſſez grand nombre de perſonnes qui n'étoient pas faites pour être les dupes des prétendus Philoſophes, & pour donner dans leurs piéges.

---

bon ſens, par M. le Marquis d'Argens, Chambellan du Roi de Pruſſe. *A Berlin*, 1762. Voyez le ſecond Extrait dans le Journal Encyclopédique, 1er Décembre 1762.

PEUVENT-ILS compter au nombre de leurs diſciples, comme le dit le Marquis, cette multitude immenſe d'êtres penſans, ſans eſprit, ſans étude, qui, par la ſeule poſition où ils ſe trouvent, & par le malheur des circonſtances, ignorent encore ſi les Philoſophes exiſtent, & n'ont jamais été à portée, ni d'entendre leurs leçons, ni de lire leurs ouvrages? Compteront-ils aucun de ces hommes qui, ſans être inſtruits ni ſavans, ont reçu de la Nature & de l'éducation un jugement ſain, des lumieres ſûres? Les variations, les inconſéquences, les menſonges de la nouvelle Philoſophie ſuffiroient pour leur en inſpirer le plus grand mépris. 91. Caracteres d'eſprit qui ne pouvoient pas donner dans les piéges de la Philoſophie.

Compteront-ils, parmi leurs adhérens, aucun de ces hommes qui, indépendamment même de la Religion, ſont nés avec un goût naturel pour la ſubordination & la dépen-

dance, & qui ſentent le beſoin d'une autorité dans un Etat, pour y maintenir l'ordre & la paix ? Ils ſeront toujours révoltés contre leur doctrine, par les maximes hardies & les projets ſéditieux qu'ils annoncent.

Mettront-ils, au nombre de leurs fauteurs, ces honnêtes perſonnes, qui, ſans avoir même une foi trop vive, ſont douées d'une ame droite & d'un cœur vertueux ? Elles concevroient la plus grande horreur pour leurs perſonnes & pour leur doctrine, ſur le ſeul ſoupçon de la licence de leurs manieres & du déſordre de leur conduite.

Oſeroient-ils ranger au nombre de leurs proſélytes un ſeul Chrétien fidele à ſuivre les loix de ſa Religion ? Non : Jeſus-Chriſt a ordonné d'être en garde contre les faux Prophetes, & de fermer les oreilles à la voix même d'un Ange, s'il venoit annoncer un autre Evangile : par ce

ſeul précepte, il a mis la foi & la raiſon même des plus ignorans & des plus ſimples à l'abri de la ſéduction : quand même ils pourroient être ébranlés par les propos de ces faux docteurs ; s'ils conſervent la foi, ils reviendront bientôt de leur ſurpriſe, & déteſteront les ſéducteurs.

Enfin, peuvent-ils même eſpérer de voir jamais, parmi leurs diſciples, un ſeul de ces vrais Savans, qui joignent à leur application à l'étude, un eſprit pénétrant & étendu, & qui ont approfondi les principes de notre certitude & les vrais fondemens de notre ſcience ? Bien loin d'être ébranlés par leurs raiſonnemens captieux, ils ſont tous en état d'appercevoir, du premier coup-d'œil ; la ſource des égaremens de leur Philoſophie, & de les convaincre, & de leur ignorance, & de leur mauvaiſe foi.

C'eſt de l'enſemble de toutes ces perſonnes, que s'eſt formé ce corps redoutable qui s'oppoſe avec tant de chaleur au progrès de la Philoſophie moderne, les uns, par des cris perçans, qui avertiſſent des dangers; les autres, par des plaintes continuelles, qui pourront enfin tirer de leur aſſoupiſſement ceux qui ſont chargés d'arrêter l'incendie : ceux-ci, par des coups d'autorité; ceux-là, par des ouvrages immortels en faveur de la Religion, auxquels nous défions tous les Philoſophes de cette trempe d'oppoſer rien de raiſonnable.

92. Caracteres d'eſprit qui ont dû s'attacher au char de la nouvelle Philoſophie.

OU trouverons-nous donc parmi nous ces cinq à ſix mille diſciples de la nouvelle Philoſophie? Il eſt important de diſtinguer cette eſpece d'hommes qui ont pu s'attacher à ſon char : quand nous connoîtrons la trempe de leur eſprit & les diſpoſi-

tions de leur cœur, leur nombre, quel qu'il ſoit, ne pourra plus nous en impoſer ; nous en pouvons parler d'autant plus affirmativement, que nous avons connu les perſonnages, que nous avons lu leurs ouvrages, & que nous avons été témoins de leurs propos & de leur conduite.

La nouvelle Philoſophie a trouvé des maîtres dans quelques Poëtes célebres, dans des Géometres profonds, des Littérateurs érudits, dans des Phyſiciens habiles, qui, ayant ſuivi leur goût pour les Sciences, où ils croyoient exceller, n'ont jamais étudié les forces de la Raiſon, ni connu la maniere de s'en ſervir pour ſe mettre à l'abri de l'erreur.

Elle a trouvé des protectrices dans quelques Dames du haut ton, qui préſidoient à ſes bureaux, qui ſe faiſoient une gloire de voir à leurs pieds les beaux eſprits du temps, & un plaiſir de goûter l'encens que ces fades

adulateurs avoient la baſſeſſe de leur offrir.

Elle a trouvé des duppes dans quelques Financiers qui, malgré leur ignorance, ambitionnoient la réputation d'Hommes de Lettres, qui avoient la complaiſance de recevoir les nouveaux Philoſophes à leur table, & d'adopter des Ouvrages licencieux & au-deſſous du médiocre, que la Philoſophie avoit enfantés, & qu'elle n'oſoit pas avouer.

Elle a trouvé des proſélytes dans un nombre de perſonnes ſans foi, ſans religion, qui ont tourné de ſon côté, parce qu'elles ont vu qu'on applaudiſſoit à leur incrédulité, & qu'on les aidoit à bannir toute crainte de Dieu de leur cœur.

Elle a trouvé une foule de cliens dans cette troupe de libertins dont l'eſprit & le cœur ſont également corrompus; ils ont ſaiſi avidement des maximes qui les autoriſent dans

leurs déſordres, & qui leur ſervent à étouffer tous les remords de leurs conſciences.

Elle a trouvé un grand nombre de zélantis dans ces eſprits turbulens & inquiets, impatiens de tout joug, qui l'entendoient flater leur goût pour l'indépendance, & canoniſer leur antipathie pour toute autorité.

Elle a trouvé des fauteurs dans ces eſprits faux & ſans diſcernement, qui, n'ayant jamais diſtingué la lumiere de la vérité, ont facilement adopté tous les paradoxes qu'on a pris la peine d'imprimer dans leur imagination, ou de graver dans leur mémoire.

Elle a trouvé un grand nombre de ſectateurs dans une foule de jeunes Poëtes, de Littérateurs médiocres, qui ſe croyoient déja des hommes célebres, parce que les Philoſophes les protégeoient : ils attendoient leur fortune de la révolution qui alloit

s'opérer ; &, par reconnoiſſance, ils marchoient aveuglément ſur les traces de leurs bienfaiteurs.

Mais c'eſt ſur-tout dans le pays de la frivolité que la nouvelle Philoſophie a fait ſes plus fortes recrues : elle a trouvé, dans cette région, une foule d'eſprits, tels que *Ciceron* les dépeint, petits & étroits, légers & ſuperficiels, incapables de réflexion, fuyant la lumiere : pour ne la pas appercevoir, ils paſſent continuellement d'un plaiſir à un autre, d'une paſſion à l'autre : toujours agités dans des ſens contraires par des idées diſparates, ils embraſſent un parti, ſans s'y attacher, & ils y perſévérent, ſans vouloir y perſévérer.

Telles ſont les conquêtes de la Philoſophie parmi nous : nous ne lui envions point les priſes qu'elle a faites ; elles pourroient bien former l'armée Françoiſe des Philoſophes, que le Marquis d'Argens lui donne : qu'elle

qu'elle ſe faſſe ſuivre de ces divers détachemens? qu'elle les faſſe ſervir, ſi elle veut, à ſon triomphe? mais qu'elle ne compte pas trop ſur leur courage & leur fidélité: ce ſont, pour la plupart, des ſoldats racrochés par ſurpriſe, dans des momens de vertiges, dans l'accès d'un déſeſpoir, à la ſuite de quelques débauches: ſortis de leur ivreſſe, ils condamnent eux-mêmes, dans leur cœur, la folie de leur démarche: ils ne paroiſſent ſous les drapeaux que la honte ſur le front; & s'ils reſtent dans le camp, c'eſt uniquement par la crainte d'être traités comme déſerteurs.

93. Aucun des Chefs ni des Diſciples n'a été pleinement convaincu.

QUE la Philoſophie ſur-tout ne ſe flate pas d'avoir fermement perſuadé, ni pleinement convaincu aucun, ni de ſes chefs, ni de ſes diſciples? Elle ne fait que détruire, diſoit M. l'Avocat-Général; elle ne

peut pas édifier. D'ailleurs, il n'eſt pas donné à l'homme d'être conſtamment athée, conſtamment déiſte, conſtamment pyrrhonien, conſtamment libertin : tous ces états ſont violens & contre nature ; ils ne peuvent pas être durables, le preſtige peut ſe réitérer, mais il paſſe dans un inſtant : quelque aſſurance que les Philoſophes affectent, il eſt facile de les voir chanceler : qu'ils donnent ſeulement une heure d'attention ſérieuſe aux grandes vérités de la Religion, à l'enſemble qu'elles forment, à l'appui qu'elles prêtent à la Raiſon, à l'éclat qu'elles en reçoivent, & nous les défions de perſévérer dans leur irréligion ; ils ne peuvent ſe ſouſtraire aux impreſſions ſalutaires de la vérité, qu'en détournant tout-à-coup leurs yeux, & en portant toute leur attention ſur les difficultés qu'ils ont raſſemblées pour balancer ſes forces : s'il leur reſtoit un peu

de bonne foi, malgré la haine insensée qu'ils portent à la Religion, ils avoueroient que cent fois elle s'est présentée à eux avec toutes ses lumieres, & qu'il leur a fallu faire les plus grands efforts pour lui refuser leurs hommages : combien avons-nous vu de ces transfuges rentrer dans le camp du Seigneur ? Combien, parmi leurs chefs, de célebres Ecrivains ont enfin abjuré leur doctrine impie, & fait amende honorable à la Religion ?

94. Exemple récent dans la perſonne du Marquis d'Argens.

Le Marquis d'Argens, dont nous venons de parler, dans une cour de Philoſophes, avoit pris leur ton : tandis qu'il vécut au milieu d'eux, flaté de leurs éloges, étourdi de leurs applaudiſſemens, il ſoutint leur cauſe, & ſe déclara pour eux ; mais enfin, rentré dans le ſein de ſa famille, aidé des lumieres d'un frere auſſi

ſavant que religieux (1), en peu de temps ſes yeux s'ouvrent à la lumiere, il eſt ſurpris lui-même de ſon ignorance ſur les myſteres de la foi ; il pleure ſes égaremens ; il condamne publiquement les outrages qu'il a faits à la Religion dans ſes Ouvrages : aux approches de la mort, on le voit lutter contre les doutes qui veulent s'emparer de ſon ame ; il implore le ſecours d'un Miniſtre de Jeſus-Chriſt, pour ſe renouveler par des actes ſouvent réitérés, dans la Foi Catholique qu'il avoit ſi lâchement & ſi imprudemment abandonnée ; & il meurt, en faiſant tous ſes efforts pour s'offrir aux ſalutaires impreſſions de la Grace & de la vérité.

Le monument qu'un Roi Philo-

(1) Le Préſident d'Eguille, frere du Marquis, de la bouche duquel nous tenons ces anecdotes.

sophie avoit fait dresser pour immortaliser sa mémoire, perd ses ornemens profanes en passant dans une maison chrétienne; & il prend le ton & les teintes de la Religion sainte, entre les bras de laquelle l'illustre pénitent avoit voulu rendre ses derniers soupirs.

Combien d'autres exemples pourrions-nous alléguer ici? Nos Philosophes ne les ignorent pas: ils sont si persuadés des forces victorieuses de la Religion dans ces derniers momens, qu'on les a vus souvent s'intriguer, user d'artifices & de violence à la mort de leurs confrères, pour éloigner d'eux tout ce qui pouvoit leur rappeler l'idée de Dieu & le souvenir de Jesus-Christ.

Si donc nous nous élevons avec tant de chaleur contre les dangers de la nouvelle Philosophie, ce n'est

95. La nouvelle Philosophie cause des maux

infinis ſur l'eſprit même de ceux qu'elle ne peut pas ſéduire.

pas que nous craignions qu'elle ne produiſe dans ſes diſciples cette ſorte conviction qui les mettroit au-deſſus de tous les traits de lumiere que la Religion peut lancer ſur eux : ce n'eſt pas même à raiſon du trouble & des égaremens où elle précipite tous ceux qui s'abandonnent aveuglément à ſa conduite : ils doivent ſe reprocher à eux-mêmes les déſordres qui ſuivent de leur attachement à une doctrine auſſi inſenſée : mais le malheur que nous ne pouvons aſſez déplorer, c'eſt qu'elle étend ſes ravages ſur ceux mêmes qui lui ſont les plus oppoſés, & qui ſont les plus en garde contre ſes piéges : elle ſeme dans les ames les plus fideles des doutes capables d'ébranler leur foi : elle éleve des nuages aſſez épais pour obſcurcir juſques dans les plus ſavans les principes les plus lumineux de la Raiſon. Les Philoſophes n'ignorent pas qu'il eſt facile

d'alarmer la piété, & de lui donner des inquiétudes : leurs blaſphêmes ſeuls cauſent du ſcandale ; & le ſcandale ſuffit pour faire vaciller les ames ſimples & timorées ; mais leurs paralogiſmes, leurs raiſonnemens captieux jettent le trouble & la confuſion juſques dans les têtes les plus fortes, & les eſprits les plus éclairés.

96. Preuve éclatante, tirée des Confeſſions de J. J. Rouſſeau.

Nous en avons un exemple fameux dans la perſonne de Jean-Jacques Rouſſeau : c'eſt ici un des traits de l'Hiſtoire de la Philoſophie qu'il ne faudra jamais oublier ; il nous fait connoître le déſordre que ces Prédicans mettent dans la Raiſon, & les ravages qu'ils cauſent dans la ſociété.

Cet Ecrivain célebre ne ſe plaint pas que la nouvelle Philoſophie lui ait fait perdre la foi : né dans le ſein de l'héréſie, il n'avoit pas même

conservé ces articles de la doctrine Chrétienne que Calvin avoit respectés ; il s'étoit fait lui-même maître de Religion, maître de Morale, maître de Droit, de Politique, maître de Musique & d'Education : sur tous ces objets il nous a laissé des principes admirables, des maximes pleines d'une profonde sagesse : en beaucoup d'endroits, il s'est montré supérieur à tous ceux qui avoient traité ces matieres avant lui. Au moment qu'il entend discourir les nouveaux Philosophes, sa Raison se trouble, sa sagesse l'abandonne, tous ses principes, ses maximes sont renversés : il tombe dans un doute universel ; & s'il en sort, ce n'est qu'après bien des efforts, & en s'accrochant à quelques vérités qui lui paroissent seulement croyables. Ecoutons-le ; il va nous raconter lui-même les efforts prodigieux, que ces Philosophes ne cessent de faire

dans les différentes sociétés où ils se partagent, pour propager leur pernicieuse doctrine. Il a été lui-même l'objet de leur zele entousiaste; & , malgré ses lumieres, malgré ses talens, malgré le mépris qu'il faisoit & de leurs personnes & de leur doctrine, malgré les précautions qu'il avoit prises pour échapper à leurs embûches, il paroît qu'il a été tout le reste de ses jours la dupe & la victime de leurs sophismes.

On ne peut donner trop d'attention à la peinture qu'il nous fait de son ame, de ses doutes, de ses inquiétudes; c'est la situation malheureuse de tous ceux qui, étant dénués de principes, ont l'imprudence de prêter une oreille attentive à ces séducteurs.

« Je vivois alors, dit Jean-Jacques, avec des Philosophes modernes, qui ne ressembloient guere aux anciens: au lieu de lever mes

» doutes, & de fixer mes irréſolu-
» tions, ils avoient ébranlé toutes
» les certitudes que je croyois avoir.
» Car, ardens Miſſionnaires de l'A-
» théiſme & très-impérieux Dogma-
» tiques, ils n'enduroient point ſans
» colère, que ſur quelque point que
» ce pût être, on oſât penſer autre-
» ment qu'eux.

» Je m'étois défendu ſouvent aſſez
» foiblement par haine pour la diſ-
» pute, & par le peu de talens pour
» la ſoutenir; mais jamais je n'adoptai
» leur déſolante doctrine; & cette
» réſiſtance à des hommes intolérans,
» qui d'ailleurs avoient leurs vues, ne
» fut pas une des moindres cauſes qui
» m'attirerent leur animoſité.

» Ils ne m'avoient pas perſuadé,
» mais ils m'avoient inquiété: leurs
» argumens m'avoient ébranlé ſans
» m'avoir convaincu; je n'y trouvois
» point de bonne réponſe; mais je
» ſentois qu'il devoit y en avoir:

» je m'accuſois moins d'erreur que
» d'ineptie, & mon cœur leur ré-
» pondoit mieux que ma Raiſon....
» Je me dis enfin, me laiſſerai-je
» éternellement balotter par les ſo-
» phiſmes des mieux-diſans, dont
» je ne ſuis pas même ſûr que les
» opinions qu'ils prêchent ſoient bien
» les leurs à eux-mêmes : leurs
» paſſions qui gouvernent leur doc-
» trine, leur intérêt de faire croire
» ceci ou cela, rendent impoſſible
» à pénétrer ce qu'ils croient eux-
» mêmes. Peut-on chercher de la
» bonne foi dans des chefs de parti?
» Leur Philoſophie eſt pour les au-
» tres; il m'en faudroit une pour
» moi : cherchons-la de toutes mes
» forces, tandis qu'il eſt temps en-
» core, afin d'avoir une regle ſûre
» de conduite pour le reſte de mes
» jours..... J'exécutai ce projet
» lentement & à diverſes repriſes :
» je m'y trouvois d'abord dans un

» labyrinthe d'embarras, de difficultés, d'objections, de tortuosités, de ténebres, que vingt fois » tenté de tout abandonner, je fus » prêt, en renonçant à de vaines » recherches, de m'en tenir dans » mes délibérations, aux regles de » la prudence commune, sans plus » en chercher dans des principes que » j'avois tant de peines à débrouiller. Mais cette prudence même » m'étoit tellement étrangere, je me » sentois si peu propre à l'acquérir, » que la prendre pour mon guide » n'étoit autre chose que de vouloir, » à travers les mers & les orages, » chercher, sans gouvernail & sans » bouſſole, un fanal presque inac- » ceſſible, & qui ne m'indiquoit » aucun port.

» Je perſiſtai : après les recher- » ches les plus ardentes & les plus » ſinceres, qui jamais peut-être euſ- » ſent été faites par aucun mortel,

» je me décidai pour toute ma vie
» ſur tous les ſentimens qu'il m'im-
» portoit d'avoir dans l'avoue en-
» core que je ne devai pas toujours
» à ma ſatisfaction toutes ces diffi-
» cultés qui m'avoient embarraſſé ;
» & dont nos Philoſophes avoient
» ſi ſouvent rebattu mes oreilles. ...
» Mais j'adoptai dans chaque queſ-
» tion le ſentiment qui me parut le
» plus croyable en lui-même, ſans
» m'arrêter aux objections que je
» ne pouvois réſoudre ; le ton dog-
» matique ſur ces matieres ne con-
» vient qu'à des Charlatans. ... mais
» il importe d'avoir un ſentiment
» pour ſoi, & de le choiſir avec
» toute la maturité de jugement
» qu'on y peut mettre. Voilà le prin-
» cipe inébranlable qui ſert de baſe
» à ma ſécurité (1) ».

(1) Confeſſions de Rouſſeau, ſecond volume, promenade quatrieme, p. 60.

97. Nécessité d'arrêter les progrès de l'incrédulité

Il est impossible de peindre avec plus d'énergie & de vérité les ravages que la Philosophie du siecle peut causer dans les têtes les mieux organisées, & de donner un tableau plus fidele de l'état où la Raison se trouve sous les leçons de ces dangereux Maîtres.

Dans l'ordre de la Religion, quels dangers ! La foi du Chrétien demande une pleine adhésion aux vérités révélées, une confiance entiere dans la parole de Dieu & l'enseignement de son Eglise : cette foi se trouve souvent ébranlée & en danger par le seul égarement de nos propres pensées : mais le souffle empesté de l'irréligion, peut en un instant l'éteindre & en saper les fondemens. L'attention volontaire que nous donnerions à la voix des séducteurs est un crime, qui peut être puni par la soustraction de ce précieux trésor : qu'on ne soit donc

plus ſurpris des cris perçans & redoublés que jete la Religion contre ces loups furieux qui viennent ravager ſon troupeau ! qu'on applaudiſſe donc au zele des Paſteurs vigilans occupés à les faire connoître & à les mettre en fuite !

Dans l'ordre de la ſociété civile, quels déſordres ! Nous voyons ici un ennemi de la Foi Catholique ſe plaindre du tort qu'ont fait à ſa Raiſon *ces ardens Miſſionnaires de l'Athéiſme*, *ces très-impérieux Dogmatiſtes*, leur reprocher le trouble où, malgré ſes lumieres naturelles, ils l'avoient plongé ; les recherches pénibles & infructueuſes qu'il lui a fallu faire pour ſe tirer de ſes incertitudes, pour ſauver quelques-uns de ſes principes, & rétablir un ordre quelconque dans ſes connoiſſances : combien peu de citoyens ſont capables de ces recherches ardentes & ſinceres ! Pourquoi donc ſouffrir que les membres

de l'Etat ſoient expoſés à de ſemblables inquiétudes, & vivent dans un danger continuel de méconnoître des grandes vérités, qui doivent fixer leurs jugemens, régler leurs mœurs, fonder leur attachement à leur Souverain, & leur fidélité à obſerver ſes loix ? Ces Livres contagieux ont été publiés dans le deſſein de cauſer cette funeſte révolution : déja elle s'opere, les funeſtes préjugés des peres ont déja été tranſmis aux enfans : la génération qui va ſuivre ne reſſemble plus à celle qui l'a précédée : elle réſiſte aux inſtructions qu'on veut lui donner, & la jeuneſſe de ces temps montre déja une altération dans les idées & les ſentimens, une dégradation dans les mœurs qui menacent également & la Religion & l'Etat.

98 Les nou- Jean-Jacques a remarqué que les

Philoſophes modernes ne reſſemblent guère aux anciens. Ils s'en font une gloire, & s'il nomme leur doctrine *la nouvelle Philoſophie*, c'eſt pour l'oppoſer à l'ancienne. Il entre dans notre plan d'approfondir cette différence marquée, qui ſe préſente d'abord entre les Philoſophes Païens & ceux de notre ſiecle; c'eſt par ces derniers traits que nous terminerons leur hiſtoire. Si nous voulions choiſir entre les ſectes anciennes les plus mépriſées, les plus odieuſes, la différence ne ſeroit pas ſenſible.

Les nouveaux Philoſophes donnent dans de plus grands excès que les anciens.

Les Théodorites ne cedent point en impiété à nos contemporains. Les Cyrénaïques ont porté la dépravation des mœurs juſqu'où elle pouvoit aller. Si les Philoſophes nouveaux ne l'emportent pas ſur ces deux écoles, c'eſt qu'il étoit impoſſible d'ajouter à leur folie, à leur fatuité: mais les autres ſectes, dans leurs plus grands égaremens, ont

été plus réservées, elles ont gardé des ménagemens ; elles ont eu soin de tempérer, d'adoucir l'absurdité de leurs dogmes par quelques maximes sages, par des éloges donnés de temps en temps à la vertu : en cela elles ont été peut-être moins conséquentes que la nouvelle Philosophie ; mais ce n'est pas un grand mérite, quand on a admis un faux principe de vouloir en tirer jusqu'aux conséquences les plus révoltantes, & de ne respecter ni la Raison, ni la Religion, ni l'autorité, ni l'opinion publique.

Les premiers Philosophes, dit Cicéron, ont rassemblé les hommes errans dans les forêts, ils les ont attachés à leurs domiciles, & les ont réunis en société dans les villes. Ils leur ont donné des loix sages pour établir entr'eux la subordination, la concorde & l'amour de la patrie.

Les derniers Philoſophes qui ont trouvé les ſociétés établies, l'autorité & les loix reſpectées entreprennent de bouleverſer tous les Etats : à l'amour de la patrie, à l'intérêt du bien public, ils veulent ſubſtituer l'égoïſme, l'intérêt perſonnel : ſur les débris des loix & les ruines de l'autorité publique, ils établiſſent la liberté, l'indépendance, l'égalité de tous les citoyens & de tous ces êtres libres & maîtres d'eux-mêmes, ils prétendent former *la République Européenne.*

Pluſieurs Philoſophes des ſiecles paſſés ont reconnu la ſpiritualité de notre ame. S'ils ne s'expliquoient pas clairement ſur la nature de l'eſprit, ils ſentoient, comme nous, combien elle étoit incompatible avec l'étendue & la multitude des parties. *Je ne ſais pas*, diſoit Ciceron, *ſi mon ame eſt elle-même mon eſprit, ſi elle eſt une vapeur, un feu ou un air,*

&c. mais je jurerois bien qu'elle eſt quelque choſe de divin, que l'homme, par cet endroit, tient à la Divinité; qu'il eſt lui-même une eſpece de dieu; il eſt impoſſible d'expliquer les opérations de ſon eſprit par le mouvement des parties de la matiere (1). C'étoit conſerver une partie de la dignité de l'homme, élever ſon ame, & lui donner une idée véritable de ſa grandeur.

Les Philoſophes de notre âge, malgré leur Sceptiſiſme, prononcent abſolument que l'homme ne

(1) Sive anima, ſive ignis ſit animus, eum jurarem eſſe divinum..... Homerus humana ad Deos transferebat; divina mallem ad nos. Quæ autem divina? Vigere, ſapere, invenire, meminiſſe. Ergò animus, qui, ut ego dico, divinus eſt, ut Euripides audet dicere, Deus. Et quidem, ſi Deus aut anima aut ignis eſt, idem eſt animus hominis. Nam ut illa natura cœleſtis & terrâ vacat & humore; ſic utriuſque harum rerum humanus animus eſt expers. *Tuſculan. Quæſt. lib. 1.*

differe des autres animaux que par l'organiſation de ſes ſens ; que ſon eſprit n'eſt que matiere ; que toutes ſes opérations doivent s'expliquer par l'action & la réaction des fibres & des fibrilles de ſon cerveau, par la titillation de ſes houppes nerveuſes : « J'apperçois dans les animaux, » dit un d'entr'eux, l'exercice des » mêmes fonctions que je reconnois » en moi-même : ces fonctions en » général ſe réduiſent à huit : au » diſcernement, à la remémoration, » aux relations, aux indications, aux » abſtractions, aux déductions, aux » inductions & aux paſſions (1) ».

Ce n'étoit pas aſſez d'avoir mis l'homme au niveau de la bête, ils trouvent le ſort des Savans même plus à plaindre, *parce que beaucoup plus livrés à la méditation que les bêtes, ils ſe for-*

(1) Encyclopédie, au mot *Evidence*, tom. 6, p. 155.

ment une multitude d'idées factices, & d'idées générales qui les égarent continuellement (1). — Une idée de l'homme auſſi vile, auſſi abjecte, eſt-elle bien capable de lui inſpirer le deſir de la ſcience, & de l'élever à des actions héroïques ?

L'ancienne Académie doutoit de tout : elle n'oſoit rien affirmer ; mais elle n'exigeoit pas de ſes diſciples une déférence aveugle : elle expoſoit de part & d'autre les Raiſons pour & contre, & elle laiſſoit à chacun la liberté de juger comme il vouloit.

Notre nouvelle Académie tantôt doute de tout, tantôt elle ne doute de rien : mais elle ne permet pas aux autres de révoquer en doute la plus incroyable de ſes aſſertions ; elle fait profeſſion de ne rien ſavoir, de ſe défier de ſes lumieres ; mais elle

(1) Encyclopédie, tome 6, p. 152.

ne ſouffre pas qu'on ſoupçonne ſon ignorance : ce doute général qu'elle profeſſe n'empêche pas, (dit Jean-Jacques, que ces Académiciens ne ſoient *de très-ardens Miſſionaires de l'Athéiſme, de très-impérieux Dogmatiſtes ;* & quoiqu'ils s'affichent pour vouloir rendre à l'homme la liberté de penſer ; *aucun d'eux n'endure point ſans colere que ſur quelque point que ce ſoit, on oſe penſer autrement qu'eux.*

La plupart des ſectes anciennes, ſans connoître la nature du vrai Dieu, étoient perſuadées de ſa Providence, de ſa juſtice : elles admettoient une vie future, des récompenſes pour la vertu, des châtimens pour le vice : *Ciceron*, dans le ſonge de *Scipion*, fait montrer au fils, par ſon pere, les places diſtinguées qu'occupoient dans le Ciel les Héros de ſa maiſon, & celles qui étoient deſtinées à ceux de ſes deſcendans qui ſervirbient utilement leur patrie :

Ciceron ſe délectoit dans cette penſée, & il diſoit hautement que quand elle n'auroit pas été appuyée ſur d'auſſi ſolides raiſons, il n'auroit pas voulu qu'on enlevât à la vertu cette douce eſpérance (1).

La ſecte nouvelle n'admet point

---

(1) Sed quò ſis Africane alacrior ad tutandam Rempublicam ſic habeto : omnibus qui patriam conſervaverint, adjuverint, auxerint certum eſſe in cœlo definitum locum, ubi beati ævo ſempiterno fruantur..... Juſtitiam cole & pietatem..... Ea vita via eſt in cœlum & in hunc cœtum eorum qui jam vixerunt, & corpore laxati illum incolant locum quem tu vides. *Cic. Somnium Scipionis.*

Ò præclarum diem, cùm ad illud divinum animorum concilium cœtumque proficiſcar, cúmque ex turbâ & colluvione diſcedam..... His mihi rebus, Scipio, levis eſt ſenectus, nec ſolùm non moleſta, ſed etiam jucunda. Quòd ſi in hoc erro, quòd animos hominum immortales credam, libenter erro; nec mihi hunc errorem, quo delector, dùm vivo, extorqueri: volo. *Dialog. de Senectute, cap. ultimo.*

de

de Dieu, ou ſi elle paſſe encore cette expreſſion, elle ne veut point reconnoître ſa Providence : un Dieu également inſenſible au bonheur ou au malheur de l'homme ; ſans goût pour la vertu, ſans averſion pour le vice, ſans intérêt pour la conſervation de l'ordre public : le vice & la vertu marchant d'un pas égal, & ne devant trouver au bout d'une même carrière qu'un même ſort dans un même néant : voilà la doctrine religieuſe de la Philoſophie de nos jours.

Les Philoſophes, dans le centre du Paganiſme, ſe faiſoient un devoir de reſpecter l'antique Religion des peuples : ils avoient pour maxime, *qu'il ne falloit rien innover dans le culte reçu & autoriſé dans l'Etat.*

Lorſqu'Epicure fut ſoupçonné d'irréligion, on le vit ſe mêler avec la foule du peuple pour aller fléchir le genou devant les idoles. Ses diſ-

ciples le voyant ainſi proſterné devant leurs autels, s'imaginoient que les hommages d'un auſſi grand homme ajoutoient encore à la gloire de leurs dieux ; pour diſſiper entiérement les ſoupçons d'Athéiſme qu'on avoit voulu répandre ſur lui, il compoſa un ouvrage exprès pour exhorter le peuple à la dévotion envers les divinités qu'il adoroit.

Les Philoſophes, nés dans le ſein du Chriſtianiſme, n'ont pas eu les mêmes égards pour la Religion la plus raiſonnable, la plus ancienne, la plus ſainte, la plus autoriſée, la plus généralement reçue : au contraire, ils ſe font une gloire de déclarer hautement que la fin principale de leur doctrine, eſt d'anéantir toute eſpece de culte, d'éteindre tout ſentiment de Religion, de renverſer nos temples, de faire déſerter nos autels, de faire oublier Jeſus-Chriſt & ſon Egliſe. Ils n'auroient

pas parlé impunément avec autant de mépris des idoles, en préſence des idolâtres, qu'ils le font aujourd'hui de la perſonne de Jeſus-Chriſt, en préſence des Chrétiens.

Les Moraliſtes du temps paſſé n'ont pas honoré toutes les vertus, ni condamné tous les vices ; mais un grand nombre d'entr'eux a admis une différence réelle & fondée dans la nature entre le bien & le mal, entre une action honnête & une action honteuſe (1) ; s'ils ne faiſoient pas tous conſiſter le bonheur de l'homme dans la ſeule vertu, ils ne connoiſſoient point de bonheur ſans elle ; ils ont comblé d'éloges les quatre Vertus cardinales, la Juſtice, la Force, la Prudence & la Tempérance, d'où naiſſent toutes les au-

(1) Pervertunt homines ea quæ ſunt fundamenta Naturæ, cùm utilitatem ab honeſta re ſejungunt.

tres : ils ont réprouvé ces troubles, ces mouvemens déréglés qui s'élevent dans nous, qui offuſquent la Raiſon, & qui nous portent au mal. *Ciceron*, dans pluſieurs endroits de ſes Œuvres philoſophiques, d'après les Stoïciens, les Platoniciens, parle ſouvent de la néceſſité de réprimer ſes paſſions, de mortifier ſes ſens, de mener une vie frugale, & de retrancher à notre corps tout ce qui peut ſervir d'aliment à nos vices. On croiroit ſur tous ces articles, comme ſur le mépris des richeſſes, la fuite des plaiſirs, ſur les ſouffrances, ſur la mort, entendre parler un Pere de l'Egliſe (1). Il n'en eſt

(1) Quid aliud agimus, cùm à voluptate, id eſt, à corpore, cùm à re familiari, quæ eſt miniſtra & famula corporis, cùm à Reipublicæ curâ, à negotio omni ſevocamus animum? Quid, inquam, tunc agimus, niſi animum ad ſeipſum advocamus, ſecum eſſe cogimus, maximéque à corpore abducimus.

pas ainſi de la Troupe Encyclopédique : elle renverſe tous les principes des mœurs : elle ne connoît d'action honnête que celle qui eſt utile : elle fait tous ſes efforts pour établir le regne des paſſions. « Les » plaiſirs de l'amour ſont les plus » propres à élever l'ame des peuples, & la plus digne récompenſe » des Héros & des hommes vertueux : plaiſirs dont la jouiſſance » ſeule peut nous faire porter avec » délices le pénible fardeau de la » vie, & nous conſoler du malheur » d'être. . . . la douleur & les plaiſirs » des ſens ſont les ſeuls contre-

Secernere autem animum à corpore, nec quidquam aliud eſt quàm emori diſcere : quare hoc commentemur, mihi crede, disjungamuſque nos à corporibus, id eſt, conſuescamus mori : hoc & dùm erimus in terris, erit illi cœleſti vitæ ſimile, & cùm illuc ex his vinculis emiſſi feremur, minùs tardabitur curſus animorum. *Tuſculan. Quæſt. lib. 1.*

» poids qui meuvent le Monde Mo-
» ral (1).

» Si le plaiſir eſt l'unique objet
» de la recherche des hommes ; pour
» leur inſpirer l'amour de la vertu,
» il ne faut qu'imiter la Nature :
» le plaiſir en annonce les volon-
» tés, la douleur les défenſes ;
» & l'homme lui obéit avec doci-
» lité (2) » ! Elle forme les vœux les plus ardens pour éteindre dans tous les hommes les remords de leur conſcience. « Ils ne ſeroient qu'une
» fâcheuſe reminiſcence..... qu'un
» vieux préjugé ; & la plus eſſentielle
» de toutes les graces, c'eſt d'en
» exempter les hommes : ils ſont
» inutiles avant le crime ; ils ne
» ſervent pas plus après que devant :
» la bonne Philoſophie ſe déshono-
» reroit en pure perte, en réaliſant

(1) De l'Eſprit, chap. 15 du diſcours III.
(2) De l'Eſprit, 181.

» des ſpectres qui n'effaient que les » honnêtes gens (1) ».

99. Ils ſont bien moins excuſables.

ENFIN, la Philoſophie Païenne peut excuſer ſes écarts ſur les préjugés anciens, dans leſquels elle a trouvé l'univers plongé : alors, dit *Ciceron*, *la Raiſon qui cherchoit un remede à ſes maux, étoit déja malade elle-même :* elle ſentit ſon impuiſſance pour s'élever, par ſes propres forces, à la connoiſſance de ſon auteur : pluſieurs Philoſophes firent des vœux pour obtenir d'un Dieu qu'ils ne connoiſſoient pas, qu'il daignât ſe montrer à eux : un homme ſage, diſoit *Proclus*, doit commencer par prier les Dieux avant de méditer ſur la Nature divine ; car nous ne connoîtrons jamais ce qui regarde la Divinité, que nous n'ayions été éclairés de ſa lumiere.... (2). *Pythagore*, *So-*

(1) Vie heureuſe.

(2) In Platon. Theol. cap. 10.

crate, *Platon*, *Ciceron* & pluſieurs autres apperçurent les plus beaux côtés de la Morale, & quelques maximes de la plus haute perfection. Ainſi Dieu, du milieu des ténebres, tiroit encore la lumiere, & préparoit l'eſprit de l'homme à goûter la ſublime doctrine de l'Evangile, & à ſentir l'accord de la Révélation avec la Raiſon.

Qu'on nous montre dans les Philoſophes de nos jours des excuſes auſſi légitimes, des vues auſſi droites, auſſi raiſonnables! Ils ont commencé par rejeter volontairement ces lumieres que les Païens demandoient avec ardeur, & qui ne leur ont point été offertes: ils ſe ſont précipités dans les erreurs les plus monſtrueuſes, au moment où la Raiſon étoit la plus éclairée, la Révélation la mieux démontrée, l'autorité de l'Egliſe la mieux affermie & la plus reſpectée: quels moyens ont-

ils mis en œuvre pour ſecouer le joug de la Raiſon & de la Religion, dans un temps où toute la terre leur rendoit ſes hommages ? A la légiſlation la plus ſage, la plus conforme à la nature de l'homme, la plus néceſſaire au bonheur de la ſociété, ils ont ſubſtitué un code abominable, où la ſageſſe eſt confondue avec la folie, le crime avec la vertu, & où ils manifeſtent à toutes les pages que leur deſſein eſt de bannir de deſſus la terre, la juſtice, l'honneur & la probité.

A un plan admirable de vérités qui ſuivent les unes des autres & qui ſont ſi inſéparablement liées & unies, que la Raiſon ſeule nous obligeroit de les croire, quand même elles ne ſeroient pas révélées, ils oppoſent des principes depuis long-temps abandonnés, des objections cent fois réfutées, des menſonges uſés, des calomnies reconnues, des plaiſanteries,

des ſarcaſmes, un tas d'inepties ſans liaiſon, ſans ſuite, des contradictions évidentes, des abſurdités palpables; de ſorte qu'en liſant les Ouvrages de ces hommes, connus d'ailleurs par quelques talens, on eſt encore moins ſurpris de leur impiété, que de leur déraiſon.....

Qu'on ne s'imagine pas que ce ſoit le zele de la Religion qui nous fait porter un jugement auſſi déſavantageux de cette eſpece de ſavans de notre temps? les ennemis même de l'Egliſe Catholique les ont jugés avec autant de rigueur. « Fuyez, » diſoit *Rouſſeau*; fuyez ceux qui, » ſous prétexte d'expliquer la Na- » ture, ſement dans les cœurs des » hommes de déſolantes doctrines, » & dont le ſophiſme apparent eſt » cent fois plus affirmatif & dogma- » tique que le ton décidé de leurs » adverſaires, ſous le hautain pré- » texte qu'eux ſeuls ſont éclairés,

» vrais, de bonne foi ; ils nous ſou-
» mettent impérieuſement à leurs
» déciſions tranchantes, & préten-
» dent nous donner, pour les vrais
» principes des choſes, les inintelligi-
» bles ſyſtêmes qu'ils ont formés dans
» leur imagination. Du reſte, ren-
» verſant, détruiſant, foulant aux
» pieds tout ce que les hommes reſ-
» pectent, ils ôtent aux affligés la
» derniere conſolation de leurs mi-
» seres, aux puiſſans & aux riches
» le ſeul frein de leurs paſſions : ils
» arrachent du fond des cœurs le
» remords du crime, l'eſpoir de la
» vertu, & ſe vantent encore d'être
» les bienfaiteurs du genre hu-
» main (1) ».

Tel devoit être le ſort de l'eſprit de l'homme. Lorſqu'il a été ſeulement privé des lumieres de la Révélation,

(1) Eſprit & Maximes diverſes de l'irréligion, p. 22.

il a apperçu de temps en temps quelques vérités qu'il a reſpectées, quoiqu'il ait toujours été d'erreurs en erreurs, de paradoxes en paradoxes : mais depuis qu'il a rejeté les vérités révélées, il n'en a plus reſpecté aucune, il a donné dans de plus grands égaremens ; & il a dû finir par s'enſevelir dans des ténebres éternelles.

Il ne tient pas à ces Philoſophes que ces ténebres ne couvrent toute l'Europe & l'univers entier ; mais leur entrepriſe eſt folle : comme il eſt impoſſible à l'homme de s'oppoſer à ce que le ſoleil ſe montre à nous, il ne pourra jamais empêcher la vérité de répandre par-tout ſa lumiere : l'éclat de ſes rayons percera toujours à travers les voiles qu'on lui oppoſe. Il n'y aura jamais que des Diſciples ſervilement ſoumis à leurs Maîtres qui, pour leur complaire, voudront bien fermer les

yeux, marcher toujours ſous ces nuages épais qu'on a raſſemblés ſur leurs têtes, & préférer à la lumiere du jour le plus éclatant, les ténebres de la nuit la plus obſcure.

PÉRORAISON.

REPRENONS en détail tous les traits répandus dans ce diſcours, & formons-en un tableau qui nous donne une juſte connoiſſance des divers écueils où la Raiſon vient ſe briſer, & des précautions qui peuvent la mettre à l'abri de ſes égaremens. 100. Concluſion. Déſcription de la Raiſon.

De tous les faits que nous venons d'expoſer, il réſulte que la Raiſon donnée à l'homme dans cette terre, n'eſt point cette ſource vive de lumieres que l'on dit s'emparer de toutes les facultés de notre ame, la remplir, la contenter, arrêter ſes délibérations, néceſſiter ſes

jugemens, ſes volontés, toutes ſes actions.

Elle n'eſt pas même la vertu de ce ſoleil éclatant qui éclaire l'homme malgré lui, & qui fatigue nos yeux par l'éclat & la vivacité de ſes rayons.

Elle n'eſt pas non plus, comme *Ciceron* ſemble l'inſinuer, ces foibles lueurs, ces étincelles paſſageres qui ne brillent que pour un moment, & qui ne nous laiſſent pas le temps de conſidérer les objets qu'elles n'éclairent qu'en paſſant.

La Raiſon eſt un ſimple flambeau, comme *Bacon* l'appele d'après un Auteur inſpiré : *Lucerna Domini ſpiraculum hominis* (1). L'Auteur de la Nature nous l'a mis à la main pour nous connoître nous-mêmes, & pour choiſir, dans les objets qui nous environnent, ceux qui doivent ſervir

(1) Proverb. chap. 20, v. 27.

à nos beſoins, ou concourir à notre bonheur.

Dans une ame calme & réfléchie, ſa lumiere eſt ſûre, ſes rayons perçans : ils triomphent de toutes nos réſiſtances, & ils produiſent en nous la plus forte conviction : mais, dans le trouble & l'agitation de nos paſſions, ſa flamme vacille, ſes impreſſions ſont foibles, interrompues & intermittentes, & elles laiſſent à l'homme toute la liberté de ſe perdre & de s'égarer. S'il ſe plaît à marcher dans les ténebres, il peut jeter ſon flambeau derriere lui & n'en faire aucun uſage, prendre pour ſon guide les intérêts de ſes paſſions & les penchans aveugles de ſon cœur.

Quand il auroit ſon flambeau à la main, ſi, au lieu d'examiner avec ſa lumiere les obſtacles qui ſe trouvent ſur ſes pas, il s'amuſe à conſidérer les objets qui ſont à ſes côtés, il

n'eſt point de précipices où il ne puiſſe tomber. Lors même qu'il approche ſon flambeau du chemin qu'il doit ſuivre, s'il ſe contente d'entrevoir les ſimples dehors de la route, d'en ſpéculer les ſurfaces, il peut tomber dans les pièges qu'elles cachent : un lac, un fleuve tranquille pourront lui paroître un chemin uni & ſolide, & il ira s'engloutir dans leurs gouffres.

Il ne ſuffit donc pas au bonheur de l'homme, ni à la ſûreté de ſa perſonne, d'avoir reçu le don précieux de la Raiſon. Pour ſe le rendre utile, il doit renoncer à tout autre guide, apprendre la maniere de s'en ſervir, recueillir avec ſoin la lumiere qu'elle lui renvoie, reconnoître dans tous les ſens & ſous toutes les faces permiſes à ſes regards les objets d'où partent les rayons ; méditer, réfléchir ſur leurs rapports, & combiner enſemble les diverſes impreſſions qu'il a reçues. C'eſt dans ces opérations

que consiste cet art, cette adresse que *Ciceron* jugeoit absolument nécessaire pour donner à l'évidence de nos connoissances ce degré de force & de fermeté, qui nous met à l'abri du doute & de l'erreur (1).

101. Ecueils innombrables où la Raison vient échouer.

Par conséquent tout ce qui, étant étranger à la Raison, & contraire aux impressions qui la dirigent, peut attacher notre esprit, attirer sa confiance, distraire son attention, empêcher sa réflexion, nuire à sa liberté, violenter ses délibérations, fait obstacle au bon usage de ses lumieres, l'expose à des écarts dans sa conduite, & produit l'incertitude & l'erreur dans ses jugemens.

---

(1) Perspicuitas satis magnam habet vim, ut ipsa per sese ea quæ sint, nobis ita ut sunt, indicet; sed tamen, ut maneamus in perspicuis firmiùs & constantiùs, majore quâdam opus est, vel arte vel diligentiâ, ne ab his quæ clara sint per sese, quasi præstigiis quibusdam & captionibus depellamur. *Quæst. Acad. lib.* 2.

Or, dans quelque ſituation qu'on puiſſe le placer, l'homme trouvera toujours une foule de ces obſtacles: ils paroiſſent ſe multiplier, à meſure que ſes relations s'étendent; les progrès de ſa Raiſon eux-mêmes l'expoſent à de nouvelles chûtes; & plus il trouve, dans le commerce des hommes, de ſecours pour étendre ſes connoiſſances, plus il rencontre d'empêchemens pour s'abandonner aux ſentimens & aux lumieres de la Nature.

Dans la ſolitude la plus tranquille & la ſituation la plus délicieuſe, il aura toujours à redouter la légéreté de ſes penſées, l'inattention de ſon eſprit, ſes goûts, ſes penchans, l'inconſtance & la corruption de ſon propre cœur.

Dans les grandes ſociétés, ce qu'il voit, ce qui l'attache, ce qu'il poſſede, ce qu'il deſire, tout peut être un piége pour ſa Raiſon; l'éclat ou l'obſcurité de ſa naiſſance, ſes ri-

cheſſes ou ſon infortune ; ſon élévation ou ſa baſſeſſe ; ſa patrie ou ſa famille ; ſes maîtres ou ſes inférieurs ; ſes amis ou ſes ennemis ; ſes protecteurs ou ſes rivaux ; les préjugés, les erreurs, les fraudes, les calomnies, les impoſtures du peuple, au milieu duquel il habite, &c.

Dans les révolutions des Etats, & les horreurs de la guerre, tout ce qui jete le trouble dans ſon ame peut égarer ſa Raiſon ; la violence, l'oppreſſion, la vengeance, le ſort incertain des armes, la perte de ſa fortune, les ſuites de la captivité, les frayeurs de la mort, les combats, les défaites, les victoires, les conquêtes, &c.

Sous le ſceptre du deſpote, l'homme n'eſt plus à lui : ſon état, ſon bonheur, ſon exiſtence même ſont dans une main étrangere : courbé ſous le poids de ſes chaînes, l'eſclave voit à tout moment les tortures, les ſup-

plices à ſes côtés, le glaive levé ſur ſa tête, & menacer ſes jours; il n'a ni le temps, ni le pouvoir, ni la liberté de conſulter ſa Raiſon & de ſuivre ſes oracles.

A la Cour d'un Monarque, toutes les paſſions environnent le trône; le deſir de s'élever, de s'enrichir, de poſſéder la faveur, y produiſent la même contrainte que la peur chez le deſpote: les chaînes y ſont plus brillantes, mais elles n'en ſont pas moins peſantes, ni moins réelles: les troubles de l'ame y ſont encore plus fréquens; & ſi vous en exceptez ces grandes ames que la Religion y ſoutient, les autres y ſont continuellement agités par l'ambition, les vivacités, les jalouſies, &c.

Sous un Légiſlateur ſage & paiſible, l'homme n'eſt pas encore à l'abri de tout écart; tout ce qui gêne ou captive ſon obéiſſance, peut porter préjudice à ſa Raiſon: les

défauts de la légiſlation, l'obſcurité & l'incertitude de ſes loix, la multiplicité & la contrariété apparente de ſes principes, l'injuſtice de ceux qui ſont chargés de leur exécution, la crainte exceſſive des peines, une dépendance ſervile, &c.

Sous l'enſeignement des Maîtres, les défauts des modeles paſſent dans les Diſciples; la fauſſeté de leurs dogmes, la bizârerie de leurs goûts, les travers de leur eſprit, les bornes de leur ſavoir, le vice de leur méthode, l'orgueil de leurs penſées, l'audace de leurs déciſions, la petiteſſe de leurs vues. « Il en eſt bien » peu, dit *Bacon*, qui profeſſent les » ſciences, & ſe chargent de l'en» ſeignement public, uniquement » pour faire ſervir au bonheur du » genre humain le don précieux de » la Raiſon; les autres aviliſſent les » ſciences, & ſe dégradent eux» mêmes par les motifs bas ou fri-

» voles, qui les soutiennent dans » leur profession (1) ».

Sous le joug des fausses Religions, tout ce qui nous porte à un respect religieux, pour des objets qui n'en méritent aucun, est une source féconde d'erreurs : les dogmes pervers qu'elles enseignent, les pratiques licencieuses qu'elles permettent, la crédulité, la superstition, l'enthousiasme, le fanatisme qu'elles inspirent, les jalousies, les haines, les divisions, les persécutions qui en sont les suites, &c.

Sous l'empire de la Religion Catholique, la Raison trouve un guide sûr & concordant avec elle : mais ces deux

(1) Appetunt scientiam alii ex invitâ curiositate & irrequietâ, alii animi causâ & oblectationis; alii existimationis gratiâ, alii contentionis; ergò plerique propter lucrum & victum; pauciſſimi ut donum Rationis divinitus datum in usus generis humani impendant. *Baconus de Augment. lib. 2, p. 22.*

Maîtres attendent de leurs Diſciples de l'application ; de la réflexion, de la force . . . . Ils condamnent leurs excès, & contrediſent leurs penchans : ils exigent des ſacrifices, de la ſoumiſſion, de la confiance ; & la Raiſon, comme la Religion, dans ceux même qui leur ſont les plus fidèles, trouvent de la légéreté, de l'inconſtance, de la foibleſſe qui les font trébucher de temps en temps . . . Dans les autres, des habitudes, des attachemens, des paſſions qui, par intervalles, les détournent de la voie qui leur eſt montrée : dans pluſieurs, elle rencontre de l'indocilité, de l'orgueil, de l'opiniâtreté qui leur font abjurer également les lumieres de la Révélation & de la Raiſon, & qui de l'héréſie les précipitent pas à pas dans l'incrédulité & l'irréligion, qui en ſont les ſuites naturelles.

Ainſi tout ce qui flate nos ſens,

tout ce qui s'offre à nos regards ; tout ce qui intéreſſe notre cœur, tout ce qui devroit ſervir à notre inſtruction, peut influer dans nos erreurs, nous conduire au vice, & retarder pour toujours les progrès que nous devions faire dans la ſageſſe & dans la vertu.

Au milieu de tant d'écueils, quelle étoile pourra donc diriger notre courſe, & nous garantir de tant de périls qui ſe reproduiſent ſans ceſſe ſur nos pas ? L'homme trouvera-t-il dans lui-même aſſez de lumieres pour appercevoir tous ces dangers, & aſſez de force pour arriver à cet état d'abnégation qui, ſeul, peut nous faire renoncer à tous ces attachemens que la Raiſon improuve & condamne ?

On a ſouvent demandé, avec étonnement, comment il ſe peut faire que les hommes, étant éclairés par une même lumiere, dirigés par les mêmes

mêmes ſentimens, leurs erreurs étoient ſi fréquentes, & leurs jugemens ſi ſouvent en contradiction ? Nous venons d'en expoſer les occaſions : avant nous l'Auteur du Livre de la Sageſſe en avoit indiqué la cauſe générale : Si l'homme tombe ſi ſouvent dans l'erreur & le crime, « c'eſt parce » que toutes les créatures qui avoient » été chargées d'élever l'homme vers » Dieu, & de le faire aimer & reſ- » pecter de tous les êtres raiſonna- » bles, ſont devenues autant de » piéges tendus ſur leurs pas, autant » d'occaſions de chûtes (1) ».

102. La ſeule Religion Chrétienne peut mettre l'homme à l'abri de tous ces écueils.

Ces piéges ſont devenus funeſtes à ceux qui ſe conduiſent en inſenſés. Mais l'homme ſage ſait appercevoir ces embûches & s'en délivrer. Le vrai

(1) Creaturæ factæ ſunt in tentationem animabus inſipientium, & in muſcipulam pedibus inſipientium. *Sap. cap.* 14, *v.* 11.

ſage, c'eſt-à-dire, l'homme attentif & vigilant ſur lui-même, en garde contre les attraits de la volupté, détaché des honneurs, au-deſſus de tout intérêt, modéré dans ſes deſirs, réglé dans ſes penchans, maître de ſon cœur, éclairé & inflexible dans ſes jugemens ; s'il exiſte, ce ſage : ce n'eſt point l'homme de la Nature, l'homme de la Philoſophie, l'homme de la Raiſon abandonnée à elle-même : c'eſt l'homme de la Religion : l'Evangile ſeul a pu lui faire connoître une Morale auſſi parfaite, & lui donner des forces pour la pratiquer.

Quand ſon divin Auteur n'auroit pas eu des vues plus élevées ſur l'homme, ces préceptes ſi auſteres étoient néceſſaires pour le mettre en état de faire conſtamment un bon uſage de ſa Raiſon : c'eſt dans ce point de réunion qu'éclate d'une maniere triomphante l'accord des

lumieres naturelles avec les lumieres de la Révélation, & l'importance des ſecours que la Raiſon a reçus de la Religion : qu'on nous montre hors du Chriſtianiſme une doctrine auſſi raiſonnable, auſſi conforme à nos beſoins ; s'il exiſte une ſecte de Philoſophes qui élevent l'homme à ce degré de ſageſſe, qu'ils ſe préſentent ? Ils ne pourront pas contredire la Morale de Jeſus-Chriſt ; ils viendront lui rendre leurs hommages, & fléchir avec nous le genou devant lui.

LA Philoſophie de ce ſiecle ne prétendra pas à cet avantage : l'oppoſition eſt éclatante, la guerre déclarée ; les maximes, les mœurs des nouveaux Philoſophes combattent directement les préceptes & les exemples de Jeſus-Chriſt ; & c'eſt bien moins pour ſes dogmes, que par ſa morale que ſa perſonne leur eſt

103. La nouvelle Philoſophie égarée à proportion qu'elle s'éloigne des principes de la Religion.

devenue ſi odieuſe : leur conduite inſenſée juſtifie la vérité de nos principes. Avant d'avoir lu leurs Ouvrages, nous l'avions jugé, nous aurions pu l'annoncer de ces Sectaires, comme de tous les autres ; qu'ils s'écarteroient des principes de la Raiſon dans la même proportion qu'ils s'éloigneroient des maximes de la Religion ; & que s'ils ne mettoient point de bornes à leur averſion pour Jeſus-Chriſt, ils ne mettroient point de termes à leurs égaremens : l'événement démontre le jugement que nous avons porté : nous en ſommes les témoins : ils avancent tous les jours de nouvelles abſurdités, parce qu'ils ſe laiſſent aller tous les jours aux mouvemens de leur haine : elle n'eſt pas encore appaiſée. Ils ne ſont pas ſatisfaits des plaies mortelles qu'ils ont faites à l'Égliſe de Jeſus-Chriſt. Ils invitent les Ecrivains qui leur ſuccéde-

ront à lui porter de nouveaux coups ; & s'ils forment des vœux ſi ardens, pour voir ſolidement établi le regne de la Philoſophie, c'eſt pour achever de détruire entiérement celui de Jeſus-Chriſt. Ce dernier trait achevera de caractériſer les Philoſophes de nos jours.

« On prétend, dit un Anglois, » que la Méthaphyſique n'eſt point » une ſcience, à proprement par- » ler ; que ce n'eſt que l'effet ſtérile » de la vanité de l'homme, qui » veut follement pénétrer dans des » ſujets pour leſquels ſon enten- » dement n'eſt point fait ; ou bien, » l'on attribue ſon origine à l'arti- » ficieuſe ſuperſtition, qui, ne pou- » vant ſoutenir un combat en raſe- » campagne, ſe couvre de buiſſons » & de ronces entrelâcées : elle » veut y cacher ſa foibleſſe ; ſem- 104. Dernier trait qui achève de la caractériſer.

» blable en cela au brigand qui, » chaſſé des lieux découverts, ſe » réfugie dans l'épaiſſeur des fo- » rêts, & y guette le Voyageur au » paſſage.

» La ſuperſtition obſerve les ave- » nues les moins bien gardées de nos » ames, y fait des irruptions impré- » vues, & remplit l'homme de préju- » gés & de terreurs paniques. Faut-il » laiſſer la ſuperſtition dans la jouiſ- » ſance tranquille de ſon uſurpation ?

» Il faut cultiver la vraie Métaphy- » ſique avec ſoin, pour n'être plus » dupe de la fauſſe : l'exactitude & » la juſteſſe du raiſonnement ſont » le ſeul remede univerſel, le ſeul » capable de bannir cette Philoſo- » phie creuſe avec le mélange de » ſuperſtition & de jargon Métaphy- » ſique qui la fait valoir, & qui, » en rempliſſant de ſes ténebres les » eſprits ſuperficiels, lui donne un

» air important & ſcientifique (1)».

C'eſt un Philoſophe Sceptique, qui parle de la Religion Chrétienne ſous le nom de ſuperſtition avec un ton auſſi affirmatif.

L'impiété pouvoit-elle porter plus loin la haine, la mauvaiſe foi, l'audace & la calomnie? Nous nous offrons pour eſſuyer la fatigue de ce travail que propoſe le Philoſophe Anglois : nous allons examiner, non pas la nature, mais les opérations de l'entendement humain, & analyſer toutes ſes facultés ; mais de ce travail, il réſultera un effet bien différent de celui qu'annonce l'impiété. La Métaphyſique étant une fois purgée de toutes les erreurs des nouveaux Philoſophes, ou, pour parler plus exactement, des Anti-Philoſophes de ce ſiecle ; il ſera facile

(1) Eſſai ſur l'entendement humain, par Hume. Premier Eſſai, p. 17 & ſuiv.

de diſcerner de quel côté ſe trouvent ces eſprits ſuperficiels qui s'enveloppent de ténebres, pour ſe donner un air important & ſcientifique. La Religion, *cette impérieuſe ennemie du genre humain*, ſe préſentera à nous appuyée ſur toutes les découvertes de la Philoſophie, & réfléchiſſant ſur elles encore plus de lumieres qu'elle n'en emprunte : bien loin de voir tomber ſes chaînes, elles ſe reſſerreront : en s'appeſantiſſant ſur nous, elles nous paroîtront encore plus aimables, plus reſpectables ; & tous ces prétendus Savans qui l'inſultent, qui font des vœux pour la voir anéantie, ſeront convaincus de ne l'avoir décriée avec tant d'indécence & de malignité, que parce qu'ils ont ignoré juſqu'ici la vraie maniere de ſe ſervir de la Raiſon, & juſqu'où pouvoit aller l'énergie de ſes forces.

Cette épiſode nous donne l'état

actuel de la Raiſon parmi ces Anglois que l'héréſie a égarés. En France, la Raiſon n'a pas été plus reſpectée par ces Littérateurs qu'a ſéduits l'Anglois incrédule. Nous les voyons fonder auſſi toutes leurs eſpérances ſur les lumieres de la Métaphyſique, pour accélérer le regne de l'irréligion & de l'impiété. Nous terminerons ce Diſcours par cette anecdote.

Le Juif qui remporta le Prix à Berlin, en 1763, avoit reſpecté la Religion, démontré expreſſément l'exiſtence du vrai Dieu, & donné d'excellens points de vue ſur la Morale : un Académicien, deux ans après, parut vouloir faire oublier ce que le Juif avoit fait en faveur de la Religion.

Pour cacher ſon jeu, il annonça un Diſcours ſur la Métaphyſique : dans les Philoſophes religieux, il inſulte cette Science, il la foule aux pieds ; dans les nouveaux Philoſo-

phes, il l'éleve juſqu'au ciel, parce qu'elle ſert à l'homme à attaquer ſon Dieu. « De nos jours, dit-il, la » Métaphyſique eſt bien différente de » ce qu'elle étoit jadis : il a fallu la » tirer de la fange de ces temps » malheureux, où le jargon le plus » abſurde tenoit lieu de ſcience, où » l'on expliquoit le langage de l'Ecri- » ture même, par le langage des » Sophiſtes, où, ſoutenues par le » pouvoir eccléſiaſtique, l'ignorance, » & la ſuperſtition, fille de l'igno- » rance, dominoient ſur l'eſprit cré- » dule des peuples. Que ne ſouffrit » point Deſcartes lorſqu'il oſa lever » la banniere contre le fantôme de » l'Ecole ? C'eſt dans ce triſte état » que les ſciences ſpéculatives ſont » arrivées juſqu'à nous. . . . Ceux » qui l'étudient, cette ſcience, s'enor- » gueilliſſent de la connoiſſance qu'ils » acquierent, des principes dont » l'objet devoit être d'humilier ſans

» ceſſe l'homme dont elle dévoile
» l'inſuffiſance, les foibleſſes, les
» miſeres, les vices!... Un jeune
» homme apprend à mépriſer les
» plus grands Hommes, avant d'être
» digne de les lire. Devenu maître
» à ſon tour, il devient à ſon tour
» le fléau de la Raiſon. C'eſt ainſi
» que le mal ſe perpétue; & voilà
» pourquoi il y a tant de Docteurs,
» & ſi peu de Philoſophes!...

» Sous le regne de l'Ecole, il ſuf-
» fiſoit d'avoir inventé un ſophiſme
» pour s'entendre appeler Docteur
» invincible, ſublime, angélique,
» ſource de vie, lumiere du Monde:
» qu'ont-ils fait cependant, ces Hom-
» mes tant admirés par leurs con-
» temporains? Ils ont, par des ſo-
» phiſmes ridicules, par des raiſon-
» nemens abſurdes, élevé des diſputes
» qui, trop ſouvent, ont dégénéré
» en haine, en factions, en guerres
» meurtrieres: toutes les diſputes de

» Religion ont été, à proprement
» parler, des diſputes de Métaphy-
» ſique; & les Métaphyſiciens ſcho-
» laſtiques ſont la cauſe principale
» de tous ces maux que cette fille
» du ciel a occaſionnés ſur la terre.
» Quels furent les ſujets de ces fa-
» meuſes querelles? l'eſſence divine,
» les décrets éternels, la nature du
» corps & celle de l'ame, la perſo-
» nalité, l'état après la mort.....
» Ils ſont paſſés, pour ne plus
» revenir, ces ſiecles d'ignorance;
» & la Raiſon humaine jouit ſans
» trouble de ſes droits & de ſa noble
» liberté. Aujourd'hui la Métaphy-
» ſique jouit d'une pleine liberté,
» ſous des Rois qui la protegent, &
» dans des Sociétés ſavantes qui ſe
» ſont ouvertes pour la recevoir....
» La Métaphyſique a ſes côtés lumi-
» neux, & ils ſont mille fois plus
» éclatans que ceux des autres con-
noiſſances: qu'on en juge par les

» Ouvrages immortels qu'elle a dictés
» à ces grands Hommes qui ont rempli
» l'Europe ſavante du bruit de leur
» renommée ? Qu'on en juge par les
» utiles découvertes d'Ariſtote, de
» Deſcartes, de Newton, de Malle-
» branche, de Locke, de Leibnitz,
» &c. ?

» C'eſt encore à ces principes que
» notre ſiecle doit tant de beaux Ou-
» vrages où tous les actes de l'ame ſont
» réduits à un ſeul acte, ces Pigma-
» lions nouveaux, qui ont dreſſé des
» ſtatues à la Métaphyſique, en ani-
» mant la ſtatue humaine, cet eſprit
» philoſophique, répandu dans toutes
» les recherches de l'eſprit humain,
» juſques dans la vie commune ».

» Qui ne ſait combien de fois la
» Métaphyſique a vu ſes déſerts cul-
» tivés par d'habiles mains, ſe tranſ-
» former en riantes contrées ? Ces
» mains habiles ſont celles de Pla-
» ton, *dont le ſtyle eſt plutôt celui d'un*

» *Poëte que celui d'un Philoſophe, &*
» *le miel qu'il diſtille eſt un extrait des*
» *fleurs de l'Hélicon :* ces mains ſont
» celles du Chantre d'Epicure, (c'eſt-
» à-dire, de Lucrece) : *le charme de*
» *ſes vers s'eſt fait preſque pardonner le*
» *faux de ſes raiſonnemens :* ces mains
» habiles ſont celles de Ciceron,
» Seneque, Pline, Plutarque, Lucien,
» Sextus, &c.; noms à jamais révérés
» & chéris, Hercules libérateurs : que
» ne leur doivent point la Raiſon,
» dont ils ont vengé les droits, les
» Sciences, qu'ils commencent à
» épurer & anoblir; le genre hu-
» main, qui jouit de leurs bienfaits ?
» Que ne devons-nous point à tant
» d'autres ſpéculateurs aimables, dont
» les uns illuſtrerent le ſiecle paſſé, les
» autres ſont la gloire & les délices du
» nôtre ? Peindrai-je le ſéduiſant pyr-
» rhoniſme de Bayle, l'énergie & le
» feu du Lord Shaftesbury, ſoit qu'il ſe
» perde, avec Platon, dans les nues,

» ſoit que, monté ſur le ton ironi-
» que, il eſſaye la vérité à l'épreuve
» du ridicule?.... Que de grands noms
» la France, l'Angleterre, l'Italie,
» l'Allemagne ne me fourniroient-
» elles pas? C'eſt à notre ſiecle encore
» que la poſtérité devra l'édifice im-
» menſe de l'Encyclopédie, Ouvrage
» vraiment métaphyſique, &c. (1) ».

Nous avons peine à croire qu'une Académie auſſi célebre que celle de Pruſſe ait pu applaudir à un pareil Diſcours, & qu'un de ſes Membres ait oſé s'expoſer à des reproches auſſi graves : nous ne daignons pas relever les menſonges, les calomnies groſſieres que l'Orateur avance contre tous les Savans qui ont précédé les nou-

(1) Diſcours ſur la Métaphyſique, par M. de M***, lu dans l'Aſſemblée publique de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Pruſſe, le 6 Juin 1765. *Journal Encyclopédique, 15 Août 1765.*

veaux Philoſophes. Ce ſont les ſuites de cet eſprit philoſophique, qu'on admire, qui a dicté ce Diſcours: l'Auteur, qui éleve la Métaphyſique juſques dans les nues, n'en avoit pas même les premieres notions.

Il parle de la Métaphyſique comme d'une ſcience particuliere, diſtinguée des autres; & toutes les connoiſſances métaphyſiques ſont partie de toutes les Sciences.

Il ne veut pas que la Métaphyſique puiſſe être nommée la premiere Science: il dit qu'elle n'a pu ſe former qu'après les autres; mais ce n'eſt que la Métaphyſique de la Raiſon qui doit être la premiere Science; elle ne ſuppoſe que la Phyſique de l'ame, avec laquelle elle ne forme qu'un ſeul corps de doctrine, & elle eſt la mere de toutes les autres Sciences.

Il veut que la Métaphyſique ſoit formée après les autres Sciences; & néanmoins il enſeigne qu'on ne peut

douter qu'elle ne ſoit le tronc & la racine de toutes les Sciences, la ſource de toute lumiere, de tout principe, de toutes connoiſſances.

Il prétend que ce n'eſt que par les idées qui nous ſont tranſmiſes par les ſens, que nous pouvons nous élever aux êtres intellectuels; & ce n'eſt que par le ſens intime, ſans aucune image, que nous pouvons connoître notre ame & celle de nos ſemblables.

Il avance que la Phyſique ſeule peut repouſſer l'orgueilleux Scepticiſme; que la Métaphyſique ne le peut pas; que c'eſt ce qui la dégrade à nos yeux; & cependant il dit que la Métaphyſique eſt la plus ſimple, la plus excellente de toutes les Sciences; qu'elle verſe ſur elles ſes influences les plus heureuſes; qu'elle leur fournit des principes juſtes, des notions dictatrices, des vues ſaines, &c.

Si l'Auteur de ce Diſcours eût été un ſavant Métaphyſicien, auroit-il pu

donner des louanges à la Métaphyſique d'Ariſtote & de Deſcartes, de Mallebranche, de Bacon, & dire qu'il a été obligé de tirer de la fange la Métaphyſique de l'Ecole, qui a ſuivi exactement la doctrine de tous ces maîtres?

Auroit-il pu applaudir à ces prétendus Pigmalions, qui veulent trouver dans la matiere le principe des opérations de notre ame, & à ces Hercules libérateurs, qui n'ont rendu d'autres ſervices à l'humanité que de s'élever contre toute autorité, & de fouler aux pieds la Religion?

S'il avoit été un vrai Métaphyſicien, auroit-il oſé donner tant d'éloges aux incertitudes de Platon, à l'impiété de Lucrece, au Pyrrhoniſme de Bayle, au Scepticiſme de Sextus, à l'irréligion du Lord Shaftesbury & de ſa ſuite, aux efforts d'une Société qui elle-même reconnoît ſes torts & déſavoue les erreurs de ſon Encyclo-

pédie ? Voilà juſqu'où l'incrédulité, dans ce ſiecle, porte la déraiſon.

C'eſt un François, attaché à une Académie étrangere, qu'on accuſe de préconiſer ainſi les nouveaux Philoſophes, & de conſacrer, par ces éloges pompeux, les plus noirs attentats : pouvions-nous, en finiſſant notre Diſcours, fournir à nos Lecteurs un motif plus puiſſant de ſe donner à l'étude de nos principes ? Tous ceux qui conſervent encore quelque zele pour la vérité, pourront-ils refuſer d'unir leurs travaux aux nôtres, pour renverſer les prétentions abſurdes de l'impiété, & pour montrer à toute la terre le parfait accord de toutes les Sciences véritables avec celle de la Religion ?

Fin du Tome ſecond.

TABLE
DES MATIERES
DU TOME SECOND.

Diſcours préliminaire & hiſtorique ſur l'origine, les caracteres, les progrès les abus & l'état actuel de la Raiſon

EXORDE.

1. CICERON ſe plaint de l'inſenſibilité de l'homme ſur les beſoins de ſa Raiſon, *Page* 1
2. Il décrit les cauſes de ſes erreurs & de ſes vices, 3
3. Il en indique les remedes, 6
4. Plan & diviſion de ce Diſcours, 9

PREMIERE PARTIE.

PREMIERE ÉPOQUE.

La Raiſon abandonnée à elle-même ; avant l'ouverture des Ecoles publiques.

5. L'eſprit de l'homme & ſa raiſon tirent-ils leur origine de la matiere ? *Page* 13
6. Réflexion de Bacon ſur les ſyſtêmes des Matérialiſtes, 15
7. L'eſprit de l'homme & ſa raiſon ſont-ils partie de l'être univerſel ou de l'ame du monde ? 17
8. Ciceron réfute ce ſyſtême, & démontre la ſpiritualité de l'ame, *ibid.*
9. Cauſe de cette contrariété de ſentimens entre les Philoſophes, 20
10. Depuis la Révélation, l'homme n'a beſoin que du ſentiment pour connoître ſon Auteur, 21
11. Le ſpectacle de la Nature acheve de le convaincre, 23

12. Le ſentiment uniforme de toutes les Nations le confirme dans ſon premier jugement, *Page* 23
13. La Tradition du Peuple Hébreu l'affermit dans ſon opinion, 24
14. Le témoignage de Moyſe met le ſceau à ſa conviction, 25
15. La Raiſon que Dieu a communiquée à l'homme, eſt le fondement de tous les rapports & de tous les devoirs de l'homme envers Dieu, 27
16. Force de tous ces motifs réunis, 29
17. Deſcription de la Raiſon donnée à Adam, 30
18. Conformité de la Raiſon donnée à Adam, avec celle de ſes deſcendans, 34
19. Connoiſſances qui ſont le fonds & l'eſſence de la Raiſon, & qui, ſeules, méritent à l'homme la qualité de raiſonnable, 36
20. Connoiſſances qui ne ſont que

le produit & l'effet de la Raiſon, & qui, ſeules, ne rendent point l'homme raiſonnable, *Page* 37
21. Solution du problême de J. J. Rouſſeau : Si les Sciences & les Arts ſont nuiſibles à la Société ? 40
22. Nouveau trait de conformité de la Raiſon donnée à Adam avec la nôtre. Les ſources de nos erreurs ſont les mêmes, 41
23. Ecueils pour la Raiſon dans l'homme ſolitaire, 43
24. Ecueils dans les familles iſolées, 50
25. Ecueils dans les grandes ſociétés, 56
26. Ecueils ſous le ſceptre d'un Uſurpateur, 64
27. Ecueils ſous les armes d'un Conquérant, 70
28. Ecueils dans les Etats livrés aux horreurs des guerres civiles, 79
29. Ecueils ſous le glaive d'un Deſpote, 84

30. Ecueils ſous les loix d'un Monarque, *Page* 85
31. Dans quelles circonſtances l'autorité fait obſtacle à la Raiſon, 90

SECONDE PARTIE.

SECONDE ÉPOQUE.

La Raiſon cultivée par les anciens Sages, & par les Philoſophes Païens.

32. Les anciens Sages furent les premiers Philoſophes, 95
33. Eloge de leur Philoſophie par Ciceron, 96
34. Il ne faut pas conſidérer la Raiſon dans les Peuples ſans loix & ſans liberté, 99
35. Progrès de la Raiſon chez les Egyptiens. Sageſſe de leurs loix civiles, 101
36. Sciences & beaux Arts, 105
37. Dans quel ſens les premiers hommes ſont-ils ſortis du Nil? 107

38. Cauſes particulieres des progrès de la Raiſon chez les Egyptiens, *Page* 109

39. Malgré toutes ſes lumieres, l'Egypte eſt plongée dans les erreurs les plus groſſieres & les déſordres les plus honteux, 113

40. Toutes les autres Nations dans les mêmes erreurs, 119

41. La Philoſophie chez les Grecs, 122

42. Elle fixe ſon ſiége à Athenes, 126

43. Premiers Fondateurs des Sectes & de leurs Ecoles, 128

44. Lumieres, talens & réputation de ces premiers Maîtres, 130

45. Les grandes eſpérances qu'on avoit conçues de leurs travaux ne ſe réaliſent point, 133

46. Premiere preuve, tirée de la diverſité des Sectes en général, 135

47. Seconde preuve. Le doute univerſel des Académiciens, 137

48. Troiſieme preuve. La foibleſſe & les incertitudes des Dogmatiſtes, (*Page* 140
49. Quatrieme preuve. Inconſéquences, contradictions, égaremens des Fondateurs même de ces Sectes, 142
50. Cinquieme preuve. L'incertitude que la Philoſophie Païenne introduit dans les opinions, 159
51. Sixieme preuve. La dégradation qu'elle opere dans les mœurs, 161
52. Septieme preuve. Les ſuperſtitions qu'elle ajoute à la folle croyance des Peuples, 163
53. Comment, avec tant de lumieres, les Philoſophes ont-ils pu donner dans de ſi grands écarts? 165
54. Pourquoi a-t-on rendu de ſi grands honneurs à des Philoſophes coupables d'auſſi grands égaremens? 175

TROISIEME PARTIE.

TROISIEME ÉPOQUE.

La Raiſon ſous l'empire de la Religion, & l'enſeignement de l'Egliſe Catholique.

55. La Religion ſous le culte des idoles, *Page* 188
56. La Raiſon ſous la Religion des Juifs, 192
57. Les prévarications des Juifs ne ſuppoſent point l'inſuffiſance des ſecours donnés à la Raiſon, 200
58. La Raiſon aidée des lumieres de la Religion chrétienne, 206
59. Les ſecours donnés à la Raiſon, proportionnés à ſes beſoins, 209
60. Suites heureuſes de la légiſlation de Jeſus-Chriſt, 213
61. Contraſte du culte des Païens avec le culte des Chrétiens, 217
62. Contraſte des mœurs avec les mœurs, 220

63. Contraſte de l'inſtruction avec l'inſtruction, *Page* 225
64. Contraſte de l'autorité avec l'autorité, 229
65. Contraſte de la doctrine avec la doctrine, 232
66. Progrès ſenſibles de la Raiſon depuis la Révélation, 238
67. La Raiſon ſous la Religion, dans les temps des ſchiſmes & des héréſies, 242
68. L'Héréſie n'a formé aucun préjugé contre les forces de la Raiſon & les ſecours de la Religion, 251
69. La Raiſon ſous la Religion, pendant les incurſions des Peuples barbares, 254
70. La Raiſon ſous la religion de Mahomet, 257
71. La Raiſon cultivée dans les Ecoles épiſcopales & les Monaſteres, 267
72. La Raiſon cultivée par les Univerſités & les Colleges, 275
73. Reproches faits aux Univerſités

par les nouveaux Philoſophes, *P.* 279
74. On y répond, 280
75. Protection due aux Univerſités & aux Colleges, 292

QUATRIEME PARTIE.

QUATRIEME ÉPOQUE.

La Raiſon flottante au milieu des doutes de l'incrédulité, depuis la promulgation de la nouvelle Philoſophie.

76. Premieres vues des nouveaux Philoſophes, 298
77. Révolution qui a préparé les voies à la nouvelle Philoſophie, 299
78. Premiere cauſe de la nouvelle Philoſophie. L'Héréſie, 300
79. Seconde cauſe de la nouvelle Philoſophie. La tolérance qu'elle réclame, 304
80. Liens & fondemens de la nouvelle Société, 307
81. Epoque de la promulgation de

la nouvelle Philoſophie, *Page* 309
82. Définition de la prétendue Philoſophie, 312
83. D'où ſont ſortis, en France, les nouveaux Philoſophes ? 314
84. Services rendus aux Sciences profanes par les nouveaux Philoſophes, 316
85. Maux qu'ils ont cauſés à la France, d'après l'aveu d'un Philoſophe, 318
86. La Magiſtrature du Royaume en porte un même jugement que le Sacerdoce, 323
87. Autre portrait plus étendu de la nouvelle Philoſophie, 332
88. Tous les traits qui caractériſent ici la nouvelle Philoſophie, ſont appuyés ſur des faits notoires & ſur des ouvrages publics, 336
89. Outrages faits directement à la Raiſon par les nouveaux Philoſophes, 341
90. Diſciples de la nouvelle Philoſophie. Leur nombre fixé par un

d'entre eux, *Page* 349
91. Caracteres d'eſprit qui ne pouvoient pas donner dans les piéges de la Philoſophie, 353
92. Caracteres d'eſprit qui ont dû s'attacher au char de la nouvelle Philoſophie, 356
93. Aucun des Chefs ni des Diſciples n'a été pleinement convaincu, 361
94. Exemple récent dans la perſonne du Marquis d'Argens, 363
95. La nouvelle Philoſophie cauſe des maux infinis ſur l'eſprit même de ceux qu'elle ne peut pas ſéduire, 365
96. Preuves éclatantes, tirées des Confeſſions de J. J. Rouſſeau, 367
97. Néceſſité d'arrêter les progrès de l'incrédulité, 374
98. Les nouveaux Philoſophes donnent dans de plus grands excès que les anciens, 377
99. Ils ſont bien moins excuſables, 388

100. Concluſion. Deſcription de la Raiſon, *Page* 397
101. Ecueils innombrables où la Raiſon vient échouer, 401
102. La ſeule Religion Chrétienne peut mettre l'homme à l'abri de tous ces écueils, 409
103. La nouvelle Philoſophie égarée à proportion qu'elle s'éloigne des principes de la Religion, 413
104. Dernier trait, qui acheve de la caractériſer, 415

Fin de la Table.

A01
165397

Digitized by Google